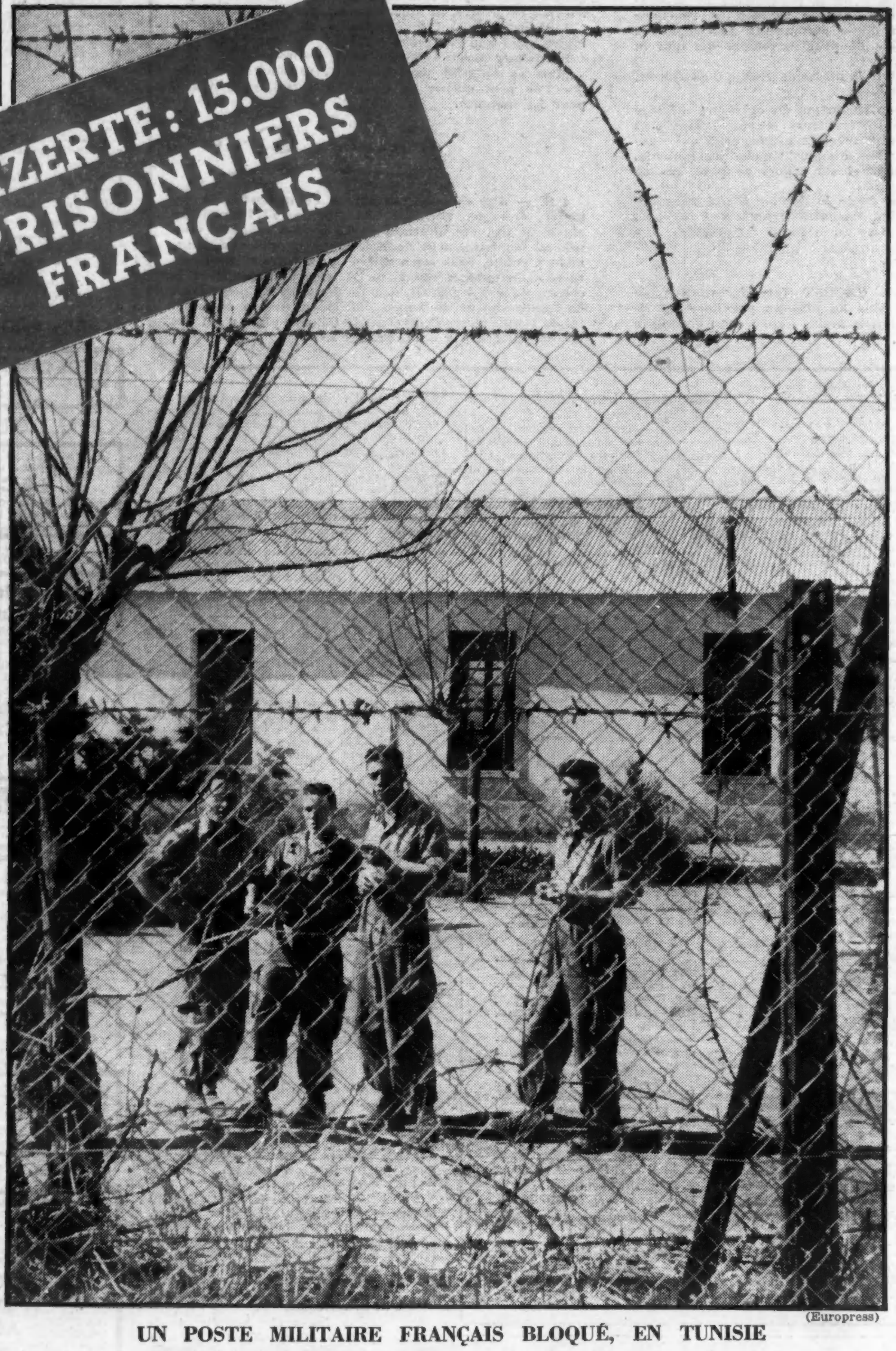
LES NÈGRES par *JEAN GENET* (p. 24-25)

L'EXPRESS

20 FEVRIER 1958. — N° 348. 100 FR.

BIZERTE : 15.000 PRISONNIERS FRANÇAIS



(Europress)

UN POSTE MILITAIRE FRANÇAIS BLOQUÉ, EN TUNISIE

« L'armée se demande sans cesse si elle est esclave ou reine de l'Etat : son corps cherche partout son âme et ne la trouve pas. »

(Alfred de Vigny - « Servitude et Grandeur militaires »)

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

DEUX Français notoires viennent de glisser dans la mort, après avoir vécu tout près d'un siècle.

L'un, Georges Rouault, était fils d'ébéniste. L'autre, Marcel Cachin, fils de gendarme.

Leurs routes, parallèles, ne se sont jamais croisées.

L'un et l'autre ont témoigné pour les deux faces de notre temps. Mais l'un a dit la permanence de la douleur, et que la détresse humaine ne peut se dissoudre qu'en Dieu. L'autre a dit la permanence de l'espoir, et que la misère humaine ne peut se réduire que par la volonté des hommes.

Entre les deux se situe la masse de ceux qui cherchent, et qui n'ont pas trouvé.

Rouault fut l'incarnation même du créateur, solitaire et libre. Et de tous les créateurs le plus solitaire et le plus libre : le peintre reconnu grand, celui qui s'exprime, par le truchement des plus simples instruments, dans un langage universel sur lequel ne pèse aucune censure.

Le peintre est sans doute le dernier parmi nous qui respire hors de l'univers concentrationnaire de l'usine, du magasin, du bureau, hors de la férule du progrès.

MARCEL CACHIN fut l'incarnation de l'homme engagé tôt dans les affaires publiques. Et de tous les hommes publics le moins libre : celui qui milite dans un grand parti.

Le moins solitaire aussi : celui qui croit à la solidarité dans la lutte et à la fraternité dans l'avenir

Qui fut le plus naïf ?... Qui fut le plus heureux ?... Qui sut le mieux trouver l'équilibre entre le sentiment de la futilité de l'effort et celui de la nécessité du combat ?...

L'un et l'autre ont accompli un long trajet à travers quatre-vingts années qui furent les plus sanglantes du monde, Rouault protégé derrière la forteresse de son œuvre où il vécut enfermé, Cachin offert à tous les coups, les donnant et les recevant. Ils sont arrivés au bout de leur route, également solides et drus, sans que leur foi respective ait apparemment jamais été ébranlée.

L'important — et le difficile — ne serait-il que de croire, quoi que l'on croie ?

S'il fallait choisir entre ces deux destins...

Mais on ne peut pas choisir d'être Rouault. Tandis que l'on peut choisir de travailler parmi les hommes, pour les hommes.

Françoise Giroud.

P.S. — J'ai commis une erreur en indiquant, la semaine dernière, que les lecteurs de « L'Humanité » n'avaient pas été informés de la version officielle donnée au bombardement de Sakiet. Le quotidien communiste a publié, dans son numéro du 10 février, les déclarations du général Salan, de M. Chaban-Delmas, et le communiqué d'Alger. Ce sont les déclarations respectives de l'ambassadeur de Tunisie, M. Masmoudi, et du général de Gaulle après l'entrevue de Colombey qui n'ont pas été rapportées par « L'Humanité ».

Pas un mot !

Avez-vous pensé aux sentiments et appréhensions qui peuvent s'emparer des mères françaises qui ont un fils soldat sur la frontière algéro-tunisienne à la lecture de l'article de C.H. Favrod : « La nouvelle organisation fellagha » ?

Non pas que nous soyons de celles qui s'opposent à la lutte des Algériens pour leur indépendance : au contraire, plus elle se fera vite, plus vite nous serons soulagées et nos fils pensent comme nous.

Non pas que les enfants tunisiens de Sakiet nous soient indifférents — bien au contraire — mais il meurt tous les jours des enfants français et qui ont plus longtemps et plus terriblement souffert que les enfants tunisiens. Eux aussi sont les victimes de la folie de leurs généraux et de la bêtise criminelle de Lacoste et de la lâcheté consentante de notre gouvernement. Mais qui parle d'eux ?

Mais qui fait quelque chose pour que leur torture (24 mois à attendre la mort jour et nuit et pas de colis de la Croix-Rouge et pas une larme pour eux dans la presse) prenne fin ? Qui accuse Lacoste et Gaillard de toutes ces vies d'enfants sacrifiés non seulement à leur folie criminelle mais à leurs intérêts personnels ?

Pas un mot — au contraire, on les met dans le même sac que Salan, etc., c'est « l'armée ». Mais les aviateurs eux-mêmes qui ont lâché les bombes, pouvaient-ils faire autre chose que d'obéir ? Peut-on vraiment penser que ces jeunes vont volontairement au crime et à la mort ? 90 % au moins ne sont pas volontaires.

Mais ils meurent... Et d'eux pas un mot. Pour eux, pas un geste...

Mme L.
La Ciotat.

L'opinion d'un réfugié hongrois

Il m'est difficile de vous écrire ces lignes, car elles pourraient être interprétées comme un acte d'ingratitude envers la France qui m'a accueilli avec dix mille de mes compatriotes après la répression russe en Hongrie.

Cependant, je crois exprimer l'opinion de beaucoup de réfugiés hongrois quand je refuse d'identifier la France qui nous a donné asile aux militaires qui sont responsables du raid de Sakiet et aux hommes politiques qui les couvrent (...).

Je crois être en accord avec la plus grande partie de mes compatriotes qui ont dû quitter notre pays après le massacre de Budapest et qui sont exempts de toute suspicion d'entente avec le communisme, quand je vous prie de donner expression à notre protestation contre le massacre de Sakiet et contre tout acte de terrorisme et de torture en Algérie, de quelque côté que soient ses exécuteurs, tout en n'oubliant pas l'immense gratitude que nous devons à la vraie France.

ANDRÉ LIBIK,
réfugié hongrois,
combattant de Budapest.

LES 30 TYPES COURAGEUX

Le mois dernier j'étais encore en Tunisie, heureux de voir que, malgré tout, rien n'était perdu. J'y avais retrouvé les sourires absents depuis plusieurs années, sur des lèvres amies. Même la jeunesse, pourtant la plus acharnée contre nous, me semblait plus proche...

Et voici que ceux qui ne pensent qu'à la guerre l'emportent.

Si, dans les quelques jours qui vont venir, le pays entier se levait contre les fous qui ont fait cela, qui sait si ce ne serait pas, enfin, la solution en vue.

Néanmoins, j'aimerais bien connaître le nom des types courageux qui ont voté contre le gouvernement, après Sakiet.

Je ne vous le cache pas : s'il fallait voter demain, je crois bien que je voterais communiste.

Allons, espérons tout de même.

GEORGES DOUET,
Fontenay-sous-Bois.

[En plus des 148 communistes et progressistes, 30 députés ont voté contre le gouvernement au lendemain du raid de Sakiet. Leurs noms méritent en effet d'être notés et retenus. Les voici :

— 19 radicaux autour de M. Mendès France : MM. ANDRÉ ADRIEN, ANXIONNAZ, BARRY, BÉNÉ, CAILLAVET, CASSAGNE, CHATELAIN, CLOSTERMANN, HERNU, HERSANT, HOVNANIAN, LECŒUR, GILBERT MARTIN, MASSON, MENDÈS FRANCE, NAUDET, PANIER, SOULIÉ *et* SOUQUÈS.

— 4 U.D.S.R. autour de M. Mitterrand : MM. DUMAS, DUVEAU, DE LIPKOWSKI *et* MITTERRAND.

— 2 Africains : MM. DIA *et* SENGHOR.

— 1 M.R.P. : M. KLOCK.

— 2 indépendants : MM. LA CHAMBRE *et* DE MOUSTIER.

— 2 non-inscrits : MM. CÉSAIRE *et* POIROT.

D'autre part, 49 députés se sont abstenus volontairement. Parmi eux : MM. ROBERT SCHUMAN, PAUL REYNAUD *et* EDGAR FAURE.*]*

le nouveau livre de
TIBOR MENDE
Entre la peur et l'espoir
REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE D'AUJOURD'HUI
Un vol. 690 fr. SEUIL

Mendès France et l'Assemblée

J'ai lu avec une grande satisfaction dans la presse quotidienne le compte rendu du dernier débat parlementaire sur Sakiet : la réponse de M. Mendès France aux calomnies de M. Le Pen a mis les choses au point avec une clarté inhabituelle. Toute la campagne insidieuse de mensonges et d'accusations contre l'ancien président du Conseil se déroule en général d'une manière clandestine et indirecte. Pour une fois quelqu'un les a repris, à la tribune de l'Assemblée. Le résultat a été probant : la grande majorité de l'Assemblée Nationale, même ceux qui ne sont pas en accord avec tel ou tel aspect de la politique de M. Mendès France, ont manifesté de quel côté étaient la vérité et la loyauté. C'est un élément à relever et qui est à l'honneur de l'Assemblée.

PAUL LE BOUHEC.
Brest.

S.O.S. de Casablanca

Français vivant en Afrique du Nord, je suis atterré par l'inconscience de ceux qui gouvernent la France.

Un officier d'active de mes camarades, actuellement commandant d'une compagnie dans l'Est algérien, m'écrit que ce qu'il lit dans « L'Express » n'est rien à côté de la réalité.

Un jeune sous-officier de parachutistes, parti en Algérie avec l'idée bien arrêtée de « tuer du Bicot » écrit à ses parents pour leur dire son dégoût, sa honte de voir le spectacle qu'offrent les Centres d'interrogatoires communs. « Ce que l'on nous fait faire est dégradant, ce n'est pas la guerre », dit-il.

Après l'affaire Ben Bella, dont MM. Guy Mollet et Lacoste ont fait leur titre de gloire pour obtenir la confiance, M. Félix Gaillard a fait une exploitation éhontée du premier incident de Sakiet-Sidi-Youssef, jusqu'au bombardement de ce petit centre, n'épargnant ni les femmes ni les enfants, sous les yeux de la Croix-Rouge Internationale.

On sacrifie les vrais intérêts de la France pour la fausse gloire d'un colonialisme agonisant, et pour la popularité de M. Lacoste. *Le gouvernement agit comme s'il n'y avait pas de Français en Afrique du Nord.*

M. Félix Gaillard, son patron M. Guy Mollet, et derrière eux les Borgeaud, André Morice, Bidault, Tixier-Vignancour et autres hystériques qui font tant pour nous faire haïr, auront sur la conscience le massacre des Français vivant au Maroc et en Tunisie. Alors, avec des trémolos dans la voix, ils exploiteront nos cadavres.

Puisse la monstrueuse folie de Sakiet-Sidi-Youssef être le tournant décisif de notre politique inconsidérée...

Pardonnez-moi ce si long commentaire mais les Français du Maroc, quelle que soit leur tendance, redoutent tout d'un gouvernement qui est obligé de recourir à de tels artifices pour se maintenir.

JACQUES REITZER,
Casablanca.

Manifestation d'amitié

Vous mentionnez, parmi les personnes qui sont allées saluer M. Masmoudi à son départ, Depreux, Verdier, P. M. F., Mauriac. Très bien. Mais ne saviez-vous pas qu'il y avait aussi une délégation officielle du parti communiste, et une autre du parti d'Union de la Gauche Socialiste ?

La présence d'un Claude Bourdet ou d'un Fernand Grenier à cette manifestation d'amitié me paraît autant et même davantage digne d'être signalée que celle de députés socialistes qui n'ont pas eu l'élémentaire courage, le lendemain, d'accorder leur vote avec leur conscience.

Est-ce un oubli volontaire ? Il est alors méprisable. Est-ce un oubli involontaire ? Il est impardonnable.

J. PIRAUD,
Puteaux.

Oh pardon !

« L'Express » a dans son numéro 346 confondu deux clichés. Ce n'est pas la caricature du général Horix de Valdan qui illustrait l'article de Henri Guillemin sur « Le premier des 6 février », mais celle de Gambetta.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

MEDECIN 31 ANS THESE 1957 Fac. de Paris, cherche poste M G. ou association. Région Sud-Est de préférence. Ecrire nº 1468 L'EXPRESS, 29, rue de Marignan

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Société Transports Aérien recherche pour postes à la Direction Commerciale
3 H.E.C. ou E.S.C.P.
23-27 ans, désir. trouver situat. act. et d'avenir. Conn. de l'anglais ind. Ecr. Serv. K. Psychologie Appliquée JUSTET, 60, Fg-Poissonnière, Paris-Xe.

OFFRES D'EMPLOIS

Nouvelle Compagnie d'Assurances-Vie
(GRANDE BRANCHE)
lancée par imp. groupe dynamique met en place son rés. comm. dans la moitié Nord de la France Nous cherchons des HOMMES D'ACTION de 25 à 40 ans, ayant bonne culture génér., esprit d'entreprise et de service qui, après format. complète à nos frais à Paris, pourraient trouver chez nous une CARRIERE D'AVENIR dans leur rég. Porte à porte exclu. Condit. de début très avantag. Sauf exception, les candidatures de professionnels de l'assurance ne seront pas retenues. Env. C. V. détaillé à M. LEDUSSE, 8, rue Denfert-Rochereau, Asnières (Seine) qui transm.

L'EXPRESS cherche SECRETAIRE jeune, active, pour service politique, bonne sténo-dactylo. Ecrire au Journal nº 1460, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

BUREAU DE VOYAGE
recherche technicien ou secrétaire expérience tourisme transport, pour poste intéressant, dactylo et connaissance parfaite italien indispensable. Ne pas se présenter, écrire manuscrit avec curriculum vitae et photo à TOURIST-ROMEA, 10, rue Pasquier, Paris

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection Hte réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

BIBLIOTHECAIRE et sa famille (Londres) désirent faire échange soit visite vacances ou logement au bord de la mer août ou septembre. Ecrire STOBART, 38, Mortlake Road, Richmond Surrey (England)

LEÇONS

ETUDIANTE propédeutique, 2e année de Sciences politiques donnerait leçons d'histoire, géographie, français, latin, grec, jusqu'à la classe de philosophie ; de mathématiques jusqu'en 3e. Tél. CAR. 42-45 à l'heure du déjeuner

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

Prévoyez votre LOGEMENT en fonction des TRANSPORTS LIGNE DE SCEAUX, 7 km. Paris : appts 3-4-5 p., tout conf. asc. PARC 100.000 m2. Livr. déb. et mi-59. Prêts, primes max. Cond. spéc. av. 300 cpt déb. trav.
AUTOROUTE-SUD
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e) RIChelieu 40-33

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-68
recherche PAVILLONS, VILLAS, PROPRIETES rapport ou agrément, tous prix

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

- PAGE 4 — La vie politique
- PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
- PAGE 6 — Au Forum : D. Mayer et J. Dutourd
- PAGES 7, 8, 9 — TUNIS : Le câble de Jean Daniel
- PAGE 10 — Afrique noire : Au-delà de la loi-cadre
- PAGE 11 — Cachin : 70 ans de vie militante
- PAGE 12 — Le monde en dessins
- PAGE 13 — Lettre de Washington
- PAGE 14 — Lettre de Londres
- PAGE 15 — O.T.A.N. : Une voie nouvelle
- PAGES 16, 17 — ROUAULT : Peintre de la douleur
- PAGE 18 — Au Forum : « Garanti moins de trente ans. »
- PAGE 19 — Université Affaires Exposition En justice
- PAGE 20 — Disques
- PAGE 21 — Spectacles : L'embarras du choix
- PAGE 22 — Théâtre et cinéma : les critiques
- PAGE 23 — Louis Malle : « Attendez mon second film. »
- PAGES 24, 25 — « Les Nègres » de JEAN GENET
- PAGE 26 — Lettres : Tocqueville du XXe siècle
- PAGE 27 — Collections : Les astres et les hommes
- PAGE 28 — Lettres : La critique de M. Chapsal
- PAGES 29, 30 31 — Madame Express
- PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Le problème : gagner ou perdre

AU milieu de la semaine, dans une note officielle diffusée à Alger, M. Robert Lacoste, ministre de l'Algérie, s'est exprimé publiquement pour la première fois depuis le raid de Sakiet. Il a bien posé le problème.

Il écrit : le bombardement de Sakiet entre dans la même catégorie que celui des villes françaises par les alliés anglais et américains durant l'occupation ; tous deux étaient nécessaires.

A une différence près : les alliés ont gagné la guerre.

Car, par un curieux retour de ce que M. Lacoste appela un jour avec mépris « l'opération conscience » c'est à l'aspect moral du raid de Sakiet que les porte-parole du gouvernement s'attachent exclusivement, et pour le justifier. Or ce qui compte d'abord, et ce qui est désastreux, c'est le bilan *politique*. Il ne s'agit plus des victimes tunisiennes, il s'agit des conséquences *pour la France* d'une « erreur impardonnable » dont on commence seulement à apercevoir comment elle a pu se produire (*voir l'enquête de* « L'Express », *ci-dessous*).

● Les 15.000 soldats français — dont 10.000 pour Bizerte seule — qui étaient en Tunisie sont maintenant bloqués et prisonniers, en attendant de se replier et d'évacuer le territoire.

● Chaque jour des centaines de colons français qui avaient réussi à surmonter la période tragique 1950-1954 et à sauvegarder leurs biens et leur travail sont maintenant chassés et dépossédés sans qu'on puisse les aider.

● L'imposante rade de Bizerte, dont les installations ont coûté près de 200 milliards à la France, et dont il était entendu que la Marine et l'Aviation françaises pourraient garder le contrôle, est maintenant — au mieux — destinée à devenir une base atlantique (et derrière des démentis officiels, le gouvernement français a déjà préparé son internationalisation de fait).

● L'opinion des principaux alliés militaires de la France s'est brutalement retournée contre nous. En Amérique et en Angleterre, en particulier, il n'est plus question de soutenir la politique française en Algérie. La guerre d'Algérie devient une affaire internationale, des propres mains du gouvernement français. Ce qui d'ailleurs ne peut conduire à aucune solution, mais seulement à des difficultés plus grandes encore pour la France.

Voilà un premier bilan du raid funeste de Sakiet et surtout de la réaction impardonnable qu'a eue, devant le fait accompli, le gouvernement Gaillard.

Tout cela pour quoi ?

Si c'était pour « gagner » la guerre en Algérie il y aurait sinon une excuse du moins une explication. Et M. Lacoste le sait bien quand il cherche à éviter le débat *politique* pour se replier sur des justifications *morales*. Car la guerre telle qu'il la mène il est en train de la perdre.

Le 20 décembre le président du Conseil (Félix Gaillard) déclarait : « *La situation militaire s'est considérablement améliorée.* » Le 1er janvier le général Salan communiquait : « *La situation militaire est complètement transformée* », et le maréchal Juin écrivait : «*La partie est militairement gagnée en Algérie.* » Et M. Robert Lacoste, dans une campagne triomphale de banquets confirmait : « *Les fellagha tentent de remettre sur pied un appareil militaire, mais c'est trop tard* », (devant le Syndicat de la Presse) ; « *Le F.L.N. a perdu la partie. Nous avons de solides raisons de croire à la fin prochaine* » (devant la Confédération du Patronat).

Mais cette semaine, avant que le mois de février soit aux deux tiers écoulé, il y avait déjà — *officiellement* — plus de cent jeunes soldats français tombés sous les coups des fellagha, et 174 blessés reconnus. Plus, beaucoup plus que l'année dernière. Et c'est cela, c'est ce bilan sanglant, ce bilan d'échec qui condamne, avant tout, la politique menée en Algérie, et son prolongement à Sakiet.

Les alliés, eux, ont gagné leur guerre.

(Agip)

LES GÉNÉRAUX RAOUL SALAN ET PAUL ELY
Pas de responsables « locaux »

ENQUÊTE

« L'Express » révèle la vérité sur Sakiet

● ***Au Parlement, Sakiet est maintenant considéré comme un désastre. Mais on ne sait toujours pas : qui a pris la responsabilité ? Pourquoi le gouvernement a-t-il couvert ? Une enquête de « L'Express » permet, pour la première fois, de répondre.***

UNE semaine après avoir obtenu la « confiance », le gouvernement Gaillard n'a plus d'autorité à l'Assemblée. L'affaire du bombardement de Sakiet, dont les conséquences internationales se développent, a provoqué au Parlement un trouble qui s'approfondit. Peu de députés mettent en doute la chute prochaine du cabinet actuel ; plusieurs leaders politiques et des ministres préparent la succession.

« *Ceux qui ont voté pour le gouvernement n'approuvent pas nécessairement sa politique* », a déclaré ouvertement M. René Pleven à la Commission des Affaires étrangères, vendredi, quarante-huit heures après avoir lui-même voté la confiance. Et il traduisait ainsi le sentiment de la plupart de ses collègues. Le « réflexe national » ayant joué sur

(*Suite en page* 5) →

FAITES CONFIANCE

aux

...REPRESENTANTS
AGENTS TECHNIQUES COMMERCIAUX
INSPECTEURS DE VENTE
CADRES COMMERCIAUX, etc.

qualifiés, formés par l'

ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
Directeur : Jean-Charles LEPIDI

Ecrivez-nous pour vos postes à pourvoir :
Aide de placement absolument GRATUITE
du service social des Anciens de l'E.P.V.

Une importante documentation gratuite sur la fameuse Méthode E.P.V. est également à votre disposition sur simple demande

ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
71, rue de Provence - PARIS (9e)
Téléphone : PIG. 64-47 et la suite

CORRESPONDANCES EXPRESS

(Agip) (A.D.P.) (Agip)

LES PRÉSIDENTS PLEVEN, REYNAUD ET FAURE
Des gens d'expérience

FAURE ET REYNAUD CHOISISSENT PLEVEN

● Une sorte de pacte vient d'être conclu entre trois membres de ce qu'on appelle au Parlement le « Syndicat des anciens présidents du Conseil ». MM. Paul Reynaud, René Pleven et Edgar Faure ont déposé un contre-projet au texte gouvernemental de révision constitutionnelle. Les trois hommes politiques, après avoir manifesté ces jours derniers leur désaccord sur la politique de M. Gaillard en Tunisie, ont voulu démontrer qu'il était temps pour les gens d'expérience de prendre l'affaire en main.

Le pacte Reynaud-Pleven-Faure est conclu en vue de la prochaine — d'aucuns disent imminente — crise ministérielle : ils marcheront la main dans la main. Le président du Conseil prévu, par accord entre eux, est M. René Pleven.

AVION BEN BELLA : UN GESTE LEGAL

● « Du point de vue strictement juridique, la France avait le droit d'arraisonner l'avion de Ben Bella. » Telle est la conclusion à laquelle serait parvenu le juriste belge, M. de Vischer, qui préside à Genève la commission d'arbitrage chargée de régler ce différend franco-marocain.

Techniquement : l'immatriculation de l'avion qui conduisait en octobre dernier les chefs rebelles à la conférence de Tunis était française. Son équipage était français. La décision de dérouter l'appareil prise par les autorités d'Alger semble donc avoir la caution du droit international.

Le juriste belge a décidé de s'en tenir à cet aspect de l'affaire, en la dissociant du problème politique ainsi que de la discourtoisie du geste à l'égard « d'hôtes du Sultan ».

SOCIALISTES ET MODERES : DIVORCE EN VUE

● En apprenant que M. Guy Mollet avait approuvé la motion de l'Internationale Socialiste condamnant le bombardement de Sakiet, M. Roger Duchet a déclaré : « La cohabitation des socialistes et des modérés devient de plus en plus difficile. »

— Les socialistes manifestent une opposition croissante à la politique gouvernementale en Afrique du Nord. Certains modérés estiment au contraire cette politique trop timide.

— Les projets de révision constitutionnelle, qui augmenteraient les pouvoirs du gouvernement, placeraient socialistes et modérés devant le dilemme suivant : ou rendre presque indissoluble leur union ; ou laisser le parti adverse gouverner sans pouvoir le combattre. Aussi, de part et d'autre, s'affirment les oppositions aux projets.

— Les élections de Marseille ont démontré, contrairement aux prévisions de M. Duchet, que la droite gagne des voix lorsqu'elle combat les socialistes, au risque même d'assurer le succès des communistes. Ce résultat l'incite à se séparer de la S.F.I.O.

— Les socialistes ont voté avec les communistes l'envoi d'une commission d'enquête à la Réunion, où de récentes élections s'étaient terminées par le succès de M. Cerneau (mod.). Celui-ci était accusé par son adversaire M. Hinglo (progressiste) d'irrégularité.

L'association des modérés et des socialistes, mal supportée de part et d'autre depuis la formation du cabinet Gaillard, ne durera plus longtemps.

ANDRE MORICE CHERCHE DES ALLIES

● Il existe désormais au Palais-Bourbon un groupe de 35 députés dont l'existence deviendra officielle le 1er mai. Il réunira l'U.D.S.R. de MM. Mitterrand et Pleven, le R.D.A. de M. Houphouet-Boigny et le R.G.R. de M. Edgar Faure. Ce nouveau groupe est « encadré », à gauche et à droite, par

(Rep. Associés) (Agip)

L'AMBASSADEUR FRANÇOIS-PONCET
Des modérés têtus

LE LIEUTENANT PERRIN
Des polémiques inopportunes

le parti radical valoisien et le parti dissident « Queuille-Morice ». Il y a quelques semaines, M. René Pleven proposa d'entrer en négociations avec M. André Morice. M. Edgar Faure l'approuva. Mais M. François Mitterrand, revenant à Paris quelques jours plus tard, arrêta net le rapprochement : pour lui, c'est d'abord avec les radicaux que les contacts doivent être pris. M. Edgar Faure acquiesça et les choses en restèrent là.

Place de Valois, on ne s'agite guère. Le groupe radical orthodoxe compte plus de membres que ne l'exige le nouveau règlement de l'Assemblée (28 membres). La situation du groupe moricien, au contraire (14 membres), oblige les radicaux dissidents à trouver au moins 14 alliés. Lesquels ?

M. André Morice a fait des offres à MM. Le Pen et Demarquet, ex-poujadistes.

M. Le Pen, qui est sur le point, comme M. Demarquet, de s'inscrire à l'un des comités parisiens du parti radical dissident, a reçu de M. André Morice la promesse d'un portefeuille dans le gouvernement que l'ancien ministre espère former un jour. L'adhésion des deux députés, si elle se produit, ne suffira pas à donner au groupe radical moricien l'effectif réglementaire. De l'avis de MM. Queuille, Devinat et Emile Hugues, la seule solution consiste dans la réunification des deux partis radicaux. Mais les valoisiens en excluent d'avance M. André Morice.

UN GENERAL ET UN AMBASSADEUR CANDIDATS A PARIS

● L'élection partielle dans la Seine (2e secteur) aura lieu les 16 et 30 mars.

La compétition s'annonce très ouverte. Cette circonscription (1er, 2e, 8e, 9e, 16e, 17e et 18e arrondissements) s'est montrée depuis dix ans particulièrement sensible aux courants politiques.

En 1951, le R.P.F. avait trois élus avec 100.000 voix. En 1956, pas d'élu et 13.000 voix. A l'élection partielle de 1952, le candidat de l'U.D.S.R., M. Legaret, obtenait 53.000 voix au premier tour (autant que le candidat communiste) et était élu au second tour. En 1956, il en récoltait 12.000.

En 1951, les radicaux faisaient liste commune avec le R.G.R. (Bernard Lafay) qui obtenait 80.000 voix. En 1956, ils récoltaient sans le R.G.R. qui garda ses voix, 71.000 suffrages et deux élus.

En 1956, 490.000 voix se sont réparties entre dix candidats. Les communistes seuls en ont obtenu 102.000, les poujadistes 37.000.

M. Bernard Lafay a sollicité les autres partis représentés au gouvernement de présenter un candidat commun contre les communistes et les poujadistes. Les modérés ont refusé : « Les poujadistes ne sont pas nos adversaires, ont-ils répondu, ce sont les mendésistes qui sont nos ennemis. »

M. Lafay va chercher un « candidat spectaculaire » du style Soubiran. Les modérés ont, de leur côté, sollicité M. André François-Poncet. Celui-ci hésite. « Je ne veux pas être traîné dans la boue pendant la campagne » dit l'ambassadeur, qui préférerait devenir sénateur en juin prochain. Mais M. Duchet lui a fait savoir que les modérés de la Seine ont des candidats à placer au Luxembourg et n'accepteront pas la candidature de M. François-Poncet.

Le général Billotte est également sur les rangs.

LE CAMARADE DE MOUREAU NE PARLERA PAS

● Le secrétaire d'Etat aux Forces armées vient de refuser l'autorisation de faire paraître un livre intitulé « Combat singulier », dont l'auteur est le lieutenant Perrin.

Ce jeune officier des affaires indigènes, qui se trouvait en poste à Assa, dans le Sud-Marocain, avait été fait prisonnier en même temps que le capitaine Moureau par l'Armée Marocaine de Libération. Remis en liberté, il a relaté son expérience d'administrateur ainsi que les conditions dans lesquelles il avait été capturé, puis libéré. Le 13 septembre dernier, il communiquait — comme l'exigent les réglements — son manuscrit au 4e Bureau du ministère de la Défense nationale. C'est seulement le 3 février que le secrétaire d'Etat a notifié son refus. Motif : l'ouvrage risquerait de susciter des « polémiques inopportunes ».

Dans son livre, le lieutenant Perrin donne, en effet, son opinion sur l'enlèvement du capitaine Moureau et ne croit guère ce qu'on a raconté sur les sévices qu'aurait subis cet officier. Il est persuadé qu'il s'agit d'un acte de vengeance isolé.

Cette opinion est contraire à la thèse officielle. Le livre ne paraîtra pas. Quant au lieutenant Perrin, il vient d'être envoyé dans un petit poste du Sud-Algérien.

LA RELÈVE DES BOY-SCOUTS

— Enfin ! GIRAFE-FARFELUE a fait sa B.A.(*) !

(*) : Bourde Abominable.

(Suite de la page 3)

le coup, par cette sorte d'habitude funeste qui consiste à « couvrir » au nom de la France les pires erreurs — comme après Cao-Bang et après Dien-Bien-Phu — des députés de tous les groupes ont ensuite commencé à réfléchir aux conséquences désastreuses du « coup de Sakiet » : 15.000 soldats français paralysés, prisonniers en Tunisie ; l'intervention directe de l'Amérique et de l'Angleterre en Afrique du Nord : Bizerte remise en question.

Gouvernement de boy-scouts

M. Antoine Pinay, qui ne fut jamais très tendre pour l'actuel gouvernement, se montre depuis Sakiet plus acide encore :

« *C'est un gouvernement de boy-scouts,* dit-il dans les couloirs, *ça suffit comme ça !* »

M. Guy Mollet, qui suggéra lui-même au Président de la République de faire succéder à son protégé Bourgès-Maunoury son autre protégé Félix Gaillard, et qui s'engagea à fond pour lui apporter la participation socialiste, est maintenant très circonspect. Au groupe parlementaire, il a évité, pour la première fois, de prendre parti pour le gouvernement. Et, en fin de semaine, il s'est associé publiquement à la résolution votée par l'Internationale socialiste qualifiant l'opération de Sakiet « *d'indéfendable, tant du point de vue humain, que du point de vue politique* ».

La description la plus sincère et la plus juste de l'état de la « majorité » parlementaire cette semaine a été donnée à la tribune par le Garde des Sceaux, M. Robert Lecourt : « *Une association de fait provisoire, formée sous le coup de la lassitude par le groupement occasionnel de bulletins de députés en transit vers l'opposition.* »

Ce qui disloque le plus cette « association » c'est un sentiment qui s'est développé chaque jour depuis le débat sur Sakiet : le gouvernement, dans cette affaire, a eu une attitude incompréhensible. Etait-il responsable ou ne l'était-il pas ? S'il l'était, quelle idée politique animait un projet aux conséquences aussi désastreuses pour le pays ? S'il ne l'était pas, pourquoi a-t-il failli à son rôle en n'osant prendre aucune sanction ?

Officiellement, jusqu'à présent, ces questions n'ont encore reçu aucune réponse. Et l'impatience, l'irritation grandissent lorsque les parlementaires commencent à mesurer de quel prix il faudra payer, en Afrique du Nord, cette « faute inexcusable ». Comment, mais comment cela a-t-il pu arriver ?

MM. Schuman et Pleven attaquent

Le très calme M. Robert Schuman l'a sévèrement exprimé, en commission des Affaires étrangères, à l'audition de M. Christian Pineau.

« *Je ne puis comprendre comment le commandement local a pu monter une telle opération. Il ne saurait s'agir d'une riposte, de l'usage du droit de légitime défense, mais de représailles. C'est terriblement inquiétant. Je rappelle que le chef du gouvernement est le chef des armées ; votre gouvernement n'a pas de doctrine...* »

M. René Pleven, en général si prudent, attaqua à son tour :

« *On a engagé dans cette affaire, avec une inconcevable légèreté, l'avenir international de la France.* »

C'est M. Daniel Mayer qui a le mieux résumé le sentiment général, en apostrophant les ministres socialistes :

« *Il est inadmissible que vous ayez été au courant, comme il est inadmissible que vous n'ayez pas été au courant.* »

Mais : l'étaient-ils ou ne l'étaient-ils pas ?

Qui a donné l'ordre ?

On sait que le gouvernement avait approuvé, en Conseil des Ministres, puis au cours de la réunion du « Comité Ministériel d'Afrique du Nord », des opérations éventuelles de *riposte*s contre des bandes rebelles venues du territoire tunisien ; mais comment, sur ordre de qui, et avec quelle caution, ces projets de ripostes sur objectifs militaires précis ont-ils pu se transformer en une vaste opération de *représailles* contre un village tunisien ? Qui l'a voulu, qui l'a autorisé, qui était au courant ?

La réponse à cette question est déterminante : elle peut éclairer le comportement incompréhensible du président du Conseil, et elle devrait permettre de constater où réside actuellement en France le *pouvoir*, puisqu'il est établi que ce n'est plus à l'Hôtel Matignon.

Après une enquête menée à Alger, au ministère de la Défense nationale, au Quai d'Orsay et à la Présidence du Conseil à Paris, nous sommes maintenant en mesure de révéler l'enchaînement exact de « l'affaire de Sakiet ».

Lorsque M. Félix Gaillard, le lundi qui suivit le bombardement, convoqua le général Ely, chef d'état-major général, il était aussi ignorant que l'homme de la rue de ce qui avait pu se produire. Avant de recevoir le général, lundi matin, il était enclin à désavouer le raid, à sanctionner les responsables locaux, et à l'annoncer à l'Assemblée. Après les deux visites successives du général Ely, et après avoir pris connaissance des documents que celui-ci lui présenta, M. Félix Gaillard crut plus sage de « couvrir » l'opération et de renoncer à toute sanction. Pourquoi ?

(Suite en page 7)

tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101, RUE DES MOINES - PARIS 17e

TRENTE-HUIT AVENUE
de
JACK ROMOLI
affirme un style avec
LE COMPLET droit ou croisé ou
LA VESTE Sport et LE PANTALON
LES CHAUSSURES italiennes
LA CHEMISE "Janson-Club"
LES CHAUSSETTES nylon ou rilsan
et LA CRAVATE soie
L'ENSEMBLE 38.000 francs
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

FORUM

LE MONDE APRÈS SAKIET

DANIEL MAYER

par DANIEL MAYER député de Paris

LE lent cheminement qui conduisait à l'internationalisation du conflit algérien vient de connaître une accélération que ne prévoyaient sans doute pas les instigateurs du crime de Sakiet. Cette internationalisation, condamnée lorsqu'il s'agissait de permettre l'ouverture d'une négociation dont la France aurait eu le bénéfice si elle en avait pris l'initiative, nous sera imposée dans les pires conditions. Les intermédiaires n'oublieront pas leurs propres intérêts nationaux, l'opinion française la ressentira comme une humiliation, et l'opinion internationale y verra le moyen, non de venir en aide à la France comme c'eût été le cas il n'y a guère, mais de faire cesser les gestes inconsidérés d'une nation décidément dangereusement turbulente.

On observera aussi que la perspective de la création d'une communauté France-Maghreb dont Maroc et Tunisie auraient été les artisans essentiels s'estompe dans un arrière-plan de grisaille.

Enfin, s'il est vrai que le regroupement des forces militaires françaises en Tunisie était déjà l'objet d'une étude entre les deux gouvernements et pouvait être la conclusion d'un accord fixant les règles de leur implantation, il donnera l'impression, venant après les événements du 8 février, d'une sanction de ces événements et alourdira encore l'atmosphère de la politique française.

Le problème de la base de Bizerte, jamais encore posé, l'est d'une manière extrêmement nette par Habib Bourguiba. D'une manière aussi très adroite, puisque le Combattant suprême n'en réclame pas l'évacuation totale au seul profit de troupes tunisiennes dont il connaît la faiblesse numérique et l'absence d'armements, mais au profit de l'Alliance atlantique. Sans doute nos fins stratèges nous présenteront-ils dans quelques semaines comme une grande victoire de leurs petites habiletés le fait que la France n'est pas exclue de Bizerte, puisqu'elle y demeure conjointement avec les forces de ses grands alliés de l'O.T.A.N.

Ne convient-il pas de noter également la tendance du président de la République tunisienne à substituer à l'idée d'interdépendance dans le cadre de l'Union française la notion d'interdépendance dans le cadre atlantique ? Et quel est le pays anglo-saxon qui saurait vraiment s'y opposer par amour pour une France incapable de régler elle-même les affaires qu'on acceptait déjà difficilement de reconnaître comme étant les siennes propres ? On pourrait certes compter paradoxalement sur le soutien soviétique pour empêcher ce glissement vers l'Ouest de l'ensemble nord-africain. On obtiendra simplement que l'U.R.S.S. s'intéresse davantage à l'ensemble des rivages de la Méditerranée centrale et orientale. Elle y a d'ailleurs surtout pris pied depuis la glorieuse expédition de Port-Saïd et son prestige populaire dans certains Etats arabes date de là.

AU moment où l'idée d'unité arabe prend corps dans le Proche-Orient, les difficultés rencontrées par Bourguiba pour se raccrocher au monde occidental rehaussent le prestige de Nasser et, par l'analogie entre Suez et Sakiet, semblent justifier a posteriori son action. Le sentiment contre l'Occident se développe parallèlement à la solidarité envers les victimes de la frontière tunisienne: des pays aussi pro-occidentaux que le Liban et le Soudan n'ont-ils pas marqué leur désapprobation officielle à nos ambassadeurs ?

Est-il utile de souligner les avantages de cette affaire pour l'Union soviétique ? Elle y trouve la justification, aux yeux des peuples accourus à Bandoeng puis au Caire, des thèses qu'elle a développées dans la capitale égyptienne sur la nécessité d'engager en Afrique la lutte décisive contre l'impérialisme, particulièrement représenté par la France.

A l'O.N.U., elle se présentera comme le champion « désintéressé » des peuples arabes victimes du colonialisme.

Elle suggérera à Tunis, et en tout cas, à Tripoli, à Beyrouth et dans tout le Proche-Orient, une politique de rechange, celle déjà pratiquée par l'Egypte, sinon d'alliance avec l'Est, tout au moins d'orientation neutraliste... comme une première étape dans son esprit.

A l'opposé, et pour ne pas laisser à l'Union soviétique le bénéfice d'apparaître comme l'avocat exclusif des thèses anticolonialistes, la diplomatie américaine, soucieuse de maintenir la Tunisie dans le camp occidental, ne sera-t-elle pas tentée d'infléchir sa politique, ne serait-ce que dans le sens des thèses du sénateur Mansfield ? Ce que l'on sait de la première entrevue, le 8 février, entre M. Dulles et M. Alphand, les déceptions causées à Washington par les discours gouvernementaux du Palais-Bourbon, les articles autorisés de la presse américaine, le font craindre.

Les réactions universelles sont unanimes sur ce point. On jugera comme il convient la hautaine réserve de Bonn ; on lira avec intérêt l'article de la revue romaine « Esteri », dont les attaches avec le palais Chigi sont notoires. Je suppose que les socialistes seront plus sensibles à l'attitude de la Norvège. Là encore, si un courant neutraliste l'emporte dans quelques mois sur la politique menée depuis de si longues années par le ministre des Affaires étrangères Lange, on le devra peut-être à une longue suite de déceptions, mais nul ne niera que le « coup de pouce » aura été donné par la tragédie de Sakiet.

A l'inverse, peut-on dire que Sakiet a ouvert les yeux de quelques-uns et précipité les solutions de sagesse qui, par la négociation nécessaire, rétabliront la paix ? Mettra-t-il fin à la « stérilité politique » que voit le « Manchester Guardian » dans notre position en Afrique du Nord ? Est-ce la dernière fois que sera donnée l'occasion aux ennemis de la France de « noircir son nom » et à ses alliés d'être « gravement embarrassés ? (« Yorkshire Post »).

Les malheureuses victimes de l'autre samedi n'auront pas, dans les lourdes et sanglantes pages que l'Histoire leur consacrera, été totalement inutiles si la France comprend enfin que Sakiet n'est pas un incident isolé, qu'il était depuis longtemps inscrit comme une chose prévisible, sinon inévitable, et que c'est toute notre politique algérienne qu'il nous faut réviser.

LE BON GARÇON ET L'ANARCHIE

JEAN DUTOURD

par JEAN DUTOURD

JUSQU'A la semaine dernière, on pouvait imaginer que nous finirions tout seuls la guerre d'Algérie. Les uns croyaient à la force. Les autres comptaient encore sur des négociations...

Le bombardement de Sakiet a tout changé. Ses conséquences ont été aussi rapides et aussi effrayantes qu'on pouvait le prévoir. Voilà que la France « accepte les bons offices » de l'Amérique pour « reprendre le dialogue » avec la Tunisie. Nous connaissons à merveille ces formules pudiques : elles préparent au pire. Elles signifient que les troupes françaises auront quitté la Tunisie dans quelques semaines et que toutes nos « affaires » d'Afrique du Nord seront bientôt réglées par l'O.N.U.

Telle est l'œuvre d'un gouvernement de droite, comblant les vœux des tenants de « L'Algérie française ».

LE cabinet Gaillard ne s'est pas écroulé sous les bombes des avions de Sakiet. Il est toujours là, au complet, parlant, expliquant, « prenant des responsabilités », couvrant l'un ou l'autre, voletant affolé comme un poulet sans cervelle. Une telle invulnérabilité surprend, dans un pays où les crises ministérielles coûtent si peu.

Il paraît qu'une des règles du jeu parlementaire consiste à ne jamais renverser un cabinet pour une grande chose, mais pour une niaiserie. Cela fait partie des bonnes manières du Palais-Bourbon. On en comprend d'ailleurs très bien le propos : tomber à cause de l'augmentation du prix des pommes de terre, cela n'est pas grave, cela vous laisse intact. Tomber à cause d'un désastre national, cela scie à tout jamais une carrière. Il ne faut pas discréditer les présidents, attacher sur leur dos des étiquettes infamantes. Ils doivent resservir.

Il est probable que le cabinet Gaillard tombera bientôt. L'Assemblée le regarde comme cet officier des horse-guards dont Churchill disait « qu'il était si bête que ses camarades s'en étaient aperçus ». Pauvre Assemblée ! elle a de quoi être épouvantée. Elle a vu de ses douze cents yeux, le 8 février 1958, la fortune du pays qu'elle incarne échapper aux frêles mains du jeune homme qu'elle avait pris pour chef.

LE destin adopte des visages étranges. M. Gaillard a un nom qui invite à la bonne humeur. Tout le monde lui a souri quand il a accédé au pouvoir. Sa jeunesse, ses bonnes joues, son air avenant plaisaient. Certes sa politique n'était pas aussi jeune que son aspect, mais on se disait : « Il est prudent, il se méfie ; pour être sûr de ne pas faire l'enfant, il joue au vieux monsieur radical. »

Dire que ce bon garçon, fait pour les ministères calmes, les blagues de fin de banquet, les parties de tennis, la vie lente et extasiée des sous-commissions, les débats anodins saupoudrés de sel attique, était l'homme du destin ! M. Gaillard est de la race des Albert Lebrun, race funeste entre toutes, parce qu'elle veut le pouvoir et qu'elle ne sait pas pourquoi.

L'attitude de M. Gaillard devant le bombardement de Sakiet est analogue à celle de M. Lebrun devant l'écrasement de la France en 1940. Celui-ci pleurait ; celui-là sourit. Mais l'un et l'autre ont oublié le principal : le peuple français, qui les avait élus, et dont ils sont le dernier symbole, le plus haut symbole.

M. Lebrun, honnête homme, mais sans caractère, a déposé un pouvoir qui ne lui appartenait pas entre les mains du maréchal Pétain. M. Gaillard, homme frivole, endosse d'un cœur léger, au nom de la France, un acte totalement illégal — et d'une profonde sottise. C'est bien trop de modestie, tout cela. M. Gaillard, pas plus que M. Lebrun, ne s'est mis « dans la peau de la France ». C'est sans doute qu'il faut une grande âme pour occuper cette grande peau. Le corps électoral et le corps législatif devraient songer de temps en temps à l'âme.

JE sens bien qu'il est un peu injuste de comparer M. Gaillard à Clemenceau, tout comme de comparer le général Gamelin à Foch, mais enfin les comparaisons jettent parfois des coups de lumière inattendus — et Clemenceau est un bon exemple d'homme d'Etat démocratique, conscient de ses pouvoirs et de leur signification.

Le bombardement de Sakiet est dû à l'initiative d'un militaire. Le général commandant en chef le cautionne. Qu'aurait fait Clemenceau dans un cas pareil ? Je suppose qu'il aurait d'abord été saisi d'une fureur violente, car son instinct était bon. Je pense qu'il aurait considéré cet acte comme une offense inexpiable, non point faite à lui personnellement, mais à ce qu'il représentait. Je ne pense pas qu'il aurait couvert le général. Il l'aurait au contraire convoqué à Paris. Enfin il aurait fait passer les responsables du bombardement en cour martiale, et le jugement n'aurait pas été tendre. Clemenceau vivait à une époque où l'on savait encore que les militaires doivent obéir aux civils.

A quelle incroyable vanité M. Gaillard a-t-il cédé, de couvrir une expédition punitive que personne ne lui avait demandé la permission d'accomplir ? Veut-il faire croire au monde que rien ne se fait qu'il ne l'ait ordonné ? Hélas...

La vérité, probablement, c'est que le président du Conseil n'a pas osé désavouer le commandement en chef d'Algérie. Il a eu peur des généraux. Plutôt que de leur déplaire, il a préféré jeter son pays dans de grandes difficultés.

Traduit en clair, cela signifie que nous sommes soumis à la dictature de militaires médiocres. Nous vivons sous le régime du bon plaisir des généraux ; ce qui, pour un pays démocratique aux pouvoirs séparés, est un scandale prodigieux, ou, pour se servir de termes plus parlants, le comble de l'anarchie.

Dieu merci, l'armée française de 1958 n'est pas celle de 1940. Elle est jeune, elle a manifesté plusieurs fois sa bravoure. Mais les chefs qui la commandent sont de la même famille que ceux dont nous avons détesté la pusillanimité naguère. La sottise est pareille, et comme ils n'ont plus la frousse, ils tapent à tort et à travers. On connaît l'ambition effrénée des militaires malheureux. Ils se rattrapent sur la politique de leurs infortunes guerrières. Le péché suprême, pour un chef de gouvernement, est de prostituer le pouvoir qui lui a été confié à des hommes dont le métier n'est pas de commander à la nation ni de l'entraîner dans des aventures, mais de servir.

Si M. Gaillard reste dans l'Histoire, ce qui est peut-être beaucoup demander, il restera comme le premier président du Conseil français ayant entériné formellement l'anarchie.

(Suite de la page 5)

Le général Ely révéla au Président du Conseil qu'à la directive gouvernementale de fin janvier autorisant des « ripostes terrestres », était venue s'ajouter une nouvelle directive autorisant des « représailles par air » — donc autorisant Sakiet. Voici comment.

Accord écrit de la Défense nationale

Le 31 janvier le général Salan, commandant en chef en Algérie, était à Paris pour une liaison de deux jours. Avant de quitter Alger il avait discuté avec son adjoint « inter-armes », le général Jouhaud, commandant la région aérienne, de l'éventualité d'un raid aérien de représailles, et il lui avait demandé d'en préparer le projet précis.

Le 1er février, M. Christiaens, secrétaire d'Etat à l'Air, accompagné d'un parlementaire socialiste, M. Marguerite, se rendit à Alger en inspection. Au quartier général du général Salan, accompagné de plusieurs chefs militaires, il fut reçu par le général Jouhaud. Le général Jouhaud, cartes en main, lui exposa, entre autres projets, et sans insister particulièrement, le plan de représailles par bombardement aérien sur un village tunisien.

M. Christiaens rentra à Paris. Ce projet lui sortit apparemment de l'esprit : il n'en parla à personne. D'ailleurs il ne s'agissait encore que d'une esquisse, et non pas vraiment d'un projet, puisque ni le général Salan, ni l'état-major de Paris, ni la Défense nationale n'avaient encore eu à se prononcer.

Au retour du général Salan à Alger le « projet Jouhaud » fut mis au net. Et une directive, sous forme réglementaire, autorisant un tel raid aérien de représailles, avec participation de bombardiers moyens (B. 26) et couverture de chasse (« Mistrals » et « Corsairs »), fut rédigée, puis envoyée au général Ely à Paris pour obtenir son accord.

Deux jours plus tard, par télégramme spécial entre l'état-major de Paris et la Xe région militaire à Alger le général Ely, avec l'accord au moins oral du ministre de la Défense nationale, M. Chaban-Delmas, accordait son paraphe à la nouvelle directive, qui venait ainsi s'ajouter, et en vérité se substituer à la précédente qui n'autorisait que des raids terrestres de riposte.

Dès lors le commandement militaire à Alger était couvert, par écrit, de l'autorisation officielle de l'état-major à la Défense nationale.

Pas de responsable local

Aussitôt les préparatifs furent mis en œuvre. Le groupe de B. 26 fut mis en état de prendre l'air dans les trois heures qui suivraient un incident quelconque à la frontière tunisienne, prévu dans la région de Sakiet.

C'est ainsi que s'explique la rapidité du raid : tout était prêt, et aucun contact n'avait plus besoin d'être pris avec Paris puisque la directive spéciale autorisant l'opération était acquise.

Lorsque le Président du Conseil, lundi 10 février, reçut le général Ely pour lui demander le nom du responsable militaire local, il apprit donc de la bouche du chef d'état-major général qu'il n'y avait pas de responsable local : la chaîne de responsabilité remontait jusqu'au général Ely lui-même, couvert par le ministre de la Défense nationale.

Le général Ely fut donc dans l'obligation d'indiquer au Président du Conseil que si une sanction était prise contre un échelon quelconque du commandement militaire, il était dans la stricte obligation, lui, de démissionner. Et M. Chaban-Delmas fit de même : il ne pouvait pas faire autrement.

Pourquoi M. Gaillard a cédé

Au Conseil interministériel qui suivit ces entrevues, M. Christian Pineau, au nom des ministres socialistes, demanda qu'un communiqué gouvernemental déclare qu'il s'agissait « d'une initiative du commandement local », et qu'on annonce des sanctions. Pour des raisons évidentes, mais qu'il n'exposa alors qu'incomplètement pour ne pas se découvrir trop avant le délicat débat parlementaire, M. Félix Gaillard ne put accepter. Mais il laissa les choses dans l'équivoque, ce qui permit, le même jour, avant le vote, aux ministres socialistes, de prendre l'engagement d'honneur devant le groupe parlementaire socialiste que *« des sanctions seraient prises contre les responsables locaux »*.

Samedi, après la grippe qui obligea M. Félix Gaillard à s'aliter, un Conseil des ministres apprit alors la vérité : la directive « Ely-Jouhaud » s'était substituée dans la forme réglementaire à la directive gouvernementale précédente. Il fallut renoncer à toute sanction. Pour ne pas faire perdre entièrement la face aux ministres socialistes on leur accorda que l'on procéderait à quelques « mutations », en principe. Et la « directive Ely-Jouhaud » fut annulée, pour le moment.

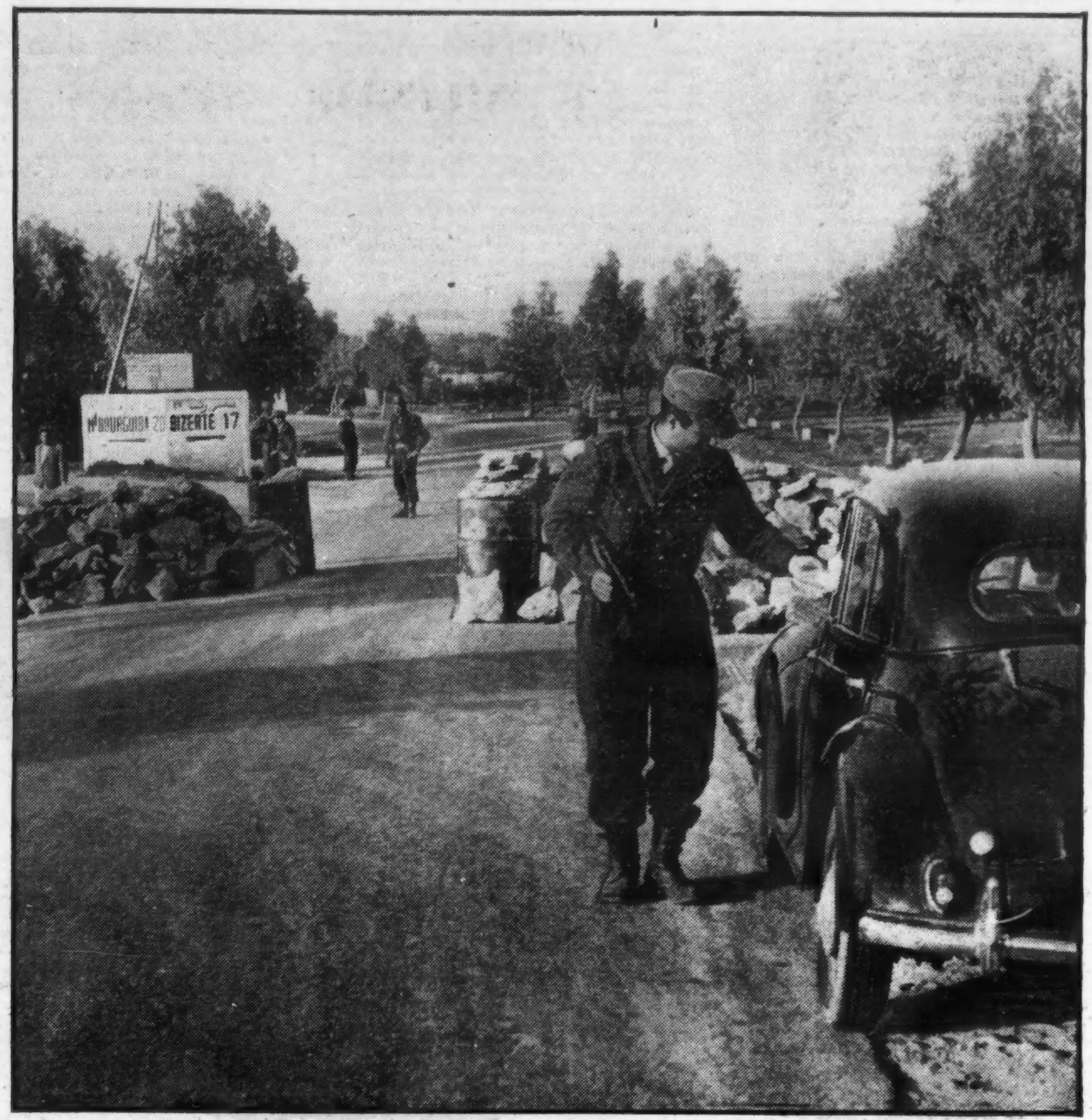
Reste une question essentielle : en découvrant que la faute de Sakiet incombait à la direction suprême de l'armée, pourquoi le Président du Conseil s'est-il incliné ? Il explique que le général Ely et M. Chaban-Delmas lui indiquèrent, l'un et l'autre, que si *« l'armée était ainsi désavouée par le gouvernement, on ne pourrait pas répondre des remous qui s'y produiraient. »* Plutôt que de risquer des « troubles » dans l'armée d'Afrique, M. Félix Gaillard préféra engager tout le gouvernement derrière le fait accompli, quelles que soient les conséquences internationales et nord-africaines d'un tel geste.

Plus de pouvoir

C'est cette abdication, maintenant évidente, du pouvoir politique devant les responsables militaires, soutenus par des députés de droite influents à l'Assemblée (comme MM. Soustelle, Morice, Legendre) qui provoque un profond malaise au groupe M.R.P., chez les socialistes et même chez de nombreux leaders modérés, comme MM. Pinay et Paul Reynaud. Aussi curieux que cela puisse paraître, l'affaire de Sakiet a été pour eux une révélation: ils y ont découvert que le pouvoir politique à Paris n'avait plus de consistance, qu'il n'exerçait plus sur l'évolution de la guerre d'Algérie qu'une influence théorique, qu'il était à la remorque d'initiatives militaires désordonnées.

Sakiet, la vérité s'étant peu à peu fait jour, a finalement dénudé aux yeux de plusieurs parlementaires la nature de ce qui se passe en Algérie. Il n'est pas certain qu'ils en tirent les conséquences, mais en attendant une crise gouvernementale, le cabinet actuel a perdu toute autorité.

JEAN FERNIOT.



(Europress)

UN BARRAGE SUR LA ROUTE DE BIZERTE
« Partirez-vous si l'armée française évacue le pays ? »

TUNISIE

Bourguiba, Bizerte et la France

● *Notre envoyé spécial Jean Daniel nous câble de Tunis :*

DIMANCHE, dans sa résidence de Saïda, près de Carthage, M. Bourguiba déjeunait avec MM. Lewis Jones et Angus Malcolm, ambassadeurs des Etats-Unis et de Grande-Bretagne. C'était déjà le déjeuner des bons offices. Un déjeuner où il n'a été question que de la France. Au même moment, M. Jean-Pierre Bénard, ministre plénipotentiaire français et chargé d'affaires à la place de l'ambassadeur M. Georges Gorse, confiait à l'un de ses collaborateurs, à propos de la réunion de Saïda dont il avait été prévenu :

« Voici ce que nous cherchions à éviter depuis toujours, et aujourd'hui nous sommes encore bien heureux que cela puisse avoir lieu... »

« Discutons de l'Algérie »

Au déjeuner, M. Bourguiba fit état des nouvelles intentions tunisiennes. A sa plainte au Conseil de Sécurité concernant le bombardement de Sakiet, la France avait répondu par une plainte soulignant l'aide de la Tunisie aux insurgés algériens.

Utilisateurs de Mazout

Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. Droguistes.

Une nouvelle race :
LE BLANC NEGRE
Un essai de Norman Mailer
19, Rue Jacob - Paris 6e — ESPRIT — Fev.2506. C.C.P.1154-51

MASSARI
TAILLEUR pour MESSIEURS
PRESENTE SES COLLECTIONS DE DRAPERIES ANGLAISES REPUTEES COMME DES PLUS BELLES ET DES PLUS COMPLETES
41, boulevard des Capucines - OPEra 88-17

→

« La France veut-elle dire que les vraies causes de Sakiet remontent plus loin ? Eh bien, je suis d'accord. Elles remontent au 1er novembre 1954, premier jour de l'insurrection algérienne. Alors, discutons de l'Algérie ! »

M. Mongi Slim, ambassadeur de Tunisie à Washington, était chargé de remettre une note complémentaire au Conseil de Sécurité à ce sujet.

« Ou bien on ne parle que du bombardement de Sakiet, insista M. Bourguiba, *ou bien, si l'on veut à toute force analyser toutes les responsabilités, on parle de la guerre d'Algérie. »*

Mais les deux ambassadeurs n'avaient d'autre mission que de confirmer l'offre de leur pays de faciliter un nouveau tête-à-tête franco-tunisien. Puisque la France et la Tunisie acceptaient les bons offices des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, les plaintes au Conseil de Sécurité pourraient être retirées ou, en tout cas, la discussion pourrait être ajournée *sine die*. En effet, répondit M. Bourguiba, mais maintenant nous ne pouvons plus éviter de traiter du problème algérien, que ce soit dans une réunion à cinq ou à l'O.T.A.N.

La réunion à cinq (Etat-Unis, Grande-Bretagne, France, Maroc et Tunisie) est un projet esquissé depuis Sakiet. Il n'a pris réellement corps que depuis que M. Bourguiba exige l'évacuation de Bizerte, l'une des plus importantes bases occidentales. M. Bourguiba a déclaré qu'il accepterait de louer cette base à l'Organisation atlantique si du moins on s'y prenait assez tôt.

Dans une autre planète

C'est un fait évident, en tout cas, que la Tunisie n'est plus une zone d'influence française. On ne paraît pas s'en rendre compte à Paris et les nouvelles qui parviennent ici font scandale. Lorsque M. Pineau accuse la Tunisie de violer telle convention juridique, lorsque M. Chaban-Delmas déclare que *« la France ne quittera jamais Bizerte »*, non seulement ils scandalisent les Tunisiens mais ils déroutent les quatre-vingt-seize envoyés spéciaux de la presse internationale qui sont arrivés à Tunis après le bombardement de Sakiet. Le divorce est devenu tel entre l'opinion tunisienne et nord-africaine d'un côté, et les milieux politiques français de l'autre, que même pour les Français qui ont quitté Paris il y a dix jours à peine, le rétablissement du dialogue franco-tunisien paraît relever de l'utopie.

On fait exactement à Paris comme si Sakiet n'avait pas eu lieu. Sur cette attitude, les journalistes français ont entendu d'amers commentaires de leurs confrères étrangers. *« Il semble que les ministres français vivent dans une autre planète »*, m'a dit un diplomate anglais.

Quant aux Allemands, aux Suédois et aux Belges, ils en viennent à s'étonner que les Tunisiens accordent une importance, décidément maladive, à ce que peuvent déclarer des gouvernants français qu'ils jugent à la fois égarés et négligeables dans l'immense partie qui se joue actuellement à Tunis.

L'O.T.A.N. à Bizerte

Car tous ces envoyés spéciaux ne sont pas venus des quatre coins du monde, dans ce petit pays de 3 millions et demi d'habitants (dont 500.000 chômeurs), pour s'apitoyer sur le sort des enfants morts de Sakiet ni pour assister au différend franco-tunisien. Ils sont là parce que l'Occident est menacé, parce que Sakiet est devenu une affaire atlantique. Parce que, soudain, le lieu géométrique des forces concurrentes s'est déplacé. Il n'est plus au Moyen-Orient; il est en Tunisie. Essentiellement peut-être à Bizerte, où 10.000 soldats français sont actuellement figés sur place, prisonniers, et où 3.000 autres qui sont en Tunisie devront se replier. Il n'est plus question de savoir si Bizerte est ou non une préfecture maritime française au même titre que Brest et Toulon. Il est question de se demander si l'Occident va pouvoir encore se servir de Bizerte. Un article de l'hebdomadaire tunisien de langue française « L'Action » vient d'être traduit dans toutes les langues du monde. Il est intitulé « L'O.T.A.N. à Bizerte ? » et il précise notamment :

« Des deux côtés de la Méditerranée, certains espèrent que l'O.T.A.N. départagera les plaideurs. Nous sommes de ceux qui craignent cette issue et s'y opposent.

« Engager la Tunisie dans l'O.T.A.N. pour « récupérer Bizerte » serait littéralement une opération de dupes : l'O.T.A.N. chargerait immédiatement la France de gérer Bizerte pour son compte.

« Dindons de la farce, nous nous retrouverions par-dessus le marché engagés dans un pacte qui nous ferait — au mieux — la place de la Grèce ou de la Turquie et qui nous couperait de la moitié du monde. »

Ce n'est pas ce que pense M. Bourguiba. Mais le chef de l'Etat tunisien n'est plus seul. Et il n'a pas l'habitude de se laisser dépasser lorsqu'un mouvement d'opinion prend de l'ampleur et acquiert une résonance profonde. Or, « L'Action » passait jusqu'ici pour « l'hebdomadaire du bourguibisme intégral », c'est-à-dire complètement acquis à la coopération avec la France et avec l'Occident. En se détachant de la France, la jeunesse tunisienne veut réviser la politique occidentale de Bourguiba. Pour la première fois une opposition idéologique est née : elle vient de ce que l'on appelait il y a quelques semaines encore « le clan français ».

LES INSTALLATIONS DE LA RADE DE BIZERTE

Bizerte est officiellement classée par la Marine française « Base principale de la flotte », comme Brest et Toulon. La base et son front de mer sont commandés par un préfet maritime, le vice-amiral Laurin, qui relève directement du ministère de la Marine. Les installations militaires ont coûté plusieurs centaines de milliards de francs. L'entretien des installations, à lui seul, coûte environ 10 milliards par an.

En 1891, Bizerte n'était qu'un petit port de pêche. Des ingénieurs français décidèrent de percer au travers des sables et des marécages un canal de deux kilomètres destiné à relier le lac de Bizerte — deux fois et demie Pearl Harbour — à la mer (voir carte).

En deçà du port de commerce (1) *et de la ville, la France installa un port militaire* (2), *trois kilomètres de quais, une base aéronavale et une base aérienne* (3, 4 et 5), *trois bassins de radoub, un arsenal employant* 4.000 *ouvriers* (6), *des ouvrages de défense côtière, des casernes, des hôpitaux, des réservoirs pétroliers* (8) *nécessaires aux unités stationnées dans la base* (7).

Mais toute la rade est commandée par le canal. Celui-ci est aux mains des autorités tunisiennes qui l'ont « barré » et sont à même de le boucher en quelques heures en coulant des péniches.

(Service cartographique de « L'Express »)

« Nous sommes abbanisés »

La méfiance à l'égard de la France est désormais aussi grande de la part des Tunisiens que de la part des Algériens. Une expression a été employée devant moi, par un de mes amis tunisiens, précisément de l'équipe de « L'Action ». Il disait : *« Nous nous sommes Abbanisés »*. Du nom du leader F.L.N. Abbane Ramdane qui passe pour incarner une certaine intransigeance et qui surtout ne fait aucune distinction entre les Français qu'il déclare tous solidaires du colonialisme. Pour les Tunisiens comme pour les Algériens, les libéraux sont responsables des funestes illusions qu'ils se sont faites sur la France.

Sur le seul plan de l'épreuve de force, l'affaire de Sakiet continue. Certes, pendant une longue semaine, les Tunisiens ont opéré ce que tous les étrangers appellent ici un miracle : ils ont en même temps soulevé leur peuple et ils l'ont contenu, ils l'ont en même temps préparé au combat et détourné du désordre. Lorsqu'on sait que tous les barrages mis sur les routes pour bloquer la circulation des militaires français sont gardés par des civils et qu'il n'y a pas eu un seul incident, qu'à tous les échelons ce peuple misérable a fait preuve d'une dignité et d'une courtoisie sans exemple malgré l'obsession d'une attaque française, on peut accepter le terme de miracle. Mais l'obsession existe.

Quand un avion passe

Samedi dernier, à Saïda, le président Bourguiba était éveillé par les vrombissements insolites d'un avion dont on avait eu l'impression qu'il volait en rase-mottes pour narguer le chef de l'Etat tunisien. Emus, certains collaborateurs de M. Bourguiba s'étaient demandé sincèrement s'il était prudent que leur président continue à occuper sa résidence et même s'il ne fallait pas se résoudre à accepter l'offre des aviateurs volontaires irakiens et égyptiens qui avaient proposé leurs services. Après enquête, on s'aperçut qu'il ne s'agissait que de l'avion régulier d'Air France, un « Bréguet deux ponts », dont l'un des moteurs avait des ratés et qui volait en effet à une altitude beaucoup plus basse que de coutume.

Le lendemain, dimanche, dans les deux grands hôtels de Tunis où sont logés les journalistes, un photographe donna l'alerte : dans la région de Tébourba, au nord-ouest de la Tunisie, des militaires français venaient de « tenter une sortie » forçant les barrages qui les empêchent de se ravitailler. Le vice-président du Conseil, M. Bahi Ladgham, avait déjà téléphoné à M. Bénard. L'ambassadeur des Etats-Unis était prévenu. Lorsque les observateurs arrivèrent sur les lieux, ils assistèrent à une levée en masse des habitants qui, aux cris de « Les Français arrivent », s'étaient armés de fusils de chasse, de fourches et de matraques. Ils furent aussitôt dispersés. Les militaires français, en fait, n'avaient pas bougé. On avait vu passer, dans une jeep, deux sous-officiers français pourvus d'une autorisation régulière du gouverneur de la région.

Pour tous les Tunisiens, il paraissait très vraisemblable qu'un avion français puisse menacer M. Bourguiba et que des militaires suscitent un grave incident. Bien plus : cela paraissait vraisemblable *aussi* à tous les Français de Tunisie, à tous les diplomates et à tous les envoyés spéciaux de la presse internationale.

Six régiments de parachutistes

D'autre part, les Anglais et les Américains renseignent les Tunisiens par des analyses qu'il faut reconnaître objectives. Ils pensent que nous allons vers de nouvelles représailles françaises sur la frontière tunisienne. Et cela recoupe les informations françaises parvenues en Tunisie. Le long de la frontière, il y a maintenant six régiments de parachutistes ayant à leur tête les colonels les plus prestigieux, les plus aimés de leurs hommes et les plus audacieux des forces françaises d'Algérie. Ces régiments n'ont d'autre mission que d'écraser le F.L.N. par tous les moyens.

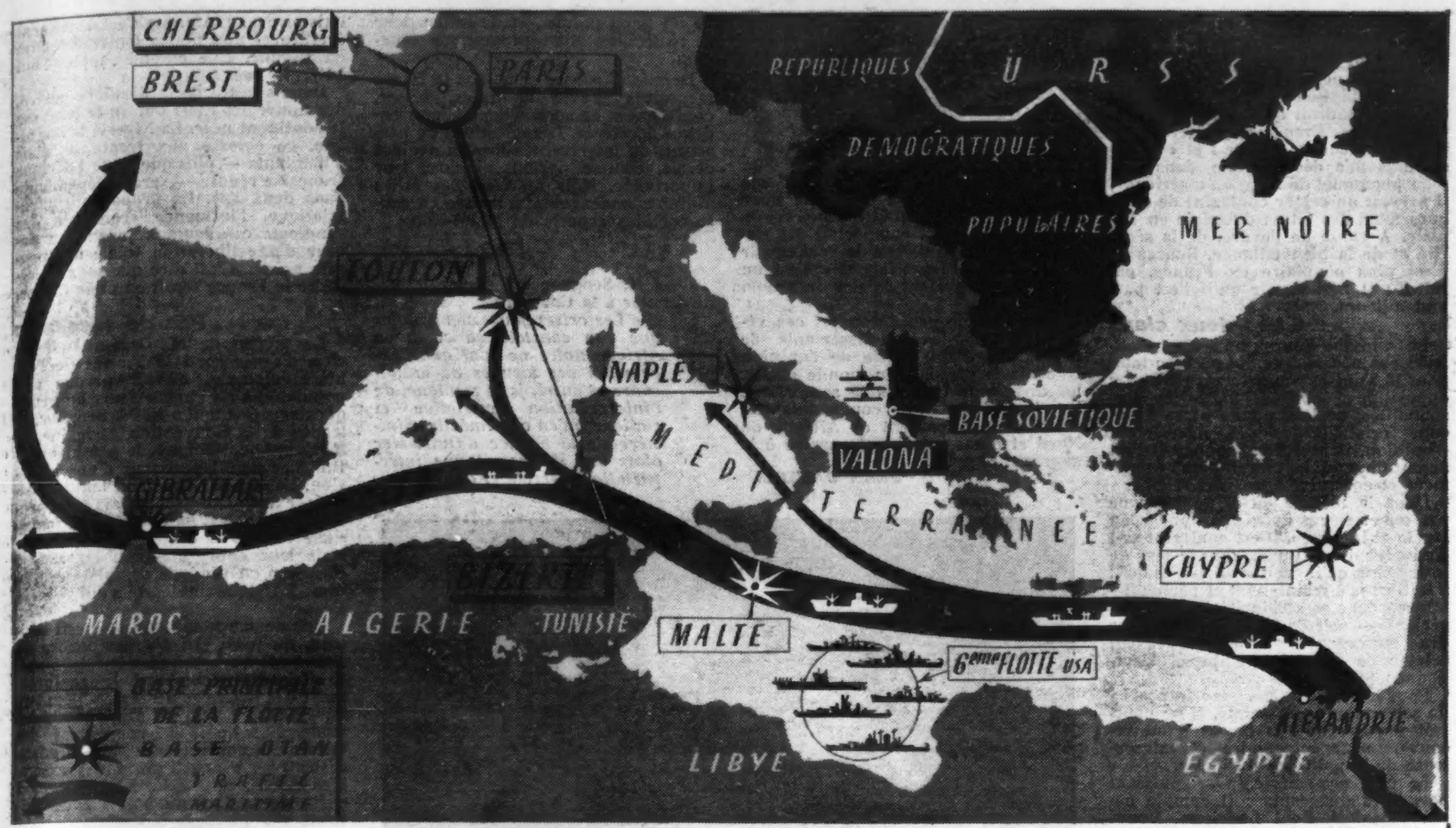
On leur a fait croire, sur place en tout cas, que la solution politique devait coïncider avec la disparition de l'armée rebelle. Ils vivent dans la logique de la guerre totale et cette logique invite très normalement à la poursuite, à la riposte, aux représailles. En plus, si l'on lit le journal des forces françaises qui s'appelle « Le Bled », on s'aperçoit qu'on les a convaincus de ce que les Tunisiens étaient les principaux responsables des « retards » de la pacification.

Dans la carence actuelle des pouvoirs centraux, ils ont l'impression qu'ils doivent prendre des initiatives et ils sont décidés à les prendre dans la mesure même où le gouvernement actuel, par son indécision, ses retournements et sa veulerie, leur donne la nausée. Aussi n'est-il pas impossible que des combats aient lieu, dans les semaines à venir, en territoire tunisien.

Mais outre l'inquiétude militaire consécutive à la guerre d'Algérie, les

EXÉCUTION ET ENTRETIEN D'INSTALLATIONS TÉLÉPHONIQUES
DE TOUS SYSTEMES
L'ENTRETIEN ÉLECTRIQUE ET TÉLÉPHONIQUE
Consultez-nous
Plein Centre de Paris
MAISON FONDEE EN 1936
CONSEILS et DEVIS sans engagement
23, RUE JOUBERT - PARIS-9e
TRI. 41-56

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN 91-66



(Service cartographique de « L'Express »)

La situation de la base de Bizerte

Bizerte est une des clés essentielles de la Méditerranée et l'une des portes de l'Afrique : les Alliés mirent six mois avant de déloger les Allemands qui s'y étaient retranchés au cours de la dernière guerre.

Bizerte, aux mains d'un adversaire, pourrait interdire à l'Italie le libre passage entre les deux mers qui la baignent ; couper à la Grande-Bretagne la route de Gibraltar vers le Moyen-Orient par Malte et Chypre ; empêcher les Etats-Unis de ravitailler en Méditerranée orientale la fameuse VIe flotte U.S.

Bizerte contrôle enfin chaque année le passage de milliers de navires parmi lesquels tout le ravitaillement pétrolier de l'Europe.

L'Amérique et l'Angleterre redoutent de voir Bizerte « neutralisée » par un gouvernement arabe du type Nasser. D'où leur intervention pressante dans la crise franco-tunisienne pour conserver Bizerte au Pacte atlantique.

Tunisiens ont d'autres motivations profondes à leur volonté de réviser leurs rapports avec la France et l'Occident. La coopération, en Tunisie, a toujours été un pari parce qu'elle était la mystique d'un seul homme. M. Bourguiba m'a dit, cette semaine :

> « *Depuis vingt-cinq ans, je vis en fonction de la France. Je l'ai combattue, j'ai passé la moitié de ma vie dans des prisons françaises, mais c'est avec elle que j'ai l'habitude de dialoguer. Aux pires moments, j'ai toujours su que je reprendrais le dialogue, parce qu'au fond il n'était pas possible de faire autrement. Et puis, j'ai eu tellement d'amis en France. Mais vous ne pouvez pas demander à nos jeunes gens d'accepter que je parle encore de coopération et d'amitié — après Sakiet. Ils n'ont pas connu les épreuves anciennes. Ils vivent dans un pays indépendant et ils ne peuvent supporter qu'on viole cette indépendance parce qu'ils ne savent pas ce par quoi nous sommes passés pour arriver à cette indépendance. Lorsque j'ai décidé l'évacuation totale et immédiate pour répondre à leur vœu, j'ai senti que je jouais ma plus grosse partie. Ou bien je gagnerai, ou bien je serai balayé. Mais en tout cas, je ne puis qu'être l'homme de l'Occident, du monde libre, tant que je serai à la tête de la République tunisienne, je ne laisserai pas aller ce pays dans un autre camp, celui du neutralisme prosoviétique, du panarabisme fumeux. Mais après tout, peut-être que ce ne sera pas possible. Vous étiez là, la semaine dernière, au moment de la séance de l'Assemblée Constituante : tous les discours ont été anti-américains ; aujourd'hui, nous attendons un bateau russe chargé de vivres et de médicaments pour les réfugiés algériens ; et puis vous avez vu tous ces jeunes gens qui viennent me voir et qui me disent, somme toute, des choses raisonnables. Ils me disent que la Tunisie est un petit pays, qu'il faut qu'elle ne compte que sur elle, qu'elle n'a pas à enfler la voix, qu'il n'y a aucune raison pour être d'un côté ou de l'autre, ils me citent en exemple Tito, Nasser, Nehru, les Algériens.*

Le peuple n'y croit plus

« *Et puis il y a un sentiment arabe très fort dans ce pays. Après tout, nous sommes un pays arabe, et moi, c'est contre leurs sentiments profonds, parce que j'ai cru et que je continue de croire que le progrès est du côté de l'Occident, que je suis arrivé à les convaincre, mais je n'y suis arrivé que parce qu'ils me font confiance, parce qu'ils savent que Bourguiba est un combattant. Pour le moment, défendre la France dans ce pays est devenu impossible, avec cette question algérienne, avec M. Chaban-Delmas qui parle de Bizerte, qui est tout de même en Tunisie, chez nous, comme d'une ville française. Mais au moins je pourrais encore défendre l'Occident si l'Occident m'aide. En tout cas, maintenant, les jeux sont faits, puisque la France ne s'est pas décidée, puisque des hommes comme De Gaulle et Mendès France n'ont pas d'audience. Alors l'Amérique est devant un choix, il faut qu'elle se décide. Ou bien ce sera Bourguiba, ou bien le neutralisme, et il y aura toute la Tunisie et toute l'Algérie dans le camp du neutralisme. Pour la France, il faut attendre longtemps. Pour moi, ce n'est pas de gaieté de cœur. Vous pouvez demander à Masmoudi : lorsqu'il m'a raconté les manifestations d'amitié à son départ, la visite à de Gaulle, à Mgr Feltin et à François Mauriac, j'ai eu les larmes aux yeux... Mais ici, le peuple n'y croit plus.* »

« Si Bourguiba s'en va » : combien de fois ai-je entendu cette phrase en Tunisie dans la bouche des non-Tunisiens !

> « *Partirez-vous si l'armée française évacue le pays ?* » ai-je demandé à des Français isolés.
>
> « *Non*, m'ont-ils répondu, *si nous sommes sûrs que Bourguiba reste* » — car il n'y a pas eu un seul incident contre des Français depuis qu'il est là. Toutes les minorités, les israélites tunisiens, l'importante colonie italienne, les ressortissants étrangers, ont lié leur sort à celui de Bourguiba.

Les militaires français qui ont en Tunisie des chefs admirables de sagesse et de compréhension — et en premier lieu le général Gambiez — dé-

→

CANADA ★ USA
Services Réguliers
LE HAVRE - QUÉBEC - MONTRÉAL
S/S HOMERIC (26.000 T.)
24 Avril - 13 Mai - 1er et 18 Juin
5 et 23 Juillet
LE HAVRE - HALIFAX - NEW-YORK
M/S ITALIA (21.000 T.)
12 Mars - 3 et 27 Mai
6 Avril pour Québec
CANNES - HALIFAX
NEW-YORK
S/S Q. FREDERICA
(22.000 T.)
2 et 30 Avril - 27 Mai - 23 Juin
RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS :
TRANSPORTS ET VOYAGES
8, RUE AUBER - PARIS-9e - Tél. OPE. 96-66
TÉLÉGRAMME : HOMELINES
ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES
HOME LINES

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

CHEFS D'ENTREPRISE...
Les Expositions à la
GALERIE ROYALE
11, rue Royale, PARIS (8e)
ANJou 76-50 ou 51
se succèdent rapidement. Il y a encore quelques périodes disponibles
Retenez dès maintenant les dates de vos futures expositions

clarent avec fermeté que la seule chance qui reste à la France d'être encore un peu présente en Tunisie, c'est le maintien de Bourguiba. Tout cela surprendrait bien des métropolitains et des Français d'Algérie : le correspondant de « Time » et « Life » à Tunis m'a déclaré que dans son plan personnel de solution algérienne, il prévoit un séjour contraint de quelques mois des ultras d'Algérie en Tunisie. A cause de l'ordre, de la sécurité et de la bienveillance. Bourguiba n'est plus populaire en France, paraît-il : il faut savoir qu'il l'est partout ailleurs.

Les deux clans

Le « mythe Bourguiba » n'est d'ailleurs pas nécessairement un bien total pour la Tunisie. Supprimant toutes les oppositions, éclipsant toutes les personnalités, ne laissant de place à aucune cristallisation de mouvement d'opinion, il peut être, comme il l'est aujourd'hui, à la merci d'un événement et contraint à un pari.

Dans la mesure où il ne dialogue pas ouvertement avec une opposition loyale et incarnée, il est contraint soit d'adopter des attitudes dans le sens de la pression qu'il croit sentir — ce qu'il a fait jusqu'à maintenant et particulièrement dans sa solidarité avec les Algériens — soit de laisser s'accumuler des mécontentements qui peuvent éclater de façon inattendue et désordonnée.

Pour le moment, le « clan français » de son entourage a éclaté. Il ne pourrait renaître qu'à la faveur d'une reconversion spectaculaire et miraculeuse de la politique française.

Le clan pro-américain est puissant parmi les dirigeants : il compte notamment MM. Behi Ladgham, Mongi Slim, Ahmed Tlili (chef de la Centrale syndicale), et avec des nuances les anciens compagnons « titistes » de M. Ben Salah.

Les neutralistes pro-arabes comme Azouz Rébaï sont restés d'une fidélité absolue à la personne de Bourguiba et les rumeurs qui ont couru à leur sujet ne sont pas fondées : en fait ils représentent tous un côté de Bourguiba et, selon les événements, la tendance de chacun l'emporte provisoirement.

Mais en fait, le vrai problème est du côté de la jeunesse, l'une des plus mûres, l'une des plus politiques du monde arabe. Depuis longtemps, la Tunisie a été une pépinière de cadres, de formation française ou en tout cas occidentale. C'est de ce côté que le drame peut être le plus important car c'est là que le déchirement a été le plus grave, et que peut-être la rupture est la plus définitive.

Les jeunes élèves officiers qui sont revenus de Saint-Cyr dans un enthousiasme débordant à l'égard de la France et de leurs anciens compagnons, sont aujourd'hui les plus sévères à l'égard des Français.

Le biais sera Bizerte

Les Américains et les Anglais vont en tirer des conclusions immédiates, et d'abord sur l'Algérie.

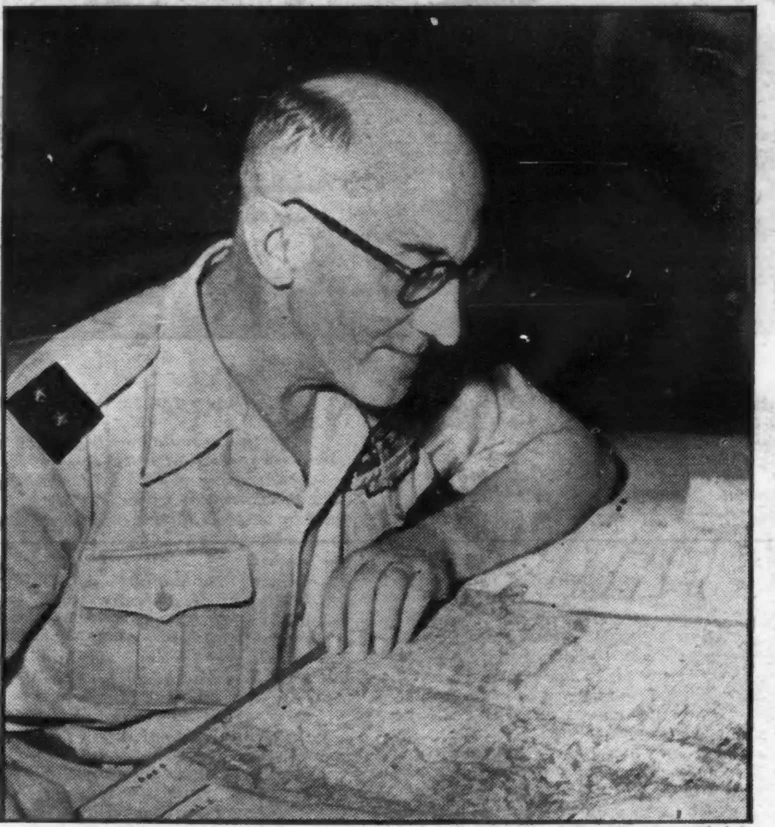
Le biais sera naturellement Bizerte dont Bourguiba accepterait à la rigueur le principe d'une évacuation en un an à la condition formelle que Bizerte soit déclarée base tunisienne et qu'on n'envisage pas « *d'octroyer à l'O.T.A.N. les privilèges obtenus du gouvernement libyen par les Anglo-Américains* ».

Si on ne veut pas d'un nouveau Suez à Bizerte, il faudra, et les Américains sont bien décidés à le faire, examiner toutes les questions nord-africaines. La Tunisie aide les Algériens, c'est un fait et il est stupide que ce fait soit nié en Tunisie ou ailleurs. Cela dit, elle ne pouvait pas faire autrement. Et, d'autre part, elle n'a décidé cette aide — en dehors de ses sympathies naturelles — que parce que son chef a découvert depuis deux ans ce que les responsables français ne découvrent qu'aujourd'hui : à savoir qu'on ne pouvait avoir de stabilité nord-africaine pendant la guerre d'Algérie, qu'on ne pouvait finir cette guerre qu'en traitant avec le F.L.N., et qu'on ne pouvait transformer ce même F.L.N. qu'en aidant les plus politiques de ses leaders.

C'est un choix qui s'imposait à Bourguiba parce qu'il est le chef d'un Etat qui aura sur ses frontières une Algérie indépendante qui reste pour lui inconnue et peut-être dangereuse. C'est un choix qui comportait des risques dont les Tunisiens doivent savoir qu'ils les ont assumés, mais c'est un choix qu'ils avaient le devoir absolu de faire.

Pour n'avoir pas découvert ces vérités, malgré les avertissements de Bourguiba, d'une partie de l'opinion français et au fond du monde entier, les dirigeants français se sont aliéné les Tunisiens, ont compromis les chances de l'Occident en Afrique du Nord et d'une solution française à la guerre d'Algérie.

JEAN DANIEL.



(Agip)

LE GÉNÉRAL GAMBIEZ, COMMANDANT SUPÉRIEUR FRANÇAIS
Une admirable maîtrise, et confiance en Bourguiba

AFRIQUE NOIRE

Au-delà de la loi-cadre

● *Les différents partis politiques d'Afrique viennent de s'unir. Et ce parti unique réclame immédiatement une République fédérale.*

LA salle Colbert, au Palais-Bourbon, est entrée lundi dans l'histoire d'Afrique. Installés derrière des pupitres où des générations de parlementaires français ont gravé, comme des potaches, leurs initiales, les élus africains représentant toutes les tendances politiques ont décidé de se fondre en un parti unique, et de lutter pour la réalisation d'un programme commun.

Depuis plusieurs semaines la fièvre montait : grèves multiples, crises, conférences se succédaient à une cadence accélérée. Les questions de personne, ou les rivalités locales avaient certes, comme partout ailleurs, leur importance. Mais au fond les élites noires commençaient à mettre en cause certains aspects de la loi-cadre.

Des lacunes

C'est M. Senghor qui déclarait jeudi dernier à la Chambre :

« *Les crises gouvernementales que l'on constate çà et là en Afrique noire ne sont que l'expression des lacunes de la loi-cadre et aussi, je le souligne, de l'interprétation restrictive et statique qu'en a donnée le ministère de la France d'Outre-Mer alors que s'imposait une interprétation libérale et dynamique, à la mesure des temps que nous vivons...* »

M. Sekou Touré, vice-président du conseil de Guinée et leader de l'U.G.T.A.N., le grand rassemblement syndical noir, était encore plus net. Il affirmait sans ambages le 26 janvier devant le congrès de son parti, affilié au R.D.A. :

« *La loi-cadre est une étape de progrès irréversible, non une fin. Les conseils de gouvernement ne doivent pas s'enfermer dans le régime actuel mais s'efforcer de le transformer. Il faut que de nouvelles étapes nous permettent d'obtenir l'octroi d'une véritable autonomie interne, que les grands conseils soient transformés en Parlements fédéraux élisant des exécutifs fédéraux...* »

On parlait enfin d'indépendance. Pour la première fois en décembre dernier l'U.G.T.A.N. apportait la caution syndicale à une motion des Etudiants d'Afrique Noire en France proclamant :

« *L'indépendance doit être conquise non par une addition de réformes illusoires mais par une lutte révolutionnaire des masses africaines.* »

Un mot qui fait peur

Et au même moment M. Modibo Keita, député-maire de Bamako et secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil français, déclarait :

« *Il faut que la France devance les aspirations des peuples colonisés à l'autonomie et à l'indépendance — le mot ne doit pas effrayer, il faut qu'on le prononce...* »

Bref les hommes politiques, comme les masses vivaient ce que les observateurs appellent « l'accélération de l'histoire ». L'Afrique s'est lentement éveillée et non moins lentement mise en marche. Elle entend aujourd'hui hâter le pas.

Depuis la fin de la dernière guerre, dix nouveaux Etats ont vu le jour sur le continent noir. La Nigeria britannique, ce colosse aux trente millions d'habitants — plus que toute l'Afrique française réunie — sera indépendante dans deux ans. La propagande afro-asiatique, l'influence croissante des syndicats occidentaux jouent en faveur d'une libération totale des peuples noirs... C'est dire que sans la loi-cadre la France serait en plein drame.

Pas de sécession

Le mérite de M. Gaston Defferre c'est d'avoir sorti la France de l'ornière coloniale, d'avoir permis aux populations de choisir leurs authentiques représentants. Ni M. Senghor, le leader de la Convention Africaine, ni M. Houphouet-Boigny, le président du R.D.A., ne sont partisans d'une sécession. Ils ont fait expulser, lundi, quelques extrémistes sénégalais qui proclamaient : « *L'indépendance immédiate et par les armes s'il le faut !* » Mais leur choix commun est clair : c'est sur un pied de complète égalité que l'Afrique entend s'unir à la France.

Que demande le nouveau parti africain, un parti qui n'a pas encore de nom mais qui symbolise la future unité africaine ? D'abord le renforcement des pouvoirs des Assemblées territoriales : octroi de l'autonomie interne. Ensuite le regroupement des territoires au-delà des limites administratives : constitution des ensembles A.O.F. et A.E.F. Mise sur pied enfin de la Communauté franco-africaine sur une base fédérale...

Une soupape de sûreté

Les uns et les autres de ces objectifs butent sur la lettre de la loi-cadre. Mais ils butent surtout sur la Constitution française. M. Defferre, déjà, avait voulu aller plus loin. Il a déclaré lui-même publiquement à Madagascar : « *L'indépendance ne me fait pas peur !* ». La loi-cadre, pourtant, avait fait sourciller les juristes pointilleux : comment concilier la semi-autonomie accordée aux territoires avec l'indivisible souveraineté française ? Les députés, en votant, songèrent au préambule de la Constitution :

« *La France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs propres affaires...* »

Mais il n'est plus possible de solliciter davantage les textes. La loi-cadre est une soupape de sûreté qui a fonctionné à temps. De nouvelles étapes sont indispensables si l'on ne veut heurter de front la volonté unanime des élus africains. Pour cela il faut réformer la Constitution française : c'est aussi l'avis des parlementaires qui songent à l'avenir.

Un internat déserté

« *Laisser se perpétuer l'indétermination serait courir le risque de voir certains pays renier, sous l'empire de forces centrifuges, ce qui les rattache à l'ensemble français, pour aller vers un autre destin* »,

écrit M. Mitterrand en proposant au gouvernement de prendre les devants. C'est-à-dire de réunir une conférence franco-africaine qui étudierait les structures fédérales d'une nouvelle Union.

Remettre en chantier le fameux Titre VIII de la Constitution n'est pas une mince affaire. Voilà des années que les juristes officiels ou les parlementaires multiplient les projets. L'Union Française n'est plus qu'un internat déserté : les Etats associés l'ont quittée sauf le Laos qui demande lui aussi depuis des mois qu'une nouvelle formule soit mise sur pied. Et il ne suffirait pas qu'elle satisfasse pleinement l'Assemblée Nationale. Les futurs partenaires de l'ensemble français ont aussi leur mot à dire : c'est pour eux que se constitue l'Union, autant que pour la France. Tel est bien le sens de la proposition de M. Mitterrand.

Il demeure que l'Afrique noire vient de choisir avec netteté les grandes lignes de son avenir. La France est mise finalement devant une option qu'elle a trop longtemps éludée : transformer les vieilles structures impériales en un Commonwealth français ou étendre à l'ensemble de ses possessions, à plus ou moins longue échéance, la répression militaire.

CLAUDE KRIEF.

BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

COMMUNISME

« Nous passons... »

Soixante-dix ans de vie militante avaient fait de Marcel Cachin le grand-père du parti. Un jour de Noël, à Tours, il joua le destin du socialisme français.

(U.F.P.)

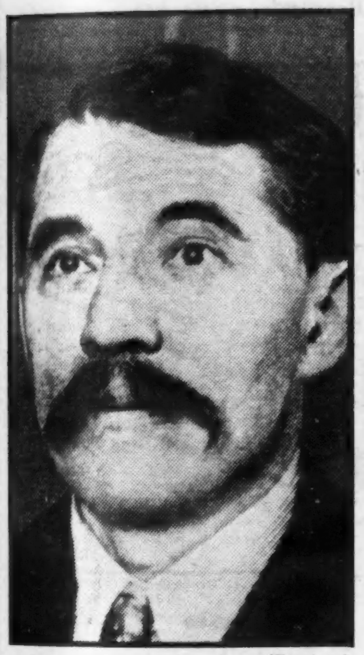
1920 - Marcel Cachin a la tribune du congrès de Tours
« Vous n'avez pas voulu comprendre la loi d'airain des temps nouveaux... »

Le parti communiste a perdu son grand-père et l'Assemblée nationale son doyen d'âge. Marcel Cachin est mort. Il avait 89 ans.

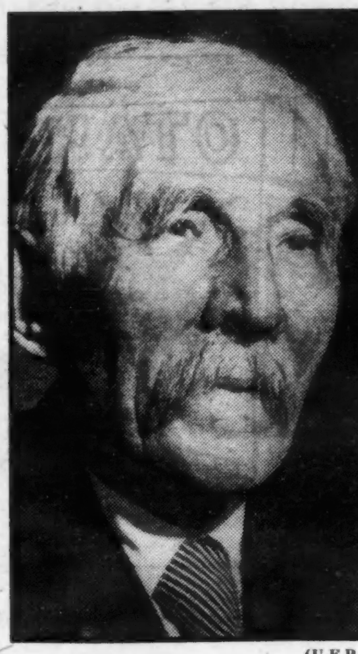
Cinquante mille Parisiens se sont dérangés pour voir passer son char funèbre ruisselant de fleurs. Un cortège de cinq mille personnes et les caméras de la télévision l'ont accompagné au Père-Lachaise.

Telle est l'affection que les Français, peuple sentimental, portent aux vieillards que sa disparition a été ressentie dans l'ensemble du pays. A l'Assemblée, ses adversaires avaient presque oublié qu'il était communiste et pour un peu se seraient étonnés lorsqu'ils entendaient ce vieillard chenu, au regard encore vif derrière ses bésicles, s'écrier : *« Nous, communistes... »* Quoi, nonagénaire et toujours *rouge* ? Quoi, pas encore assagi ?

Dans le parti, militants et dirigeants l'aimaient. Au box-office des applaudissements, il s'égalait à Thorez. Que celui-ci l'embrassât et, alors, c'était du délire... Le fils étreignait le père. Le parti s'accordait à sa légende et à son histoire et, du haut de cette silhouette de vieillard que l'âge ne parvenait pas à casser, soixante-dix ans de vie militante contemplaient les membres attendris du parti communiste français.


(Keystone)

Marcel Cachin a 50 ans...
La dictature du prolétariat...


(U.F.P.)

A 89 ans
...avec sa bénédiction

Il était né à Paimpol (Côtes-du-Nord). Son gendarme de père rêvait, dit-on, d'en faire un officier, mais au sabre l'adolescent préféra la plume, si bien qu'en 1900 il se retrouva enseignant la philosophie aux potaches d'un collège de Bordeaux. Quelques années auparavant, il avait donné son adhésion au parti ouvrier français que dirigeaient Jules Guesde et Paul Lafargue. On était plus quarante-huitard que marxiste à l'époque ; dans les réunions et meetings, on citait plus volontiers Lamartine, Victor Hugo et Schœlcher que Karl Marx ou Engels. Marcel Cachin, lui, en bon humaniste, portait une affection particulière à Condorcet... Conseiller municipal, puis adjoint du maire de Bordeaux, il délaisse bientôt la sage philosophie du début du siècle pour se jeter dans la lutte politique et, en 1906, Jules Guesde lui confie la direction de la propagande du parti. Du coup, il « monte » à Paris où il est élu conseiller municipal du 18e arrondissement en 1912.

31 juillet 1914... Jaurès, entouré de quelques députés socialistes — Cachin, Vincent Auriol, Compère-Morel, Bedouce — se rend au Quai d'Orsay.

— Nous, socialistes, nous continuerons, quoi qu'il arrive, notre campagne contre la guerre.

Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat, répond :

— Les esprits sont surexcités, vous risqueriez le pire.

— La guerre, voilà le pire ! s'écrie Jaurès.

« A Berlin, à Berlin... »

A neuf heures du soir, Cachin se faufile à travers les barrages de police, se précipite au café du Croissant. On vient d'assassiner Jaurès ! Cette nuit-là, Cachin marchera comme un somnambule sur les grands boulevards. Muet de désespoir et de stupeur, il se laisse ballotter par la foule qui hurle : *« A Berlin ! A Berlin !... »*

Jaurès mort, les socialistes ne résistèrent pas à la vague qui souleva la France. A l'égal des autres, Cachin opta pour la défense nationale. En 1915, il se rend en Italie, afin d'adjurer Mussolini et l'équipe socialiste du journal « L'Avanti » de mener campagne pour que l'Italie entre en guerre aux côtés des Alliés. En avril 1917, il demande au gouvernement provisoire de Kerensky de continuer la guerre contre l'Allemagne. Plus tard, bien plus tard, les rédacteurs du « De viris illustribus » communiste, frappés d'amnésie, jetteront sur cette époque de la vie de Cachin le manteau de Noé. En 1918, le fils du gendarme de Paimpol est nommé directeur de « L'Humanité » ; en 1919, le voilà député de Paris.

Alors vint la révélation. Le 31 mai 1920, Marcel Cachin et L.-O. Frossard s'embarquent pour l'U.R.S.S. Il s'agit de savoir si le parti socialiste adhérera à la IIIe Internationale dont les deux *missi dominici* français vont consulter les chefs. La mer est mauvaise, au large de Stettin et d'Helsingfors des mines dérivent, et on a beau être Breton, on n'en a pas moins le mal de mer. A Pétrograd, les pâleurs du voyage s'ajouteront à celle de l'émotion lorsque Marcel Cachin découvrira le visage misérable et glorieux de la Révolution soviétique.

En face de Lénine

Le 19 juin, c'est le grand jour. Cachin et Frossard sont reçus par un petit homme aux yeux bridés, à la voix précipitée et rauque : Lénine ! Les politesses d'usage sont vite expédiées et Lénine, qui déteste perdre son temps, se lance devant les deux Français médusés dans une critique impitoyable du parti socialiste français. Il brandit des numéros de « L'Humanité » :

« Les uns professent l'opportunisme le plus vulgaire ; les autres s'efforcent de lutter contre cette attitude. Comment voulez-vous que les travailleurs s'y reconnaissent ? »

Qu'attend-on, en France, pour préparer les masses à « la dictature du prolétariat » ? En juillet, les deux observateurs français assistent au IIe Congrès de la IIIe Internationale.

Nouvelles attaques de Lénine contre le « social-pacifisme », le « réformisme », le « social-patriotisme », etc. Lorsque Cachin et Frossard rentrent en France le 11 août, ils ont en poche les « vingt et une conditions » que l'Internationale communiste a votées : vingt et un commandements impératifs auxquels devront obtempérer tous les partis désireux d'être admis dans la famille socialiste internationale, dont désormais l'U.R.S.S. est le mentor et le chef. Le parti français avait envoyé en U.R.S.S. deux délégués aux pouvoirs mal définis. Ce sont deux apôtres qui en reviennent. Cachin, surtout, est bouleversé jusqu'à se faire traiter de « visionnaire » par certains camarades de son propre parti. D'août à décembre, infatigable, illuminé de certitudes et de passion, il parcourt la France et sème la bonne parole puisée dans le texte des vingt et une conditions.

Le jour de Noël 1920, à Tours, dès l'ouverture du 18e Congrès national du parti socialiste, les 285 délégués, porteurs de 4.575 mandats, savent qu'ils vont décider du destin du socialisme français. D'un côté : Blum, Sembat, Longuet, Le Troquer, Paul Faure. De l'autre : Cachin, Frossard, Renoult, Vaillant-Couturier. Le 29 décembre 1920, à 22 heures, après quatre jours de débats orageux, la motion Cachin pour l'adhésion à la IIIe Internationale selon les vingt et une conditions (subordination de l'activité parlementaire à l'action révolutionnaire, « centralisme démocratique », soutien sans réserves accordé à l'U.R.S.S., recours non seulement à l'action légale, mais aussi à l'action illégale, etc.) est votée par 3.208 mandats contre 1.022. La scission est inévitable et à Blum qui supplie :

« Malgré tout, restons des frères, restons des frères qu'aura séparés une querelle cruelle, mais une querelle de famille et qu'un foyer commun pourra encore réunir », Cachin répond : *« Vous n'avez pas voulu comprendre la loi d'airain des temps nouveaux. Nous passons ! »*

Marcel Cachin a 51 ans. De 1920 à 1939, la vie du « héros du Congrès de Tours » sera celle de tout bon parlementaire communiste en régime capitaliste. Election, réélection... Tantôt député, tantôt sénateur... De temps en temps, un séjour à la prison de la Santé rappelle à Cachin qu'il ferait bien de vieillir au même rythme que la IIIe République et de modérer ses ardeurs. Au début de l'occupation, il est arrêté par les Allemands. Libéré en octobre 41, il se retire à Paimpol. Membre, à la Libération, des deux Assemblées constituantes, le 10 novembre 46, il est élu député de Paris et sera réélu à chaque consultation.

Depuis la fin de la guerre, son importance politique au sein du P.C.F. était nulle et purement honorifique son titre de directeur de « L'Humanité ». Il dut à son grand âge (76 ans en 1945 !) de traverser avec candeur les orages qui secouèrent le parti communiste français de 1944 à 1958 et c'est en écho affaibli que parvinrent à ses oreilles les craquements qui ébranlèrent le communisme international à la mort de Staline. On lui pardonnait, réveillé en sursaut à l'Assemblée, d'applaudir un discours de Frédéric-Dupont. On lui pardonnait — que ce fût Duclos ou Bidault qui parlât à la tribune — les « oh ! là, là ! » bougons et mystérieux dont il ponctuait le discours de l'orateur.

Au sein d'une famille, la présence d'un grand-père est toujours rassurante. Garante du passé, elle invite à conserver dans le présent et pour l'avenir certaines fidélités. Enfin, s'il est bon que les révolutions soient faites par de jeunes hommes, il est excellent qu'elles reçoivent la bénédiction des vieillards. En France, ce rôle eût été réservé à Marcel Cachin. Cette bénédiction qu'il eût accordée avec, au fil des ans, de plus en plus d'innocence, la France — à tort ou à raison — ne la lui a pas demandée.

LA SEMAINE INTERNATIONALE EN DESSINS

L'AFFAIRE DE SAKIET VUE PAR :

...les Américains...

(« Greensboro Daily News »)

« Oh ! Non ! ! ! »

...les Hollandais...

(« Algemeen Kandelsblad »)

Les équipes de secours

...les Allemands...

(« Frankfurter Rundschau »)

Conduite en état d'ivresse

LA CRÉATION DE L'ÉTAT ARABE UNIFIÉ VUE PAR :

...les Anglais

(« Punch »)

...Et les murailles tombèrent...

(« Punch »)

« Vous pouvez mettre roi d'Egypte, de Syrie et du Yemen... »

...et les Italiens

(« Correspondanza Socialista »)

Les généraux en liberté

ÉTATS-UNIS

Sakiet a sonné le glas

● ***Les Américains considèrent que les Etats-Unis doivent maintenant intervenir directement pour mettre fin à la guerre d'Algérie, sinon l'Occident perdra ses dernières positions dans le monde arabe.***

(D'un correspondant à Washington)

COMBIEN de temps encore les Etats-Unis pourront-ils éviter de prendre position dans le conflit qui oppose la France aux musulmans d'Afrique du Nord ? Telle est la question que se posaient les diplomates américains dès avant l'incident de Sakiet. Et bien davantage depuis.

La veille du jour où des bombardiers américains B-26, pilotés par des Français, bombardèrent le village tunisien, le président Bourguiba avait justement fait préparer une note au président Eisenhower. Le F.L.N., y déclarait M. Bourguiba, est profondément déçu par le monde occidental ; il n'en espère plus rien et tend à se rapprocher de « l'orbite communiste ». C'est là une tendance extrêmement inquiétante.

Et M. Bourguiba cita à un correspondant américain cette déclaration d'un chef militaire algérien :

« *Il ne reste plus maintenant aux Etats-Unis qu'à envoyer des troupes contre nous. Les Américains donnent déjà aux Français des armes pour nous tuer et de l'argent pour payer la tuerie.* »

« *La Tunisie*, ajoutait M. Bourguiba, *est le seul pays du monde arabe qui se soit ouvertement allié avec le bloc occidental. Elle est contrainte de soutenir les revendications des frères algériens si elle veut conserver une influence sur eux. Mais si les Etats-Unis cessent de soutenir la Tunisie, économiquement et politiquement, mon influence sur les Algériens prendra fin.* »

Ménager la chèvre et le chou

L'avertissement de M. Bourguiba avait d'autant plus de poids aux Etats-Unis, que les leaders du F.L.N. venaient de quitter Tunis pour Le Caire le jour-même. Ce départ était-il définitif ? M. Bourguiba avait-il déjà cessé d'être, auprès des Algériens, un contrepoids au président Nasser ? La question se posait à M. Dulles. S'il était encore temps de sauver le crédit de M. Bourguiba en Afrique du Nord, et l'influence occidentale par la même occasion, ce temps était avarement compté.

Là-dessus, il y eut le raid de Sakiet. Il constituait pour les Américains une occasion à ne pas manquer de prouver leur soutien aux peuples d'Afrique du Nord, et M. Dulles déclara :

« *Il est extrêmement difficile d'isoler le problème algérien du problème tunisien et, peut-être, marocain. Aucun argument purement juridique et arbitraire ne nous empêchera d'adopter une ligne de conduite qui puisse améliorer la situation.* »

Mais les Etats-Unis ne voulaient pas non plus désavouer l'allié français.

« *La politique de M. Dulles*, écrivit Walter Lippmann, *consiste à ménager la chèvre et le chou et à prier Dieu pour qu'il nous évite d'avoir à prendre parti. Pendant combien de temps cet équilibrisme pourra-t-il encore durer ?* »

« *Pour les Nord-Africains*, câblait dimanche Thomas Brady au « New York Times », *les apaisements de Washington ne sont qu'autant de platitudes vides de sens. Ils rendent encore plus virulent le microbe anti-occidental que l'interminable guerre d'Algérie fait pulluler dans cette partie du monde.*

« *Les observateurs diplomatiques les mieux qualifiés sont tous d'avis que l'intransigeance et la férocité françaises sont en train d'empoisonner toute l'Afrique du Nord. Il ne reste plus grand-chose de la conviction que les Etats-Unis sont une puissance amie dévouée à la cause de la liberté, et avec cette conviction disparaît le facteur qui, il y a peu de temps encore, faisait de l'Afrique du Nord le meilleur atout du monde libre auprès des peuples arabes.*

« *Après Sakiet, le rêve d'un Grand Maghreb s'effondre ; il s'effondre d'une part parce que la France cesse d'être une force d'unification, et d'autre part parce que la « nassérisation » gagne du terrain. On vend des portraits de couleur de Nasser dans les rues de Tunis. Les leaders pro-occidentaux d'Afrique du Nord espèrent encore que Washington deviendra un nouveau ciment pour le Maghreb, que l'Amérique « va faire quelque chose ». Mais cet espoir s'amenuise.* »

Pourtant, le Maghreb est réellement la dernière position d'avenir des Etats-Unis dans le monde arabe. Ils ne manquent pas de positions stratégiques, économiques et politiques ; des positions d'avenir, toutefois, il n'y en a guère.

Le président Kouatly, de Syrie, ne se trompait peut-être pas lorsqu'il déclarait récemment :

« *De mon vivant encore — et j'ai 66 ans — vous verrez une République arabe unie qui englobera l'Egypte, la Syrie, l'Irak, la Jordanie, la Libye, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Ce n'est pas une prédiction ; je vous donne les nouvelles de demain.* »

Face à l'union syro-égyptienne, la fédération de l'Irak et de la Jordanie ne fait en effet guère le poids, même si l'Arabie séoudite venait à y adhérer. D'un côté, le bloc nassérien qui, avec tous ses défauts, a une mystique, une politique progressive et réellement indépendante ; de l'autre côté, deux monarchies féodales rétrogrades qui se maintiennent tant bien que mal grâce à une police puissante et aux subsides anglo-saxons.

« *Le paradoxe est éclatant*, écrivait l'« Economist » : *la bourgeoisie irakienne, qui est la seule force d'avenir, qui seule pourrait faire contrepoids à l'Egypte de Nasser, est muselée par un gouvernement irakien qui prétend relever le défi du nassérisme. Il faut demander à Londres et à Washington si pareille politique peut être juste.* »

Une preuve d'amitié

Ironie de l'histoire : les démocraties occidentales soutiennent dans le monde arabe (en Irak, en Jordanie, en Arabie séoudite, en Libye) des régimes se trouvant déjà sur des positions perdues, historiquement dépassées. Elles sont en train de perdre leur seule carte d'avenir : le Maghreb :

« *Il faut craindre*, déclarait le sénateur Mansfield, *qu'en s'obstinant dans sa politique passée, la France ne disparaisse non seulement du bassin méditerranéen, mais qu'elle ne disparaisse également de l'Afrique et que la présence occidentale ne disparaisse avec elle... La question n'est pas de savoir si l'U.R.S.S. se trouve implantée pour de bon dans la Méditerranée, mais si les nations occidentales en seront expulsées.* »

Pour les Etats-Unis, il est devenu à la fois impératif et impossible de choisir entre les Arabes et la France. Ils ne peuvent continuer à soutenir la politique française actuelle sans perdre, à coup sûr, le monde arabe, et peut-être même se laisser entraîner finalement, pour sauver la France, à

(Agip)

LES DEUX PETITS ROIS (1)
Les vrais cadres sont en prison

(1) Fayçal d'Irak (à droite) et Hussein de Jordanie.

La Grande Nuit des Ecoles Techniques Aéronautiques aura lieu le samedi 22 février 1958 dans les salons de la mairie du Ve arrondissement sous la présidence de M. CHRISTIAENS, ministre de l'Air.
Communiqué.

ANALYSE MILITAIRE DU PLAN RAPACKI

par LIDDELL HART

LIDDELL HART

LA création au centre de l'Europe d'une zone partiellement démilitarisée est devenue depuis quelques mois la solution la plus sérieusement envisagée pour sortir de l'impasse militaire actuelle — impasse qui menace de conduire à une explosion fatale pour les deux blocs sinon pour l'humanité tout entière.

L'idée d'un « désengagement » en Europe n'est pas nouvelle. Elle a été défendue par Sir Anthony Eden dès 1955, à la conférence de Genève, et elle figurait déjà dans le plan de détente présenté en 1954 par le maréchal de la R.A.F. Sir John Slessor. MM. Hugh Gaitskell et Aneurin Bevan la soutiennent depuis longtemps, ainsi que M. Lester Pearson, ancien ministre des Affaires étrangères canadien.

En octobre dernier, elle a été reprise par le ministre des Affaires étrangères polonais, M. Adam Rapacki, qui a proposé aux deux blocs d'interdire d'un commun accord la fabrication et le stockage d'armes atomiques dans les deux Allemagnes, offrant, si un tel accord intervenait, d'inclure la Pologne dans cette zone « dénucléarisée ».

Les Polonais sont sincères

Peu de temps après, M. George Kennan, le meilleur expert américain des affaires soviétiques, élargissait la proposition en suggérant le retrait des forces anglaises, américaines et russes du centre du continent. Un plan plus détaillé encore était présenté par le député travailliste Denis Healey dans son pamphlet « Une ceinture neutre en Europe ».

Du côté soviétique, MM. Boulganine et Kroutchev ont approuvé à plusieurs reprises le plan Rapacki et souhaité que son examen figure à l'ordre du jour d'une éventuelle « conférence au sommet ».

Les Polonais n'auraient certes pas présenté leur proposition s'ils n'avaient été assurés à l'avance du soutien soviétique. Mais cela ne veut pas dire que cette initiative leur ait été purement et simplement dictée par Moscou ni que son seul but soit d'obtenir des avantages stratégiques pour la Russie.

La Pologne a en effet d'excellentes raisons de défendre un tel plan. Les lignes de ravitaillement des troupes russes stationnées en Allemagne traversent son territoire et elle sait qu'en cas d'attaque soviétique contre la République fédérale, le territoire polonais serait l'un des premiers à souffrir de la riposte atomique occidentale.

Cette considération suffit, à elle seule, à prouver la « sincérité » de la proposition polonaise. Si le plan Rapacki était adopté par les Occidentaux, le gouvernement de Varsovie ferait certainement tout ce qui serait en son pouvoir pour en faire respecter les modalités et pour s'opposer à toute manœuvre agressive des Russes. Il n'y a rien qui tempère plus efficacement les tentations guerrières que la perspective de voir le territoire national transformé en champ de bataille atomique.

Les difficultés pratiques

Cette perspective explique d'ailleurs l'hésitation de certains pays occidentaux à accepter des armes atomiques. Les Allemands sont heureux de pouvoir compter sur le pouvoir d'intimidation de la force nucléaire américaine mais montrent une répugnance marquée à recevoir des armes atomiques pour leur propre défense. Quant aux Norvégiens et aux Danois, ils ne veulent même pas de bases américaines sur leurs territoires.

Quelles sont les difficultés pratiques soulevées par la création d'une zone dénucléarisée ? Suffisent-elles à annuler les avantages que l'Occident pourrait en retirer ?

L'objection la plus courante est qu'elle empêcherait l'utilisation immédiate des armes atomiques tactiques par les troupes de première ligne en cas d'invasion. Mais les Russes possèdent maintenant des armes analogues et il est très douteux que les forces défensives occidentales aient quoi que ce soit à gagner à recourir les premières aux bombardements atomiques.

La création d'une zone dénucléarisée aurait précisément l'avantage de rendre très difficile, pour un agresseur, l'acheminement d'armes atomiques tactiques vers la frontière en vue d'une attaque surprise. Elle diminuerait, d'autre part, le risque d'une guerre déclenchée sur une fausse alerte ou par l'initiative irresponsable d'un commandant local.

Les avions de chasse suffisent

Une objection plus sérieuse est la difficulté du contrôle. Si l'interdiction ne s'applique qu'aux bombes elles-mêmes, il restera très facile d'en constituer des stocks secrets. Si l'interdiction s'étend aux engins permettant de transporter les bombes au but, le contrôle sera plus aisé mais il sera difficile de déterminer quels sont exactement les engins capables d'emporter une bombe atomique.

Les techniciens réussissent maintenant à fabriquer des armes atomiques de si petite taille qu'elles peuvent être lancées par des canons lourds de calibre normal ou emportées par des appareils classés dans la catégorie des « chasseurs ».

Cette difficulté de contrôle fait apparaître la nécessité d'une limitation beaucoup plus élargie que celle prévue dans le plan Rapacki. L'adoption de ce plan serait sans doute un premier pas important vers une diminution de la tension internationale. Mais on obtiendrait une garantie de paix beaucoup plus solide en limitant également l'importance des forces « classiques » stationnées dans la zone-tampon. Celle-ci devrait d'autre part être étendue géographiquement bien au-delà de ce qu'on a prévu jusqu'à présent.

Du Spitzberg à l'Himalaya

Pourquoi la limiter aux deux Allemagnes et à la Pologne ? La sécurité du monde serait grandement accrue par la création d'une « ceinture de sécurité internationale » qui serait explicitement définie comme un « vide stratégique ». On peut imaginer une ceinture trans-eurasienne qui s'étendrait du Spitzberg à l'Himalaya en passant par les quatre pays scandinaves (Norvège, Finlande, Suède, Danemark), les six pays d'Europe centrale (Allemagne, Pologne, Tchécoslovaquie, Autriche, Hongrie, Suisse), les cinq pays balkaniques (Yougoslavie, Albanie, Roumanie, Bulgarie, Grèce), la Turquie et les pays du Moyen-Orient, l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde. Elle pourrait même être prolongée jusqu'au Japon à travers la Birmanie, la Thaïlande, l'Indochine et la Corée. En Occident, les trois pays du Benelux, ou d'autres, pourraient choisir de s'y intégrer.

Tous les pays de cette « ceinture de sécurité » accepteraient de réduire leurs forces armées et de ne conclure d'alliance militaire avec aucune des puissances atomiques. Quelles que soient les sympathies politiques de ces nations, elles auraient un intérêt vital à refuser de telles alliances qui les exposeraient à la destruction atomique. Et il ne serait pas moins vital pour les grandes puissances de respecter leur neutralité.

Cette solution offrirait enfin la meilleure chance — peut-être même la seule — d'obtenir un relâchement de la mainmise soviétique sur les pays satellites, et cela d'une façon beaucoup moins dangereuse que par la préparation ou le soutien d'insurrections locales.

On sait depuis longtemps que la meilleure façon d'empêcher un incendie de s'étendre ou d'éviter une explosion est de ménager des espaces « découverts », des pare-feu. Il est urgent d'appliquer ce principe dans le domaine de la politique internationale.

(Copyright exclusif « L'Express ».)

→

l'aider militairement, déclenchant ainsi une aide soviétique parallèle aux nationalistes nord-africains.

> *« A mesure que le conflit s'approfondit et s'étend, les difficultés du gouvernement français ne feront que croître,* écrit Walter Lippmann ; *et il paraîtra de plus en plus inacceptable qu'un allié comme l'Amérique reste neutre dans cette affaire tragique dans laquelle la France s'est fourvoyée.*
>
> *« Le plus sage et le plus sûr est de prendre le taureau par les cornes et de dire, clairement et fermement, que le moment est venu de négocier un règlement en Afrique du Nord. Cet acte, loin d'être inamical pour la France, serait une preuve insigne d'amitié : il ouvrirait à la nation française la voie qu'elle adopterait elle-même si ses démêlés intérieurs ne l'empêchaient d'agir dans son propre intérêt. »*

Les grandes marques
d'articles en caoutchouc
TETINES RITA
THE SELECT
DIAMANT
LES BIBERONS
INCASSABLES
RITA-DIAMANT
Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

ANGLETERRE

La guerre d'Algérie à la « une »

● ***L'opinion anglaise a découvert la guerre d'Algérie. Et les plus fidèles amis de la France n'ont plus envie de la défendre. Le Foreign Office renverse sa position.***

(De notre correspondant à Londres)

EN ce qui concerne l'Angleterre, la guerre d'Algérie est maintenant internationalisée ; tel est le résultat net de l'affaire de Sakiet.

Jusque-là, les événements d'Algérie n'avaient jamais eu droit à la première page des journaux populaires, et l'attitude du grand public était restée, dans l'ensemble, favorable à la France. Au moment de la livraison d'armes anglo-américaines à la Tunisie, une grande partie de l'opinion avait pris la défense du point de vue français et un groupe de près de 30 députés conservateurs avait effectué une démarche privée auprès de M. Macmillan pour protester contre cette « trahison du plus sûr allié de l'Angleterre ».

« Nous avons l'air d'imbéciles... »

Sakiet a changé tout cela. Les photographies de l'école bombardée et des camions de la Croix-Rouge défoncés ont révélé pour la première fois aux lecteurs du « Daily Mirror » la réalité d'une guerre qu'ils ignoraient presque. Pour la première fois, on parle de la guerre d'Algérie dans les « pubs », dans les autobus, dans la rue.

Dans les milieux officiels, la nouvelle a été accueillie avec un sentiment qui ressemblait à de la rage.

> *« Pendant des années,* m'a dit un diplomate, *nous avons réussi à éviter que l'O.N.U. ne prenne en main l'affaire algérienne en promettant que nous exercerions des pressions privées sur le gouvernement français pour qu'il modifie sa politique. Aujourd'hui, nous avons l'air d'imbéciles complets. Non parce que l'incident de Sakiet a eu lieu — on pouvait le désavouer — mais parce que M. Gaillard a pris la décision de le défendre. »*

Dans sa condamnation de l'attitude française, le gouvernement a cette fois l'appui total du parti conservateur. Le revirement a été si complet qu'un député conservateur qui voulait déposer une motion demandant au gouvernement de s'abstenir de toute action « qui puisse faire obstacle aux louables efforts de la France pour obtenir un règlement en Algérie », ne put recueillir que *deux signatures* et dut renoncer à son projet.

Un arbitrage inévitable

A l'exception de l'ultra-impérialiste « Daily Express », la presse est unanime à condamner la France. Le « Daily Telegraph » lui-même a écrit qu'il se sentait incapable, cette fois, de défendre le point de vue de Paris, et les quelques phrases qu'il a introduites dans son éditorial pour exposer les difficultés de la position française à la frontière algérienne lui ont valu des protestations indignées de ses lecteurs. Le « Daily Mail », généralement très pro-français, a publié un article de M. Anthony Nutting — le jeune ministre conservateur qui démissionna au moment de la crise de Suez — dans lequel il qualifiait Bourguiba de *« plus grand homme d'Etat arabe »* et accusait la France *« de le pousser dans les bras de Nasser »*.

La position générale m'a été résumée en ces termes par l'un des députés travaillistes les plus francophiles :

> *« Non seulement je ne peux plus défendre la politique française en Algérie, mais je n'en ai plus aucune envie. »*

La plupart des Anglais, de quelque parti qu'ils soient, estiment maintenant qu'un certain arbitrage international de l'affaire algérienne est inévitable. Tous admettent cependant que la guerre ne peut plus être considérée comme une affaire purement française, et qu'elle constitue une menace sérieuse pour l'Alliance atlantique et pour les intérêts occidentaux non seulement dans le Moyen-Orient mais dans l'ensemble des nations « non engagées ».

Henri IV avait dit : *« Paris vaut bien une messe. »* Certains Anglais vont jusqu'à se demander aujourd'hui : *« Paris vaut-il l'Afrique et le Moyen-Orient ? »*

P. J.

ETABLISSEMENTS
HIRIGOYEN
St-VINCENT-de-TYROSSE
☆
CHAUSSURES
DE QUALITÉ
Mixte - Good-year
Californian

O. T. A. N.

Les Anglais cherchent une voie

● ***En révélant qu'une agression en E u r o p e provoquerait automatiquement une guerre atomique totale, le Livre Blanc britannique pose une question nouvelle : A quoi sert le « bouclier atlantique » ?***

M. DUNCAN SANDYS, ministre de la Défense et tête pensante du gouvernement anglais, vient de jeter un pavé de taille dans la mare atlantique. Ce pavé est le Livre Blanc sur la défense, publié vendredi dernier à Londres et qui fait cette semaine l'objet d'un débat aux Communes.

Le point central du mémoire de M. Sandys est la révélation suivante : en cas de conflit armé en Europe, et même si l'U.R.S.S. n'attaquait qu'avec des armes classiques, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis riposteraient immédiatement par un bombardement thermonucléaire de la Russie.

En Europe, déclare M. Sandys, une attaque soviétique déclencherait inévitablement la guerre totale.

> « *Il est bon que cela soit dit nettement,* affirme le Livre blanc ; *car la seule chose qui puisse rendre une aventure militaire tentante pour l'U.R.S.S., c'est la croyance erronée que l'Occident, s'il était attaqué, reculerait devant l'emploi de son potentiel nucléaire... La stratégie de l'O.T.A.N. est fondée sur la reconnaissance f r a n c h e qu'une agression soviétique ne pourrait être repoussée sans bombardements massifs d e s sources de la puissance russe... Il n'y a pas de milieu entre la paix totale et la guerre totale.* »

LE GÉNÉRAL NORSTAD, COMMANDANT EN CHEF DE L'O.T.A.N., ET M. DUNCAN SANDYS
Il n'y a pas de milieu

Un bouclier inutile

La portée de cette déclaration est considérable. Elle dévoile des décisions et une situation stratégiques qu'aucun porte-parole de l'O.T.A.N. n'avait révélées jusqu'ici. Elle implique que le fameux « bouclier terrestre » de l'O.T.A.N. est seulement destiné « *à tenir le front le temps qu'il faudra à la contre-offensive nucléaire pour faire sentir ses effets* ».

S'il en est ainsi, à quoi sert le « bouclier terrestre » de l'O.T.A.N. avec son artillerie atomique tactique ? « *A quoi bon,* demande le « Times », *défendre les frontières terrestres de l'Europe dans une guerre totale qui, de toutes manières, serait un suicide pur et simple pour les Européens ?* » Et que deviennent, après les révélations de M. Sandys, les objections aux projets de dénucléarisation et d'évacuation de l'Europe centrale ? (*Lire à ce sujet l'article du critique militaire britannique Liddell Hart, en page* 14.) Le principal argument qu'opposaient jusqu'ici les gouvernements occidentaux au plan Rapacki était le suivant : sans armes atomiques, les forces avancées de l'O.T.A.N. (principalement les cinq divisions américaines) devraient être retirées d'Allemagne.

Accepter certains risques

Or, le rapport Sandys révèle qu'avec ou sans armes atomiques, le bouclier de l'O.T.A.N. est *déjà* incapable d'arrêter une attaque russe et de limiter la guerre ; les représailles massives sont *déjà* la seule possibilité de riposte occidentale. Les cinq divisions américaines, en dépit de leur armement nucléaire, occupent une position *déjà* sacrifiée. Du coup (et c'est là sans doute l'arrière-pensée du « Times » et peut-être de M. Sandys lui-même), il devient légitime de demander : pourquoi ne pas négocier la dénucléarisation et l'évacuation progressive de l'Europe centrale, ainsi que le propose une nouvelle fois le ministre des Affaires étrangères polonais, M. Rapacki, dans sa note transmise lundi dernier aux chancelleries occidentales ?

M. Sandys se le demandait peut-être, puisque son Livre Blanc contient ces phrases :

> « *Etant donné le danger qu'il y a à laisser les choses dans leur état actuel, il est justifié d'accepter certains risques pour aboutir à un accord. Le premier pas vers le désarmement n'est pas nécessairement un accord de désarmement.* »

Le rapport Sandys pose cependant une seconde question dont la portée n'est pas moindre : le potentiel nucléaire britannique, développé au prix de 300 milliards par an, ne représente que 5 % du potentiel américain; quelle est l'utilité militaire des quelques bombes britanniques ? Si les grandes bombes sont la seule sauvegarde occidentale face à l'U.R.S.S., cinq bombes britanniques réussiraient-elles à décourager l'agresseur quand cent bombes américaines ne l'auraient pas découragé ?

> « *Non,* répond le « Manchester Guardian ». *Militairement, le potentiel britannique est un facteur qui ne compte pas.* »

Si la France avait la bombe ?

Le petit stock de bombes anglaises (et, demain, françaises) aurait-il au moins une utilité politique ? Churchill le croyait : la Grande-Bretagne ne resterait pas à découvert en cas de départ des Américains et elle compterait davantage à leurs yeux. Tel est également, en France, l'avis du maréchal Juin qui vient de déclarer :

> « *Si la France avait la bombe atomique, sa politique ne serait pas discutée.* »

Il se peut ; mais les enseignements du passé tendent plutôt à démontrer le contraire. Par deux fois, la Grande-Bretagne a réussi à exercer une influence décisive sur les Etats-Unis : au moment de la crise coréenne, lorsque M. Attlee obtint le limogeage du général MacArthur ; et au moment de

(Keystone)
M. ADAM RAPACKI
« *Il faut créer un vide* »

Dien-Bien-Phu, lorsque M. Eden empêcha l'internationalisation de la guerre d'Indochine. Or, au moment de ces deux interventions décisives, la Grande-Bretagne n'était pas encore une puissance atomique.

En revanche, les Anglais possédaient déjà la bombe H au moment de l'expédition de Suez ; mais les Américains, alors, ne les écoutèrent pas plus qu'ils n'écoutèrent la France.

L'Europe serait-elle mieux protégée contre un départ des Américains si l'une ou l'autre de ses nations possédait des armes atomiques ? C'est fort possible. Mais, comme l'écrit encore le « Manchester Guardian » :

> « *Il est pratiquement certain que les Américains accorderont leur garantie à l'Europe aussi longtemps que les régimes démocratiques y seront suffisamment solides pour faire de la défense de l'Europe un impératif américain.* »
>
> « *Ce n'est pas tout,* poursuit le « Manchester Guardian ». *Parce qu'elle possède la bombe atomique, la Grande-Bretagne ne peut prendre une initiative qui empêche la moitié du monde d'acquérir des armes nucléaires. Or, si important qu'il soit d'influencer l'Amérique et de nous prémunir contre un nouvel isolationnisme, il est encore plus important de persuader les Français, les Israéliens et une demi-douzaine d'autres nations, de ne pas fabriquer des bombes... Car chaque nouveau pays qui entre dans le club nucléaire accroît le risque d'un emploi de ces armes. Après la France, il y aura peut-être la Suède, ou Israël, ou le Japon... Et si Israël réussit à fabriquer sa bombe, il est concevable (voire probable) que la Syrie et l'Egypte recevront les leurs de la Russie... La Grande-Bretagne peut mettre un terme à cette compétition et montrer la voie si elle se déclare prête à renoncer aux armes nucléaires et demande en échange qu'aucun autre pays n'en commence la fabrication... C'est là un but qui mérite d'être poursuivi avec vigueur.* »

MICHEL BOSQUET.

avec AIGLE pas de souci ..!

Une visite à nos magasins: vous choisissez rapidement parmi les 800 modèles AIGLE
● 2.200 m² d'exposition

Un coup de téléphone: l'un de nos techniciens viendra étudier votre problème.
● 35 ans d'expérience

Notre département " OCCASIONS " reprendra votre ancien mobilier

MÉTAL BOIS
AIGLE EAGLE

Ouvert de 8 h. 30 à 18 h. 30
Parking dans l'immeuble

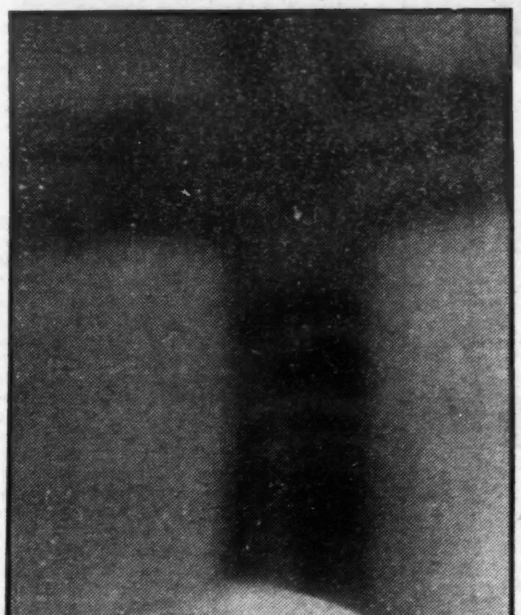
MEUBLES DE BUREAU ·

51, rue Vivienne - PARIS 2e
(Angle des Boulevards) GUT. 44-26+

LA GRANDE GENERATION

Un an avant la guerre de 1914, Ambroise Vollard, « inventeur » de Cézanne et de Picasso, décidait de compter parmi ses « poulains » un peintre de quarante-deux ans.

Ce peintre s'appelait Georges Rouault. On ne savait pas grand-chose de lui. Il s'était marié, en 1908, avec une musicienne qui donnait des leçons de piano pour entretenir le ménage. Marthe Le Sidaner, fille de peintre, savait par tradition familiale que dans le métier de son père et de son mari, la gloire et la fortune, déesses capricieuses, ne daignent le plus souvent apparaître qu'après de longues années de travail et d'attente.



(Magnum)

GEORGES ROUAULT

« Je vous vois de plus en plus solitaire... »

Georges Rouault ne sacrifiait d'ailleurs en aucune façon au culte de ces déesses. Ses relations mondaines se bornaient à quelques rares amis : Huysmans, Léon Bloy, Suarès. Il passait pour un homme naturellement sauvage et vivait à Paris parmi ses toiles et ses carnets de dessin comme un paysan dans une ferme perdue de la Haute-Auvergne.

On savait pourtant qu'il avait été l'élève préféré du plus grand « maître » de la fin du XIXe siècle, Gustave Moreau, sous la direction duquel d'autres avaient fait, avec lui, leurs premiers pas et dont les noms commençaient à s'imposer parmi les amateurs d'art d'avant-garde : Matisse, Bonnard, Maurice Denis, Derain, Marquet...

Car ce maître exceptionnel n'avait qu'un seul souci : donner à ses élèves le pouvoir d'exercer un art en toute connaissance des lois imprescriptibles du dessin et de la couleur. Quant au reste, estimait-il, qu'ils se débrouillent par leurs propres moyens. Après tout, si ces jeunes gens veulent ouvrir des voies nouvelles, puisqu'ils en sont capables !

Gustave Moreau ne se trompait pas. L'équipe des « fauves » sortis de son atelier sut fort bien se « débrouiller ». En quelques années, à partir de Cézanne, de Van Gogh et de Gauguin, alors encore méprisés ou inconnus, ils allaient mener la grande offensive de la peinture moderne et rallier — à quelques rarissimes exceptions près — sous la bannière de l' « Ecole de Paris » tous les peintres qui, dans le monde, portent un nom qui compte.

Mais quand il corrigeait les grandes compositions inspirées de Rembrandt et de Daumier que le jeune Rouault préparait en vue du Prix de Rome auquel il échoua deux fois, Gustave Moreau était inquiet.

> *« Mon pauvre enfant,* lui disait-il, *je vous vois avec votre nature entière, votre acharnement, votre amour de la matière rare, vos qualités-essentielles, je vous vois de plus en plus solitaire.* » (1).

Devinait-il alors que la même main dont il guidait les premiers élans peindrait, dessinerait ou graverait toute une longue série de clowns tragiquement insolites, de filles d'une obscénité navrante et de Christs sur le visage desquels se lirait l'abandon des apôtres plus encore que les douleurs de l'agonie ?

Le plus cher du monde

C'est à ce « solitaire-né », comme il s'appelait lui-même, que l'occasion fut donnée, en 1917, de peindre autant qu'il voudrait, sans grand espoir de faire fortune, mais avec la certitude de n'avoir plus à se préoccuper de questions matérielles. Ambroise Vollard lui donnait, dans sa propre maison de la rue Martignac, la libre disposition d'un atelier où il pouvait travailler et vivre avec sa famille. De plus, il lui achetait pour 50.000 francs (or) l'ensemble de sa production qui représentait à l'époque 700 œuvres en cours d'exécution. L'artiste avait la liberté de les terminer quand il voudrait, avant de les livrer (2).

Cette somme de 50.000 francs (or) représentait alors le prix du portrait d'un personnage exécuté en pied par le peintre officiel Bonnat. Le même portrait, mais en buste, se payait 25.000 francs (or). Cinquante ans après ils valent le prix de la toile et du cadre. L'été dernier, une œuvre de Rouault peinte il y a cinquante ans atteignait, à la Galerie Charpentier, huit millions cinq cent mille francs. La plupart de ses tableaux, même de petite dimension, valent actuellement de deux à quinze millions de francs.

Depuis la fin de la dernière guerre, il était en effet devenu « *le peintre vivant le plus cher du monde* ».

Mais cela ne représentait rien pour lui. A 85 ans, c'est-à-dire deux ans avant sa mort, Rouault, qui lisait sans lunettes, entendait fort bien et avait gardé toute sa verve, répondait au critique René Barotte qui le questionnait sur le prix payé par Vollard pour l'ensemble de sa production :

(1) Cité par Bernard Dorival dans le livre sur Rouault de la série « Les Grands Peintres », orné de remarquables photographies de Roger Hauert (Éditions Kister).

(2) De 1917 à sa mort, en 1939, Vollard a versé environ 8 millions de francs à Rouault.

UN ROUAULT

Comme tous ceux qui firent la gloire de l' Paris, Georges Rouault a été appréci à l'étranger. Lorsque Jean Cassou fu en 1946 à la direction du Musée d'Art M découvrit que ce musée ne possédait aucu Or les œuvres de l'artiste avaient atteint à c que des prix tels que les crédits ne permett d'acheter le minimum d'une vingtaine de g

> *« Laissons-là ces questions sans im tance... Vollard aimait les peintres qu'il dé dait. C'était pour moi l'essentiel.* »

Bien que partisan convaincu du « spiritualisme choc » de son ami Léon Bloy, Rouault n'avait d'un « mendiant ingrat ».

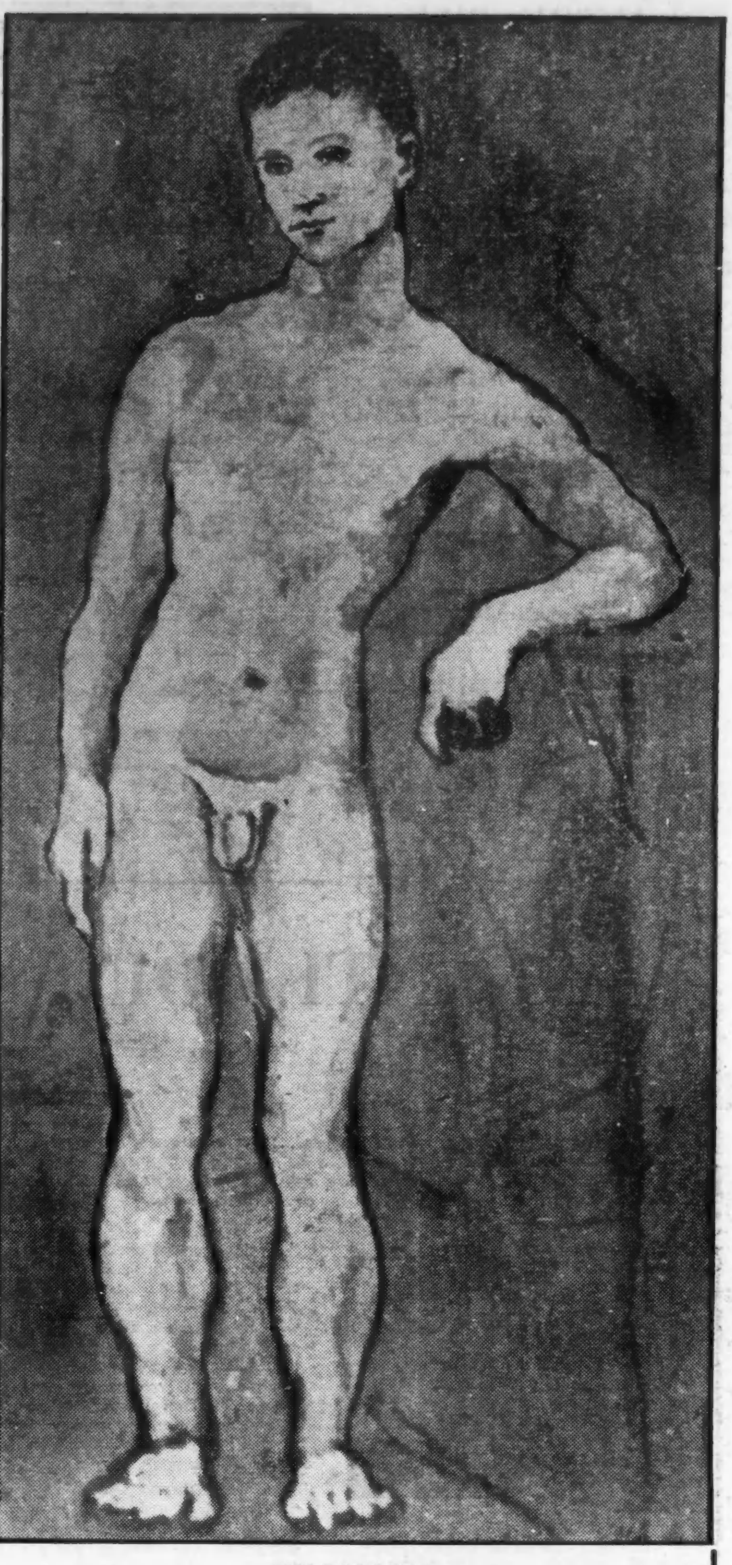
Et pourtant quand, à la mort de Vollard, se ritiers prétendirent faire main basse sur les q 800 œuvres, presque toutes inachevées, que c nait son atelier, Rouault retrouva la fougue trentaine qui l'animait lorsque avec Matisse il dé dait l'entrée des « fauves » au Salon d'Autom

Le règlement du conflit qui l'opposait aux h tiers Vollard n'était pas prévu par le Code. Il f attendre le 19 mars 1947 pour que la Cour de C sation jugeât que seul le peintre lui-même ava droit de décider si oui ou non son tableau était miné et pouvait être mis en circulation.

Or, Rouault avait autant de mal à signer — c' à-dire à terminer — un tableau que Flaubert ép vait de remords lorsque, après d'innombrables touches, il finissait par donner à son éditeur le à tirer d'un de ses romans.

la douleur

UN MATISSE



UN PICASSO

L'Ecole de Paris : une génération qui a su dessiner

es nécessaires pour évoquer — sommairement tivité de l'un de nos plus grands peintres.

est possible de se faire aujourd'hui, à Paris, ée de son œuvre largement exposée dans les musées étrangers, c'est grâce au don récent de ection Girardin — l'un des rares collection- français de Rouault avec Mme Simon — au Palais.

aussi grâce au geste de Rouault, qui a fait lui-même don au Musée d'Art Moderne de quelques-unes de ses œuvres anciennes qu'il avait gardées pour ne pas les voir, comme les autres, quitter la France.

Nous n'en reproduirons pas ici, toute reproduction en noir de ses toiles confinant à la trahison.

Mais la prestigieuse génération de peintres français qui, dès le début du siècle, a mené contre vents et marées, contre le goût officiel surtout, la grande bataille de l'art moderne a triomphé parce que les hommes qui la composaient, maîtrisaient totalement leur métier d'artiste. Aujourd'hui encensés, hier méprisés, Matisse, Bonnard, Braque, Picasso, Villon qui, après la mort de Rouault, devient le doyen des peintres français, eurent droit à l'audace parce qu'ils savaient, d'abord, dessiner.

Les trois nus que nous reproduisons ici en témoignent.

es 700 œuvres récupérées rue Martignac ntaine avaient été déjà dispersées), Rouault ra, devant huissier, plus de trois cents qu'en de son âge, il estimait n'avoir pas le temps r à bon terme.

d'ébéniste, il avait gardé le sens de « la uvrage » et l'idée que des « raclures d'ate- uissent circuler après sa mort n'a jamais le hanter de son vivant.

mort qu'il devait rencontrer, le 13 février à 87 ans, ne l'a cependant pas surpris. Il ssé, pour l'attendre, de peindre depuis deux

uatrième étage d'un immeuble situé sur la la gare de Lyon, dont il aimait l'animation e, comme il aimait faire vibrer par mille de couleurs amoureusement superposées des années les scènes ou les visages qui le nt, il n'entrait plus dans son atelier que pour er. Pour y trier aussi les quelques centaines s encore détruites par lui l'an dernier et qu'il e devoir jamais terminer.

que né à Belleville, sous la Commune, dans e, pendant un bombardement, le plus grand peintre tragique de ce siècle a mené la vie la plus banale qui soit.

Le Claudel de la peinture

On a dit de lui qu'il avait une tête de sacristain. C'est un peu vrai. La finesse et la bonté dans le regard, la fantaisie poétique — dans ses écrits comme dans ses peintures — en plus. Il aimait l'ordre avec fureur. Ses parents ne s'étaient pas opposés à sa vocation. La fortune ne lui a été donnée qu'à l'âge où l'on n'en peut plus jouir. Mais il ne la souhaitait pas. Il a vécu et pu réaliser son œuvre presque sans problèmes. Son fils est médecin. De ses trois filles, deux sont bourgeoisement mariées et l'autre, Isabelle, son « Antigone », comme il disait, lui a consacré sa vie. Quelques semaines avant sa mort, il célébrait ses noces d'or avec Marthe Le Sidaner.

On a également dit de lui que c'était un homme du moyen âge égaré dans le XX^e siècle. Peut-être parce qu'il savait — consciemment ou non — que la différence est mince entre les bûchers et les salles de torture par quoi s'expriment, finalement, les conflits idéologiques. Et parce que la solitude humaine est de tous les temps. Comme la grande peinture.

Mis à part un peintre à peu près inconnu du début du siècle, Léon Bonhomme, dont les œuvres, qui s'apparentent dans une certaine mesure à celles de Rouault, auraient été rachetées en cachette par quelques courtiers et marchands décidés à lancer, au moment propice, une bombe spéculative, l'auteur des « Clowns » et du « Miserere » ne peut être comparé à aucun de ses imitateurs qui sont légions.

Il est vrai que le moindre de ses traits de plume ou de pinceau impose une « présence ». Et cette « présence » s'explique seulement si l'on sait qu'à chaque instant de sa vie, Rouault, Claudel de la peinture, n'a cessé d'être animé par une foi candide, anachronique, irritante, admirable.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

AUTOMOBILE

A la française

« JE crois que le disque de carton, à la française, rejeté par notre gouvernement, constitue la meilleure solution au problème du stationnement qui se pose avec de plus en plus d'urgence dans nos grandes villes », a déclaré récemment un expert britannique après avoir enquêté à Paris sur le rôle du disque de stationnement.

Indigné par la décision du gouvernement britannique qui préfère, au disque, les compteurs de stationnement, il estime que le ministre des Transports et ses hommes font « *une erreur grave* ».

Toujours isolationnistes, les Anglais ont rejeté le système français sous prétexte :

1° qu'il autorisait plus facilement la fraude ;

2° qu'il fallait trois fois plus de personnel pour assurer son fonctionnement ;

3° que cette méthode ne permettait pas de limiter la demande, puisqu'elle était gratuite.

Le système des compteurs de stationnement est très onéreux. Il coûterait, rien que pour le West End, le quartier des businessmen à Londres, 90 millions de francs.

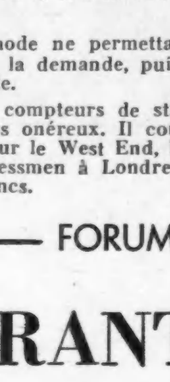
NOTRE DISQUE DE STATIONNEMENT VU PAR LE « DAILY EXPRESS »
A quoi rêvent les Anglais ?

FORUM

"GARANTI MOINS DE 30 ANS"

par ROBERT BADINTER

Robert Badinter est, pour quelques jours encore, un « moins de 30 ans ». Bouillant et brillant avocat à la Cour d'appel de Paris, il exprime ici, librement et vigoureusement un point de vue personnel mais qui rejoint celui d'un assez grand nombre de représentants de la « Nouvelle Vague » à l'égard de leurs contemporains célèbres.



ROBERT BADINTER

NOTRE temps est celui de l'escroquerie à la jeunesse. A en croire la presse, l'époque appartient aux moins de trente ans. Les tirages de Sagan ridiculisent le père Hugo; Buffet est milliardaire ; Saint-Laurent tire l'aiguille mieux que le Cid sa rapière, Vadim enfin, seul après Dieu, a recréé la femme.

Cependant, à l'écart, contemplant ces champions dont on la dote à grands frais, les jeunes hommes écoutent et se taisent. Jamais la vieille foire sur la place n'a revêtu de si fraîches couleurs. Jamais elle n'a paru plus usée en ses tours.

Car nos artistes millionnaires ne sont pas portés par l'élan de leur génération. A chaque âge pourtant se sont levés ensemble des hommes qui faisaient basculer l'art antérieur, et en lesquels leurs contemporains se reconnaissaient. Des romantiques à l'école des cinq, chaque génération a vu ainsi naître d'elle ses champions qu'elle lançait comme des béliers contre les portiques étouffants des édifices antérieurs. Les anciens, menacés, se récriaient devant ces formes nouvelles. Puis tout cédait, et la jeune génération vivait ainsi sa maturité dans un art qui était le sien.

De faux maîtres

Rien de tel en notre temps. Nos anciens du jour sont plus avisés. Fringants encore, ils n'ont pas attendu l'assaut. Pour mieux le dérouter ils ont choisi à la jeunesse des maîtres selon leur goût. Vainement. La jeunesse silencieusement s'en détourne. Pourquoi accepterait-elle de se voir donner de faux maîtres. Elle saura bien reconnaître les siens quand ils jailliront d'elle.

Qu'il s'agisse de Sagan, Vadim ou Saint-Laurent, leur existence est fonction de leur utilité. S'ils sont payés cher en gloire et en argent, ils le méritent bien. Tous participent à l'ordre établi où leur rôle est défini. Ils sauvent nos anciens de la pire angoisse : celle d'un avenir qui ne les reconnaîtrait plus. A cette besogne le consolidation sont voués nos fracassants moins de trente ans. On peut donc leur abandonner quelques parcelles du revenu : ils sont les gardiens du capital.

La gloire de ces jeunes gens garantit la continuité du jeu. Quoi de plus inoffensif que le ronron triste de Sagan ! Les écrivains en place et leurs éditeurs n'ont rien à redouter de ces petits livres tranquilles. Sagan ne démode rien, pas plus qu'elle ne crée. En lançant Sagan, M. Julliard ne démonétisait pas sa vieille collection. Il créait simplement un jeune auteur aussi vieux que les autres.

Quel soulagement

La reconnaissance fut d'ailleurs immédiate. Les écrivains nantis se sont bien vite serrés pour faire une place à Sagan. Car Sagan les rassurait enfin. Cet avenir tant redouté, ce n'était donc que ces petites choses déjà si vieilles ? Quel soulagement... D'un coup la jeunesse perdait son pouvoir de renouvellement, sa dangereuse puissance d'inconnu. Sagan, infirmière de tant de gloires, méritait bien son dû.

Vadim ? Son œuvre est nulle. Rien de plus conventionnel que ces films qui se voudraient révolutionnaires. Leur exploitation même se révèle aléatoire, au moins en France. Pourquoi dès lors cette volonté de poser Vadim en meneur de jeu, en jeune lion de la mise en scène ?

Les hommes en place du cinéma vendent cher au public un mélange dosé de pornographie et de brutalité. D'où l'intérêt d'élever ces moyens à la dignité de principes d'art. Ce fut l'entreprise de Vadim qui dans une rumeur de faux scandale favorisait encore l'ordre établi.

De l'enfant Saint-Laurent, qui a fait de Dior une maison de poupées, rien à dire. Aurait-il couvert de guenilles ses mannequins, le résultat était acquis d'avance. Le miracle était aussi certain qu'après l'Annonciation. La maison Dior vit des acheteurs étrangers. Et la grande affaire, en couture, n'est pas de créer, ce qui relève de l'art, mais de vendre, ce qui ressortit au commerce.

Le trapèze du jeune Saint-Laurent ne risquait donc pas de céder. L'artiste travaillait avec filet. On eût presque pu se dispenser de montrer la collection. Le monde n'en eût pas moins appris l'existence d'un nouveau monsieur aux doigts de fée. M. Boussac, toutefois, marche avec son temps. Une vieille pièce, certes, mais jouée par un jeune comédien. C'est la règle d'or des reprises à succès. Saint-Laurent jouera donc Dior chez Boussac. Où est le renouveau ?

Buffet, seul d'entre nos jeunes stars, porte en lui un univers. Tenacement, il poursuit la révélation de sa vision propre du monde. Acceptée ou rejetée, elle n'en existe pas moins et pèse sur notre sensibilité. Mais démarquant Buffet peintre, s'exhibe Buffet vedette, Buffet photographié, interviewé et portant toujours la mention : « Garanti moins de trente ans ».

Le succès de Buffet n'emporte cependant aucun péril pour les autres peintres. Buffet est un loup solitaire. Sans maître, sans compagnon et sans discipline, il ne saurait entraîner une révolution comparable à celles des cubistes ou des abstraits. Bien mieux, la hausse foudroyante de ses toiles permet d'espérer que le marché des tableaux tout entier bénéficiera de sa réclame.

La malédiction biblique

Ainsi s'affirme la prudence de nos anciens.

Jusqu'à présent, les générations se sont affrontées. Mais nos maîtres du moment sont plus sages ; ils feignent d'applaudir aux conquêtes de ceux dont la vocation est de les détrôner. En réalité, les héros qu'ils arment sont à leur image et à leur main. Nous vivons sous le règne de l'imposture.

« Et je leur donnerai des enfants pour princes et des efféminés seront leurs maîtres... »

La vieille malédiction biblique pèse sur ce temps sans jeunesse.

ÉDUCATION

Mille ans escamotés

PARCE qu'un enfant de sept ans a montré un soir de la semaine dernière son livre d'histoire à son père, Mme Alexandre Debray, conseiller municipal, a interpellé le préfet de la Seine au sujet de la façon dont on enseignait l'histoire dans les cours complémentaires.

Entre temps, bien entendu, le papa du garçonnet avait communiqué à Mme Alexandre Debray le livre litigieux « *Belles Images d'Histoire* », qui se présente sous la forme d'un volume cartonné d'une centaine de pages illustrées.

> — *Mille ans d'histoire sont escamotés*, affirme Mme A. Debray dans sa question écrite, *les auteurs du volume, MM. Gérou et Rossignol, n'admettent la naissance de la France qu'avec la Révolution de* 1789.

On peut écrire l'histoire comme Bainville, comme Michelet ou comme MM. Gérou et Rossignol, puisqu'elle n'est que la projection dans le passé des options présentes.

Mais qui a choisi de l'enseigner ainsi plutôt qu'autrement ?

Ce livre de classe, comme tous les livres de classe des écoles primaires, a été offert gratuitement aux écoliers par la préfecture de la Seine. Il figure, en effet, sur la liste des livres de classe adoptée par les commissions départementales du Nord, du Bas-Rhin et de la Seine.

Ce sont donc des directeurs d'école qui ont choisi ce recueil où l'on apprend que : « Louis XIV fait construire Versailles. Un très beau château, avec de magnifiques jardins. Mais la construction de ce château coûte des sommes énormes et fait mourir beaucoup d'ouvriers. »

> — *L'œuvre de Napoléon*, dit encore Mme Alexandre Debray, *se résume à la création de la Légion d'honneur et à la retraite de Russie.*

Résultat : les « *Belles Images d'Histoire* » sont actuellement introuvables à Paris. L'éditeur du manuel, qui est imprimeur à Montmorillon, dans la Vienne, est actuellement en faillite. Le manuel a subitement disparu.

A la direction des services d'enseignement primaire de la Seine on précise : « Ce livre ne semble pas présenter les conditions nécessaires d'impartialité. »

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

UNIVERSITÉ

Grève contre les négociants

LES professeurs de la Faculté des Sciences de Paris, à l'unanimité, ont décidé de « *fermer temporairement la Faculté à partir du 28 février* » si aucune solution définitive au vieux scandale de la Halle aux vins n'est trouvée avant la fin du mois.

Le scandale, on commence à le connaître : par tous les moyens les négociants en vin s'efforcent d'empêcher la construction, au-dessus de leur halle, de deux immeubles de la Faculté des Sciences.

Ils se sont même crus autorisés à poursuivre en diffamation les journaux (« L'Express », « Le Figaro », « Combat », « Le Monde » et « Etudiants de France ») qui ont rendu compte du différend qui les oppose à la Faculté, ou plus simplement qui ont relaté les manifestations organisées par les étudiants à ce propos.

Les négociants ont, en outre, attaqué devant le tribunal administratif les actes autorisant la construction des deux immeubles qui seront élevés au-dessus de leurs celliers. Le ministère de l'Education Nationale va faire appel. De nouvelles manifestations des professeurs de science et de leurs étudiants sont à prévoir.

AFFAIRES

Les 5 % de M. Onassis

« *SI je ne pensais aux centaines de gens qui travaillent au casino de Monte-Carlo, je le supprimerais demain. L'argent que j'y ai investi ne me rapporte que 5 %.* »

C'est ce que déclare, avec dégoût, l'homme qui a renfloué Monte-Carlo, Aristote Onassis.

Bien qu'il dépense chaque jour 350.000 francs pour l'entretien de son yacht « Christina », Onassis est de mauvaise humeur :

- Six bateaux, représentant dix pour cent de sa flotte de pétroliers (1.250.000 tonnes), sont inutilisés en permanence.
- Il a décommandé la construction de trois « supertankers » qui devaient lui être livrés avant 1961.
- Sa compagnie d'aviation « Olympic Airways » demeure toujours un beau rêve.

Il n'est cependant pas homme à se laisser abattre.

« *Lorsque vous êtes au milieu d'une tempête*, déclare-t-il, *l'important est de ne pas perdre son sang-froid. Pensez qu'elle passera comme les autres. Mais c'est la plus terrible de la guerre...* »

Et il ajoute, pour préciser quels sont ses soucis, qu'il y a eu deux hivers très doux en Europe, que le taux d'escompte a été augmenté en Angleterre et qu'il y a eu « *l'apparition déprimante* » des spoutniks.

— *Tout cela*, dit-il, *nous a beaucoup ennuyés.*

« Nous », cela veut dire les cinq grands armateurs : Onassis, Ludwig, Stavros Niarchos (beau-frère d'Onassis), Basil Goulandris et Livanos (beau-père d'Onassis).

Tous sont Grecs à l'exception de Ludwig qui est Américain.

La flotte pétrolière mondiale représente, au total, 50 millions de tonnes, dont 6 % sont actuellement « en chômage ».

— *Pour nous*, dit Onassis, *la question est : quelle proportion de notre flotte est comprise dans ces 6 % ? Il nous suffit d'avoir 40 % de nos bateaux sous contrat. C'est une source de revenus régulière. Vous ne faites pas fortune, mais vous vivez bien. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles et vous moquer des 60 % qui restent.*

Onassis a 65 % de ses bateaux « sous contrat ». Aussi dort-il encore sur ses deux oreilles, bien qu'il regrette le temps — pendant la crise de Suez — où ses bateaux lui rapportaient 12 millions par jour.

Onassis n'aurait peut-être jamais fait fortune si les Turcs n'avaient pas massacré, en 1922, la communauté grecque de Smyrne, l'obligeant à s'expatrier.

Est-ce un hasard, d'ailleurs, si quatre des cinq grands armateurs du monde sont Grecs ?

— *Non*, répond Onassis, *les gens qui vivent dans des pays pauvres se tournent presque toujours vers la mer. Aucun homme n'a envie de se risquer sur la mer s'il peut rester chez lui avec sa femme et ses enfants. Mais lorsque la terre est trop pauvre, vous demandez à la mer de vous faire vivre.*

De vous faire bien vivre...

(« Daily News »)

GOTTFRIED NEUBERGER
L'homme d'affaires a la foi

(Agip)

ARISTOTE ONASSIS
L'armateur a des jetons

EXPOSITION

Un capitaliste à Moscou

POURQUOI ne pas organiser une foire américaine à Moscou ?

Quand M. Gottfried Neuberger, un homme d'affaires américain, posa cette question à M. Vladimir Matskevitch, qui allait devenir ministre de l'Agriculture de l'U.R.S.S., il ne s'attendait pas à être prié d'organiser cette manifestation. Pourtant après de multiples interventions, il était en juillet dernier officiellement autorisé par le gouvernement soviétique à préparer la foire-exposition, dont il rêvait, en août 1958, au parc Gorki, à Moscou.

Originalité de l'événement : il s'agit de la première manifestation américaine sur le sol soviétique qui soit organisée par un simple particulier.

Le département d'Etat avait, en effet, contacté le Kremlin en même temps que Neuberger, pour mettre sur pied une exposition « officielle ». Et, lorsque les Soviétiques demandèrent, au début de l'année dernière, qui, de Neuberger ou du gouvernement américain, était en mesure de réaliser le projet, le département d'Etat, faute de crédits, se récusa. Aussi signèrent-ils avec l'homme d'affaires.

Depuis, les crédits ont été débloqués et le département d'Etat dispose de 2.200.000 dollars (1 milliard environ) et Neuberger aimerait pouvoir en profiter.

Le département d'Etat se fait tirer l'oreille et préfère ne rien donner à l'homme d'affaires, qui, pourtant ne s'inquiète pas. Il croit, avec la « Pravda », que son exposition privée recevra la visite de 3 millions de visiteurs, qui paieront 3 roubles (quelque 300 francs) pour voir le « grand spectacle américain ».

Jusqu'à présent, l'exposition privée de Neuberger ne comprend, virtuellement, qu'un restaurant, un cinéma, un défilé de mannequins, des présentations de manteaux fabriqués en Amérique avec fourrures russes et vingt vaches avec leurs veaux (envoyés par des communautés religieuses).

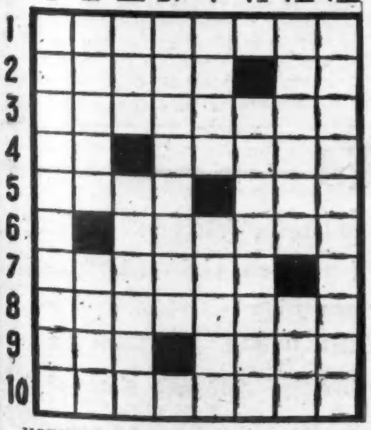
Neuberger est optimiste : plusieurs groupes privés se joignent dès maintenant à son entreprise : « l'Amérique à l'étranger ».

Son slogan publicitaire : « La seule compagnie capitaliste qui ait des succursales à Moscou ».

LA MAISON Y. ROUE EST ACQUEREUR DE BRILLANTS - SAPHIRS RUBIS - EMERAUDES

61, boulevard Malesherbes, Paris (St-Augustin)

Mots croisés n° 123



HORIZONTALEMENT : 1. Sauvé par un plébiscite défavorable à un roi. — 2. Préfixe qui ne se rapporte pas à des réalités. Initiales du président du Conseil qui faisait la guerre. — 3. La précipitation est mesurée par lui. — 4. Dans Londres, mais pas dans Sydney. Tient son rôle dans la tempête. — 5. Pas déplaisant, comme on disait. Produit du marais. — 6. Alla au cirque, bien involontairement, le jour de son mariage. — 7. Neutre et conservateur. — 8. Dans l'impossibilité de déménager pour avoir déménagé. — 9. Non reconnu. Arrose le berceau des Rothschild. — 10 Souffrent, supportent.

VERTICALEMENT : I. Sa correspondance avec des collègues d'autres pays est très suivie, mais ses avis le sont moins. — II. A donné son nom à une croix. Ne confondez pas ses boules avec celles de naphtaline. — III. Descend en Espagne, monte quelquefois à la Bourse. Pas brouillées. — IV. Intéresse le maçon, l'électricien, le musicien. — V. Africain blanc du Sud. Pris du repos. — VI. Se dit d'une robe parsemée de taches noires. — VII. Revient inlassablement dans les formules de politesse. Un de Zurich. — VIII. Fixation dans un mur.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	L	V	A	I	R	E
2	A	D	O	U	R	■	I	M
3	R	E	G	L	I	S	S	E
4	D	N	■	C	A	P	E	T
5	I	O	T	A	■	H	E	■
6	N	I	A	I	S	E	■	G
7	A	D	■	N	A	R	V	A
8	L	E	A	■	H	U	E	R
9	A	■	M	I	E	L	L	E
10	T	A	I	L	L	E	U	R

Solution du n° 122

EN JUSTICE

LE PRIX DE DEUX JAMBES

IL était en 1942, près d'Alger, un garçon de 15 ans nommé Mokrane Djoudi. Il venait d'être embauché comme manœuvre dans une cimenterie d'Hussein-Dey et ne savait rien de la vie. Ignorant, illettré, livré à lui-même, il se mit au travail avec fougue. Il voyait bien autour de lui ses compagnons qui prenaient soin de chausser des bottes et de revêtir des tabliers de caoutchouc avant de s'attaquer à ce ciment qu'on fabriquait. Sans doute se demandait-il pourquoi. En tout cas, lui se sentait plus libre de ses mouvements sans ces accessoires. Et comme on ne lui avait rien expliqué, il se mit à l'ouvrage à son idée, c'est-à-dire sans tablier protecteur, sans bottes, pis encore, pieds nus.

Il ne résista pas longtemps. Les deux pieds furent brûlés, la peau rongée. Mokrane Djoudi arrêta donc son travail. Pour se soigner ? Non. Pour se terrer dans la pièce qu'il partageait avec ses camarades. Et le mal empira, les plaies s'envenimèrent, les souffrances le firent hurler.

A la fin, les copains en eurent assez du gosse qui les empêchait de dormir, et le jetèrent dehors. La police le ramassa pour le conduire à l'hôpital où le seul traitement ne pouvait plus être que l'amputation des deux jambes désormais perdues, gangrenées.

Depuis ce temps-là — avril 1942 — Mokrane Djoudi est un plaideur qui réclame en vain le paiement de la rente annuelle et viagère à laquelle il pense avoir droit en sa qualité de victime d'un accident du travail.

Mais est-ce un accident du travail ?

Ses adversaires — l'employeur et sa compagnie d'assurances — soutiennent d'abord que la preuve de la matérialité des faits n'a pas été rapportée et qu'au surplus ces faits ne pourraient constituer un accident du travail, mais seulement une maladie professionnelle non couverte par l'assurance.

Pourquoi ?

Ainsi en jugea le 20 avril 1944 le tribunal civil d'Alger en déboutant Djoudi « attendu qu'il n'a jamais été constaté qu'il ait été victime d'un accident du travail au sens de la législation spéciale en cette matière, c'est-à-dire action soudaine et violente d'une cause extérieure ».

Djoudi fit appel. Son avoué ayant dû cesser ses fonctions, on lui opposa que son instance était périmée. Il eut contre lui deux arrêtés de la Cour d'Alger en ce sens, l'un par défaut, le 2 avril 1952, le second sur opposition le 29 juin 1953. « Le jugement du tribunal civil a l'autorité de la chose jugée », **lui dit-on.**

Il ne se découragea pas, ses avocats non plus. La Cour de cassation, saisie, lui rendit espoir en annulant les décisions de la Cour d'Alger et en renvoyant l'affaire devant la Cour d'Appel d'Aix-en-Provence.

Cette dernière vient de rendre un arrêt. Elle fait droit à une première série de conclusions déposées par Djoudi. Elle l'autorise à rapporter « tant par titres que par témoins, en la forme ordinaire des enquêtes », **la preuve de ce qu'il avance. Elle retient que** « les circonstances invoquées seraient constitutives non d'une maladie professionnelle mais d'un véritable accident du travail prévu par la loi du 9 avril 1898 ; que les lésions dont il se plaint prendraient leur origine et leur cause dans un fait déterminé ne rentrant pas dans les conditions normales de l'exercice du travail ».

Ainsi, pour la première fois depuis quinze ans, des témoins dont les noms avaient été pourtant cités dès le début de l'affaire, vont être entendus.

Pourquoi faut-il que Mokrane Djoudi ait dû attendre pour cela la venue de son affaire devant une juridiction de la métropole ?

J.-M. THEOLLEYRE.

SUCCÈS

La marche de la rivière Kwaï

DES le lendemain de la sortie en France du « Pont de la rivière Kwaï », les Parisiens sifflaient en cadence l'air de marche des soldats du colonel Nicholson, sans savoir qu'il avait été l'hymne favori de l'armée britannique et des « Wacs » américaines pendant les deux guerres mondiales.

L'auteur de cet air, le major Kenneth J. Alford, spécialiste des marches militaires anglaises, fut inspiré par un sifflement sur deux notes entendu un matin de 1913 sur un terrain de golf écossais ! Il composa une marche sur ce thème et l'intitula « Colonel Bogey », nom à double signification : en terme de golfman, « parcours normal » ; en jargon de soldat, « le colonel croque-mitaine ». C'est la popularité de cet air qui attira l'attention du compositeur Malcolm Arnold, auteur de la musique du « Pont de la rivière Kwaï ». Il l'incorpora à une contremarche de sa composition et intitula le tout « La marche de la rivière Kwaï ».

Enregistré et mis en vente aux Etats-Unis il y a un mois, « Colonel Bogey », toujours populaire, a déjà été vendu à un million d'exemplaires.

Il est promis au même succès en France. Philips a eu, dès la sortie du film à Paris, l'idée de s'assurer les droits de l'enregistrement pour la France. Le 45 tours a été mis en vente le 25 janvier, le 26 les stocks étaient épuisés. Depuis, deux presses travaillent en permanence à l'usine de Louviers et fabriquent 1.200 disques par jour. 15.000 exemplaires ont déjà été vendus, les disquaires en réclament de tous les coins de France, les « courriers des auditeurs » de la radio sont assaillis de demandes.

Et voilà comment l'écho le plus durable éveillé par « Kwaï », admirable film contre la guerre, sera sans doute une marche militaire.

LA POCHETTE DU « RENDEZ-VOUS MANQUÉ »
Une opération réussie

Interdit aux moins de 16 ans

QUELQUES jours avant la création du ballet de Françoise Sagan, « Le Rendez-vous manqué », les producteurs du spectacle proposaient à la firme de disques « Versailles » d'enregistrer une sélection de la musique de Michel Magne. Cette musique, rien ne la prédestinait à devenir un best-seller. Pourtant, un petit fumet de scandale flottait déjà autour du ballet, et puis tout de même, le nom de Françoise Sagan...

Pour emporter la décision de la maison de disques, les producteurs du ballet lui soumirent alors une excellente idée: « *Pourquoi ne pas faire une pochette avec la maquette d'un des décors de Bernard Buffet ?* »

Cette suggestion ne souleva aucun enthousiasme, lorsque soudain la lumière jaillit : à la veille de la création du ballet, un journal publiait la photo d'une scène qui, paraissait-il, devait être censurée, jugée trop suggestive pour être dansée devant les chastes yeux des souverains monégasques.

Une bande « subtile »

C'était une aubaine. « Versailles » se procura la photo, en fit une pochette, et pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, la vendit sous une bande « subtilement » placée et portant l'inscription : « Vente interdite aux moins de 16 ans ».

Si l'on arrache cette bande pseudo-pudique et résolument affriolante, on est un peu déçu et justement puni de sa vilaine curiosité : la danseuse est en collant, soit... mais c'est tout. Or des oreilles chastes peuvent tout au plus, en écoutant ce disque, être choquées par la médiocrité de la musique enregistrée.

La firme éditrice a également pris soin (*voir notre photo*) de dissimuler le nom du compositeur et de mettre en valeur celui de Françoise Sagan, de façon à suggérer que le disque comporte un texte.

De texte, point.

Pour couronner l'opération, « Versailles » fit parvenir un exemplaire de l'enregistrement à la presse. Le disque était glissé dans une grande enveloppe commerciale. Une étiquette rouge et noire du genre « Poison. Ne pas dépasser la dose prescrite » collée au coin indiquait : « Ne pas ouvrir devant un enfant. »

Cette publicité scandaleuse — et c'est le seul scandale de l'histoire — est, d'ailleurs, d'un excellent rendement. 12.000 disques vendus en quinze jours... A quand les « Concertos brandebourgeois » présentés sous une pochette ornée d'une sémillante stripteaseuse avec la mention « A ne pas mettre entre toutes les mains » ?

Il est vrai que Bach, lui, n'a pas besoin de ce genre de présentation pour trouver des amateurs.

CLASSIQUE.

Une république sans président

AU royaume de la musique, l'Italie et tous ses « i » sont à la mode. Côté variétés, Marini (Marino) pulvérise les records de recettes à l'Olympia ; côté classique, les enregistrements des œuvres de Vivaldi (Antonio) garnissent toutes les discothèques de bon ton et Albinoni (Tomaso) a été surnommé le « Georges Brassens du disque classique » tant le succès de son « Adagio per achi ed organo » a été foudroyant.

L'orchestre de chambre de « I Musici » est donc assuré de remporter un grand succès au théâtre des Champs-Elysées où il se produit à nouveau le 22 février (le premier concert a eu lieu le 19).

Comme leur nom l'indique, « I Musici » sont Italiens. Solistes groupés en une république sans président, ils n'ont pas de chef, mais une commune passion pour la musique italienne des XVIIe et XVIIIe siècles.

C'est en 1952 que le professeur Principe, de l'Académie Santa Cecilia de Rome, décide ses meilleurs élèves à se réunir et à former l'ensemble « I Musici ». Cette formation comprend six violons, deux altos, deux violoncelles, une contrebasse, un piano ou clavecin. Age moyen : 25 ans. Tournées dans le monde entier et jusqu'en Afrique du Sud.

Leur best-seller est sans conteste les « Quatre saisons » de Vivaldi (100.000 exemplaires vendus). Ils les mirent à leur répertoire pour céder aux supplications de leur maison de disques. Cet enregistrement leur a valu le Grand Prix de l'Académie Charles Cros en 1956.

« I Musici » exécutent au cours de leurs deux concerts parisiens les « Saisons » et un concerto inédit de Vivaldi : « Il Favorito », ainsi que des œuvres de Torelli, Giordani et... Mozart. Rassurez-vous, l' « italianisme » est sauf, ce sera un divertimento.

● QUELQUES ENREGISTREMENTS D' « I MUSICI » :

CHEZ COLUMBIA

ROSSINI : *Sonate pour violon, violoncelle et contrebasse.* GALUPPI : *Concerto à quatre en si bémol.* TARTINI : *Concerto en la pour violoncelle et cordes.* MARCELLO : *Introduction, Aria et Presto* (30 cm FCX 303).

VIVALDI : *Concerto pour cordes et clavecin « Madrigalesco ». Concerto en ré mineur pour viole d'amour, cordes et clavecin. Concerto en ré pour violon et cordes. Concerto en la pour cordes et clavecin* (FCX 304).

GABRIELI : Canzon (in echo) duodecimi toni. ALBINONI : *Concerto en ré.* MARCELLO : *Concerto grosso en fa.* VIVALDI : *Concerto en fa* (FCX 305).

PERGOLESE : *Concertini* nos 1, 2, 3 et 4 (FCX 478).

PERGOLESE : *Concertini* nos 5 et 6. *Sonate dans le style concertant pour violon et cordes. Symphonie pour violoncelle et cordes* (FCX 479).

CHEZ PHILIPS

VIVALDI : « Les Quatre Saisons » (AOO 301 L).

TORELLI : *Concerti grossi* op. 8. Nos 2, 3, 6, 9, 12 (AOO 302 L).

CORELLI : *Concerti grossi* op. 6, Nos 7, 8, 10 (AOO 303 L).

VIVALDI : *Concerto* N° 5 *en mi bémol majeur :* « La Tempesta di mare ». *Concerto* N° 6 *en ut majeur :* « Il piacere ». *Concerto* N° 7 *en ré mineur. Concerto* N° 8 *en sol mineur* (AOO 383 L).

La
COMÉDIE FRANÇAISE
joue pour vous

MOLIÈRE — Le Bourgeois gentilhomme — *Enregistré à la Salle Richelieu le 22 Mai 1955* — DTX 168 à 170
Les Femmes Savantes — *Enregistré à la Salle Richelieu le 30 Avril 1956* — DTX 214 et 215
MARIVAUX — Le jeu de l'Amour et du Hasard — DTX 204 et 205
ALFRED de MUSSET — On ne saurait penser à tout — DTX 216
Les Nuits — DTX 184
VICTOR HUGO — Ruy Blas — DTX 201 à 203
RACINE — Bérénice — DTX 240 et 241
HENRY de MONTHERLANT — Port Royal — *(Grand Prix 1958 de l'Académie du disque Français)* — DTX 236 à 238
La Reine morte — DTX 256 à 258

En exclusivité sur disques Pathé
PATHÉ MARCONI

MUSICORAMA
DISQUES 48, rue Lafayette - PARIS (9e) - PRO. 05-95
OFFRE... le plus grand CHOIX (Disques de toutes MARQUES)
Un LIBRE SERVICE
« conseillé » par un PERSONNEL SPÉCIALISÉ
Et à votre convenance, soit CADEAU D'UN DISQUE pour 5 achetés ou REMISE proportionnelle au 1er achat
CABINES D'ECOUTE - CHAINES HAUTE FIDELITE - LIVRAISON SUR PARIS - CREDIT
Expéditions en province et étranger aux mêmes avantages

L'EMBARRAS DU CHOIX

HENRY FONDA ET SYLVIA SYDNEY
Vingt ans après

● *Les nouveaux spectacles.*

THEATRE

PEER GYNT (*voir la critique de* Robert Kanters).

MONSIEUR DE FRANCE (*de Jacques François*) : ils ont grandi comme frère et sœur dans cette grande demeure écossaise, vers 1790, mais ils ne sont rien l'un pour l'autre, leur « mère » (autoritaire et romanesque, un peu de folie, beaucoup de cœur) ayant adopté des enfants de toutes mains. Vingt ans, la nature parle, ils n'osent s'avouer les sentiments plus tendres, etc. Il se cabre. Elle lui raconte qu'à Versailles, à quatorze ans, elle a connu le grand amour. Justement un réfugié français s'annonce. C'est lui, etc. Mais non ce n'est pas lui, et d'ailleurs il ne s'est rien passé. Le noble exilé s'en va et les tourtereaux s'envolent et convolent.

C'est la pièce la plus gentiment et la plus totalement démodée de la saison. Dans son genre, ce n'est pas maladroit, M. Jacques François a beaucoup de style et d'élégance aussi bien comme comédien que comme auteur. (*Aux Bouffes-Parisiens.*)

CINEMA

LA PETITE HUTTE (*voir la critique de* Denis Vincent).

J'AI LE DROIT DE VIVRE. — Tourné il y a vingt ans par Fritz Lang, fuite poignante de deux jeunes êtres traqués et de leur bébé sur les routes gelées d'une Amérique courroucée par la dépression, a gardé toute sa puissance. C'est la fuite en Egypte, à l'ère de l'automobile et des mitraillettes. Tendresse et désespoir librement exprimés par un homme dont l'écriture cinématographique n'a pas vieilli, images d'un art simple, pudeur de Henry Fonda, pathétique de Sylvia Sydney... Il faut voir ce grand film fantôme, témoin d'une époque engloutie, avant qu'il ne retourne à la nuit. (*Studio Parnasse.*)

DANSE

ROLAND PETIT. — En première partie, un petit ballet gymnastique (musique de Marius Constant, qui se tient au pupitre toute la soirée), fort bien dansé par Dick Sanders et un corps de ballet très discipliné. Vient ensuite « La Rose des Vents », excellent décor transformable de Bazarte. L'histoire (de Vidalie) de ce marin à la recherche d'une sirène est pleine de poésie et pourrait être émouvante. Mais la musique de Milhaud, excellente en soi, se tient dans des couleurs vives et gaies. Tenu par la musique, Petit ne pouvait faire autre chose qu'un divertissement assez délicat, sans jamais évoquer l'émotion et la profondeur symbolique et humaine du livret.

Reste « La Dame dans la Lune », charmante fantaisie « en hommage à Méliès » sur une musique exactement adaptée à son objet de Jean Françaix, dans de ravissants décors de Dermite, merveilleusement dansée par Dick Sanders et Veronika Mlakar. Cela finit avec un french-cancan des plus endiablés, dont Petit lui-même, sous les traits de Valentin le Désossé, est l'excellent entraîneur. Mais où sont les « Loups » d'antan ?

En seconde partie, « Carmen », plat de résistance éprouvé du chorégraphe Roland Petit (*A l'Alhambra.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

THEATRE

CE SOIR ON IMPROVISE : Pirandello en quête de Pirandello (*Athénée*).

CALIGULA : à la recherche de Camus (*Mathurins*).

LA PETITE FEMME DE LOTH : les petits « mots » de Tristan Bernard (*La Bruyère*).

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

MADAME SANS-GÊNE : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

ROMANOFF ET JULIETTE : les amants de Vérone sur le mode badin de la coexistence (*Marigny*).

MISÈRE ET NOBLESSE : Commedia dell' Arte par la compagnie Jacques Fabbri (*Renaissance*).

GEORGE DANDIN : Molière vivant (comme au festival de Sarlat) (*Studio des Champs-Elysées*).

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN : Bertolt Brecht en direct (*Comédie des Champs-Elysées*).

CINEMA

MAIGRET TEND UN PIÈGE : Simenon bien servi (*Paris, Wepler, Berlitz*).

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : à la recherche de la justice (*Quartier Latin, Studio 28*).

LA DAME DE SHANGAI : avec Rita Hayworth et Orson Welles (*Studio Bertrand*).

STELLA : une Antigone des faubourgs d'Athènes (*Cinéma d'essai Caumartin*).

ASCENSEUR POUR L'ECHAFAUD : l'influence Bresson-Hitchcock sur un crime presque parfait (*Colisée, Marivaux*).

LA MAISON DE L'ANGE : révélation du cinéma argentin (*Agriculteurs*).

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS : pour petits et grands enfants (*Avenue*).

MILLION DOLLAR LEGS : la quintessence du cocasse (*Ranelagh*).

LA MORT D'UN COMMIS-VOYAGEUR : un drame « petit-bourgeois » aux U.S.A. (*Cinéma des Champs-Elysées*).

Février au
TNP
LE MALADE IMAGINAIRE
Vendredi 21 février à 20 heures
HENRI IV
Jeudi 20 février à 20 heures
PHEDRE
Samedi 22 et mercredi 26 février à 20 heures
PEER GYNT
23 et 27 février

CINEMA D'ESSAI-CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
2e MOIS
STELLA (v. o.)
avec
MELINA MERCOURI
UNIVERSAL

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion
12 HOMMES EN COLÈRE
avec HENRY FONDA
(V. O.)

GEORGE DANDIN
et LE MEDECIN VOLANT
de MOLIERE
« Le Joyau du Festival de Sarlat »
(R. Kanters.)
Tous les soirs sauf le mardi
au STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
DERNIERE SEMAINE
OMBRES SUR LA ROUTE
(ex-Affaire Roumiantzev)
Film soviétique en couleurs

PLAZA
8 Bd de la Madeleine
Pour la 1ère fois en France

LES BALLETS BOLSHOI
avec
GALINA ULANOVA
Un prodigieux spectacle.
EASTMANCOLOR

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 24	20 h. 30	L'HEURE ESPAGNOLE LE MARTYRE DE St-SEBASTIEN	Mercr. 26	20 h. 30	CARMEN
Mercr. 26	20 h. 45	ROMEO ET JULIETTE (ballet) SUITE EN BLANC	Jeudi 27	21 h.	LA BOHEME
Vendr. 28	20 h. 30	DON JUAN	Vendr. 28	21 h.	Spectacle de ballets - La Boutique Fantasque - Pavane pour une Infante défunte - Roméo et Juliette - Capriccio Espagnol - Le Beau Danube
Samedi 1er	20 h. 45	LA TRAVIATA	Samedi 1er	21 h.	MADAME BUTTERFLY
Dim. 2	20 h.	AIDA	Dim. 2	14 h. 45	LES PECHEURS DE PERLES
			Dim. 2	20 h. 30	MIGNON

Cabarets Dancings

AGNÈS CAPRI 5, rue Molière, 21 h. 30 à 2 h. - RIC. 44-55

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE et MAC KAC
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

SUZY SOLIDOR
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

GABY TAGADA CLUB
9, rue Delambre DAN. 81.52

LIDO LIDO LIDO
ELY. 11-61 ELY. 11-62
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédey

AU THÉATRE

TARTARIN DE NORVÈGE

par ROBERT KANTERS

PEER GYNT

d'Henrik Ibsen, mise en scène d'André Reybaz, au T.N.P.

OU faut-il mettre Ibsen ? En déjeunant un jour chez Mme Mühlfeld, nous rapporte André Gide, Paul Valéry et Jean Cocteau dévorèrent à belles dents Henri de Régnier, Mme de Noailles et Ibsen. Ce dernier, pour Valéry, était « assommant », et en tout cas bien inférieur à Octave Feuillet. Ou bien, comme le voudrait une autre famille d'esprits dont Gide se rapprochait lui-même, faut-il mettre Ibsen dans le Panthéon des grands dramaturges à quelque distance, mais pas trop loin, de Shakespeare ?

La très belle présentation par M. André Reybaz de « Peer Gynt », sa pièce la plus difficile, la moins faite pour la scène, fait pencher nombre d'entre nous du côté de Gide : ce Valéry dont on nous vante de nouveau beaucoup l'universelle intelligence n'était après tout qu'une première approximation du cerveau cybernétique et il lui arrivait de dire des bêtises.

« Peer Gynt » apparaît d'abord comme une pièce interminable et désordonnée. On suit le héros, une sorte de jeune Tartarin de Norvège, dans son village où il fait les quatre cents coups, au royaume fantastique des Trolls, puis au Maroc, puis sur un bateau en perdition, puis de nouveau en Norvège. Des dizaines de personnages et de décors se succèdent autour de Peer qui passe lui-même de l'adolescence à la vieillesse et à la mort.

Le « Faust » d'Ibsen

Mais en fait c'est une pièce simple : « Peer Gynt », c'est le « Faust » d'Ibsen, comme on pourrait dire que « Le Soulier de Satin », c'est le « Faust » de Paul Claudel et « Le Diable et le Bon Dieu » le « Faust » de M. Jean-Paul Sartre. Sous la diversité exubérante du théâtre à grand spectacle, il s'agit toujours d'une pièce à trois personnages : l'Homme, le Monde et le « Troisième Terme ». Dieu ou Diable. Et le sujet est toujours le même : c'est la méditation, soumise ou révoltée, de la parole évangélique : que servira à l'homme de gagner le monde entier s'il ruine sa propre vie ?

Peer Gynt, c'est ce Faust. C'est aussi un type de bon garçon, paysan farceur, hâbleur, menteur, peu scrupuleux, mais au total fidèle à ce qu'il a de bon comme à ce qu'il a de mauvais. Le génie d'Ibsen est d'avoir rempli l'intervalle entre Till Eulenspiegel et Faust, et le talent de M. Daniel Ivernel, l'interprète actuel, est d'avoir admirablement fait sentir cette unité et cette diversité du rôle.

A l'énigme de l'univers et de la destinée, la réponse de ce vigoureux Peer Gynt c'est : « Moi-même ».

Bon pour la refonte

Ibsen (né en 1828) est exactement de la génération intermédiaire entre Kierkegaard (1813) et Nietzsche (1844) mais dès l'époque de « Peer Gynt » (1868) c'est vers Nietzsche qu'il penche, vers l'exaltation de l'homme de grand format.

Peer Gynt rejette brutalement, cyniquement, par ses paroles comme par ses actes, les moralistes et les théologiens. Ce n'est d'ailleurs pas une tête philosophique, il se contente de se cramponner à l'affirmation têtue de lui-même. Et pourtant cela ne lui suffit pas tout à fait. Le vieil homme solitaire et brutal qui rentre dans un pays où personne ne l'attend le sent bien. Et voici le fondeur, envoyé d'un maître qui n'est pas nommé. Tout homme qui n'a pas réussi à être vraiment, positivement, lui-même, en bien ou en mal, appartient à ce fondeur qui le remet dans la masse commune, le confond dans la matière première dont se feront d'autres hommes.

Peer Gynt, l'homme qui a cru s'affirmer mais a refusé de se choisir, est bon pour la refonte. Il se cherche désespérément un témoin de son existence puisque son existence ne témoigne pas pour lui. Et il le trouve dans la brève scène finale : ce qui sauve son être du néant, c'est la fidélité de Solveig, à la fois fiancée, épouse et mère ; c'est dans la foi, l'espérance et l'amour de Solveig que Peer Gynt a vécu dans sa plénitude et sa vérité. Celui-là seulement sent l'approche, la présence de la mort, qui découvre un jour qu'il n'est pas aimé.

Tout cela Ibsen le dit de la manière la plus vivante, dans un chatoiement de poésie et d'humour d'un ton parfois très moderne. Presque toutes les pièces les plus fameuses, les plus souvent reprises d'Ibsen (« Maison de Poupée », « Les Revenants », « Le Canard sauvage », etc.) sont postérieures à « Peer Gynt ». Elles nous pèsent un peu parce qu'elles sont chargées de discussions sur des thèmes et des thèses qui ne nous intéressent plus beaucoup, ou plus de la même manière, parce que nous n'y sentons pas la vérité toute nue comme chez Strindbreg ou chez Tchékov. Mais en reprenant « Peer Gynt » c'est peut-être l'Ibsen le plus grand et le plus proche de nous que M. André Reybaz a servi.

Et servi d'une manière magnifique. Depuis sa création au festival d'Arras il y a deux ans, le spectacle me semble avoir fort bien mûri. A la création de la pièce en France chez Lugné-Poe (1896) on psalmodiait, on symbolisait, on empaquetait l'œuvre dans les brumes du Nord. Ici au contraire, tout est humain, aussi clair que possible.

La création de M. Daniel Ivernel à elle seule vaut la soirée : un acteur complet donne une idée plausible et complète d'un personnage. Mais la mise en scène de M. Reybaz est variée, colorée, pleine de grandeur avec les moyens les plus simples, et si la musique de M. Semenoff me paraît avoir pour principal mérite de se faire oublier plus facilement que celle de Grieg, toute l'interprétation serait à citer depuis Mme Sylvie (Aase) et Mlle Mireille Calvo (Solveig) jusqu'à ceux qui se multiplient dans les petits rôles.

AU CINÉMA

PANTHÈRE NOIRE ET OIE BLANCHE

par DENIS VINCENT

LA PETITE HUTTE

Un film de Mark Robson (Lord Byron et Studio Publicis)

AVA GARDNER en guêpière de dentelle noire, que faut-il de plus pour emplir la soirée d'un honnête homme ? De « La Petite Hutte », nous n'attendions pas d'autre émotion esthétique. Mais le travail auquel se sont livrés l'adaptatrice, Nancy Mitford, et le réalisateur, Mark Robson, sur la pièce d'André Roussin confine, dans son genre, au génie et mérite que l'on s'y arrête.

Cette comédie de boulevard a connu, en France, un succès sans précédent. L'argument : une femme, son mari et son amant, en croisière sur un yacht, font naufrage. Ils se retrouvent, seuls rescapés, sur une île déserte. Comment, hors du contexte social qui leur permettait de vivre sereinement cette situation à Paris, vont-ils la poursuivre ?

Le mari et l'amant mettent au point un système rationnel de « roulement », jusqu'à ce qu'un troisième insulaire vienne revendiquer et exercer à son tour le droit du mâle solitaire, fût-il, dans le civil, cuisinier.

La question, cela va de soi, ne se pose jamais de savoir ce que la femme en pense, les femmes n'étant nulle part aussi peu faites pour penser que sur une île déserte. Si M. André Roussin leur connaît d'autres usages que celui auquel sa Suzanne est dédiée tout au long de « La Petite Hutte », il n'en a jamais fait confidence à ses spectateurs.

Pour que nul ne s'y trompe, les deux hommes se partagent également l'usage d'une paire de chaussures. On ne saurait manier plus clairement le symbole.

La pièce n'évoluait pas sur les sommets de la délicatesse, mais le trait y était souvent drôle, l'observation féroce, et le thème propice aux variations savoureuses pour qui apprécie, au festin du théâtre, le couple sur canapé.

« La Petite Hutte » connut de beaux jours, le public français ayant pour la grivoiserie autant de goût et d'indulgence qu'il manifeste de répugnance et de sévérité à l'égard de l'érotisme.

C'était — faut-il dire hélas ? — une pièce « bien de chez nous », un sujet où Martine Carol, dirigée par Christian-Jaque, eût été tout à son affaire.

La chaste Américaine

Mais M. Mark Robson a changé tout cela. Un modèle de vertu, sa Suzanne. Une épouse américaine n'a pas d'amant. Dieu la garde. Et pour le cas où il aurait un moment de distraction, un chien-loup veille. Propriété exclusive de son mari, elle ne songe qu'à reconquérir l'attention de cet homme distrait et infatué en suscitant sa jalousie. Si elle y parvient, c'est en tout bien tout honneur. Et sitôt rendue à la civilisation, cette chaste Suzanne tricote la brassière de la fructueuse réconciliation conjugale.

Le ménage à trois n'est pas l'une de ces institutions nationales que l'on songerait à défendre drapeau à la main. Mais puisqu'il est incompatible avec la morale cinématographique américaine, que pouvait-il rester, à l'écran, de cette « Petite Hutte » construite autour d'un triangle ?

De belles images, la mer, le soleil, la nuit sous les tropiques, une de ces îles, enfin, où l'on aurait pu rêver d'échouer à son tour en compagnie d'Ava Gardner...

Hélas ! après un prologue londonien assez prestement enlevé, M. Mark Robson plante sa caméra devant un ciel de toile peinte. Ses palmiers sont en pot ; ses « transparences », indignes du dernier de nos laboratoires, et la voix de ses interprètes a cette résonance qui ne peut laisser ignorer à personne où se situe son île déserte : en studio.

Stewart Granger, le mari infatué, et David Niven, le chandelier, jouent cette parodie comme M. Mark Robson l'a tournée. Au théâtre. Leur réputation n'en sera ni meilleure ni pire.

Mais Ava Gardner, elle, n'est pas un produit de théâtre. C'est une vedette. Une comédienne est une femme capable d'interpréter les rôles les plus divers et de s'y dissoudre. Une vedette est une femme que l'on poursuit de film en film, dans une situation toujours semblable, toujours conforme au mythe que la vedette incarne. La changer d'emploi, c'est casser le mythe, rompre le rêve.

Panthère noire déguisée en oie blanche, elle étire en vain, ici, son corps somptueux sous l'œil sévère du chien-loup, le seul qui la traite en cette affaire comme il convient. En idole mélancolique et non en tricoteuse de layette, ô Pandora, ô comtesse aux pieds nus...

« La Petite Hutte », confiture franco-américaine surprenante sous la patte d'un réalisateur qui donna cependant des preuves de talent (« Plus dure sera la chute », « Phfft »), est digne de figurer dans toutes les cinémathèques du monde. C'est l'exemple type de ce qu'il ne faut pas faire.

LA SEMAINE

On cherche un président

LES organisateurs du Festival de Cannes, qui doit commencer le 12 mai, cherchent un président pour leur jury.

Ils ont d'abord pressenti André Malraux qui a décliné l'offre, en dépit — ou à cause — de l'intérêt qu'il continue de porter au cinéma.

Françoise Sagan a alors été sollicitée. Elle a refusé. Puis Gaston Gallimard. Il a refusé. Puis Albert Camus. Il a refusé.

On songerait à pressentir maintenant Henry de Montherlant.

Pourvu que tout cela ne finisse pas par Minou Drouet...

AVANT-GARDE

On demande dix mille spectateurs

PAPA *Bon Dieu*, de Louis Sapin, est à l'affiche du théâtre d'Aujourd'hui. Cette création marque une date importante pour les animateurs de la petite salle gris et rouge du boulevard Raspail : c'est en effet la dixième pièce montée dans ce théâtre depuis sa naissance. Il y a un an et demi, André Gintzburger emmenait quelques amis voir le nouvel amphithéâtre de la maison d'étudiants de l'Alliance française. Il y avait là Jacques Mauclair, Sacha Pitoëff et Jacques Fabbri. La visite terminée, sa décision était prise : dans cette salle, il implanterait son théâtre.

Un an et demi, sur le boulevard, c'est la durée d'une honnête comédie. Dans le même temps, Gintzburger a monté au théâtre d'Aujourd'hui dix spectacles.

Le principe du théâtre d'Aujourd'hui est exactement l'inverse de celui du presse-citron : on monte une pièce, four ou triomphe, elle est assurée de trente représentations (45 au maximum). Si elle a du succès, libre au metteur en scène de l'exploiter alors dans un autre théâtre. Ce fut le cas dernièrement de *Misère et noblesse* à la Renaissance et d'*Inquisition* à l'Œuvre.

Cependant le théâtre d'Aujourd'hui n'est pas un théâtre d'essai, il ne monte pas uniquement des auteurs nouveaux, mis en scène par des inconnus. Aucun théâtre en France ne pourrait d'ailleurs actuellement le faire. Mais en offrant un théâtre à de jeunes animateurs, il a rassemblé quelques-uns des plus doués de la nouvelle génération théâtrale : les Mauclair, les Reybaz, les Serreau, les Sacha Pitoëff. Moralement, c'est un succès, mais financièrement l'entreprise est-elle viable ?

> « *Nous bouclons avec peine,* dit Gintzburger. *Une subvention nous paie la location de la salle* — 25.000 *francs par soirée — mais pour continuer, il faut* 175.000 *francs de recette quotidienne. Or, il y a* 465 *places au théâtre d'Aujourd'hui. Il faut* 10.000 *spectateurs. Il y en eut* 40.000 *pour* Ivanov, 5.000 *pour* Les Coréens, *mais seulement* 4.000 *pour* Le Repoussoir.
>
> *Notre problème est donc un problème de public, de public stable. Il faut trouver dix mille spectateurs qui acceptent de faire confiance au théâtre, c'est-à-dire de nous donner* 400 *francs par mois toute l'année. Il faut que, dans la salle aussi, il y ait des gens qui veuillent bien courir un risque.* »

Le théâtre d'Aujourd'hui cherche son public dans les diverses associations culturelles, dans les comités d'entreprise, dans les mouvements de jeunes. Il cherche également à atteindre les isolés. Ainsi, à défaut d'une carte de Théâtre et Culture ou de Théâtre populaire, toute personne se présentant au contrôle avec sa feuille de paye obtient une réduction de 50 %, à condition qu'ell ne gagne pas plus de 50.000 francs par mois.

Sous le patronage du théâtre d'Aujourd'hui, des tournées parcourent la France depuis cinq ans. Avec des pièces comme *Fin de partie*, *Les Chaises*, cet été il représentera la France au Festival de Hollande, à la Biennale de Venise. Il donnera leur chance à de jeunes animateurs de province. Chaque mois, il présentera à la critique un spectacle nouveau, à condition que, sur cinq millions de Parisiens, dix mille « justes » lui fassent confiance.

CINÉMA

Louis Malle : « Attendez mon second film »

APRES deux semaines d'exclusivité à Paris, le premier film de Louis Malle : *Ascenseur pour l'échafaud*, est déjà vendu dans sept pays (Belgique, Suisse, Hollande, Allemagne, Amérique, Italie et Japon). En quinze jours, il a enregistré 59.056 entrées (et il n'a coûté que 87 millions, alors qu'une comédie de même nature, comme *Nathalie* par exemple, en a coûté 152 et avait enregistré 48.000 entrées en deux semaines d'exclusivité dans les mêmes salles).

Jean Thuillier, le producteur, qui avait déjà montré son discernement avec *Un condamné à mort s'est échappé* (réalisé pour 78 millions), est satisfait de son poulain. Il produira également son second film.

Un dynamisme juvénile

Pour que l'on mise un tel enjeu sur un jeune homme de 25 ans, alors que les candidats à la mise en scène ont de telles difficultés à réaliser leur premier film, qu'offrait Louis Malle ? Une expérience d'assistant acquise dans *Le Monde du silence* et auprès de Bresson, un dynamisme juvénile mais organisé, et l'appui de sa famille (les sucres Beghin et, ironie, les ascenseurs Vernes, Guinet, Sigros !). Le temps est loin où les cinéastes étaient maudits.

Louis Malle n'est pas un révolutionnaire : il a demandé l'adaptation et les dialogues de son prochain film à Louise de Vilmorin. Et la principale critique adressée à son travail est cu'il a fait preuve de plus de mémoire et de métier que d'originalité propre.

Mais il a su se tirer, avec brio, de l'interrogatoire auquel l'ont soumis, en public, pour la Radio française, François-Régis Bastide et Pierre Bollac. Voici ouelques-unes de ses réponses :

L. M. — *J'aurais été membre du Prix Delluc, je ne me serais pas donné le prix, cela je vous le dis franchement.*

QUESTION. — Vous l'auriez donné à qui ?

L. M. — *Je vais peut-être faire hurler les gens, mais je l'aurais donné à Vadim.*

C'est ce que m'a dit Bresson qui est venu me voir très gentiment, bien qu'il déteste le cinéma en dehors du sien. Il est venu me voir et il m'a dit, sans me faire de reproches et sans me faire de compliments : « C'est très difficile de faire un premier film. »

Il m'a serré la main et il est parti.

Je demande qu'on me juge lorsque j'aurai fait vingt films, mais pas sur un seul.

Cela dit, je défendrai toujours mon sujet, d'abord parce que c'est moi qui l'ai choisi. Et puis c'est assez malhonnête de jouer au jeune réalisateur martyr auquel on a imposé un sujet et qui a fait ce qu'il a pu. Le film est peut-être vulgaire, mais le sujet ne l'était pas.

Insolite ou exotique

QUESTION. — Croyez-vous que devant le succès, après avoir eu le prix Delluc, vous pourrez maintenant faire quelque chose qui vous plaira véritablement ?

L. M. — *Ah ! cela, je vous le garantis bien.*

QUESTION. — J'aimerais également faire une remarque à ce sujet : le cinéma français n'a jusqu'à présent pas donné de film comparable, au point de vue insolite, à certains films suédois, mexicains, italiens ou même hongrois ou argentins.

L. M. — *Là je vous interromps, ne confondez pas l'insolite ou l'exotisme. Il y a des sujets qui vous paraissent merveilleusement insolites, parce qu'ils viennent d'ailleurs. Moi je n'aime pas le cinéma français. Je le dis franchement. Je n'aime pas un film sur vingt ou trente qu'on fait en France.*

QUESTION. — Etes-vous sûr que dans le plaisir que nous prenons au cinéma américain, il y a vraiment une part d'exotisme ?

L. M. — *Bien sûr, bien sûr. On ne le dit pas assez. Sur le cinéma italien, on a dit aussi des bêtises. Certains acteurs que nous trouvons merveilleux sont les Balpétré et les Roquevert de l'Italie et je suis persuadé que Balpétré et Roquevert au Mexique paraissent tellement français et tellement insolites !*

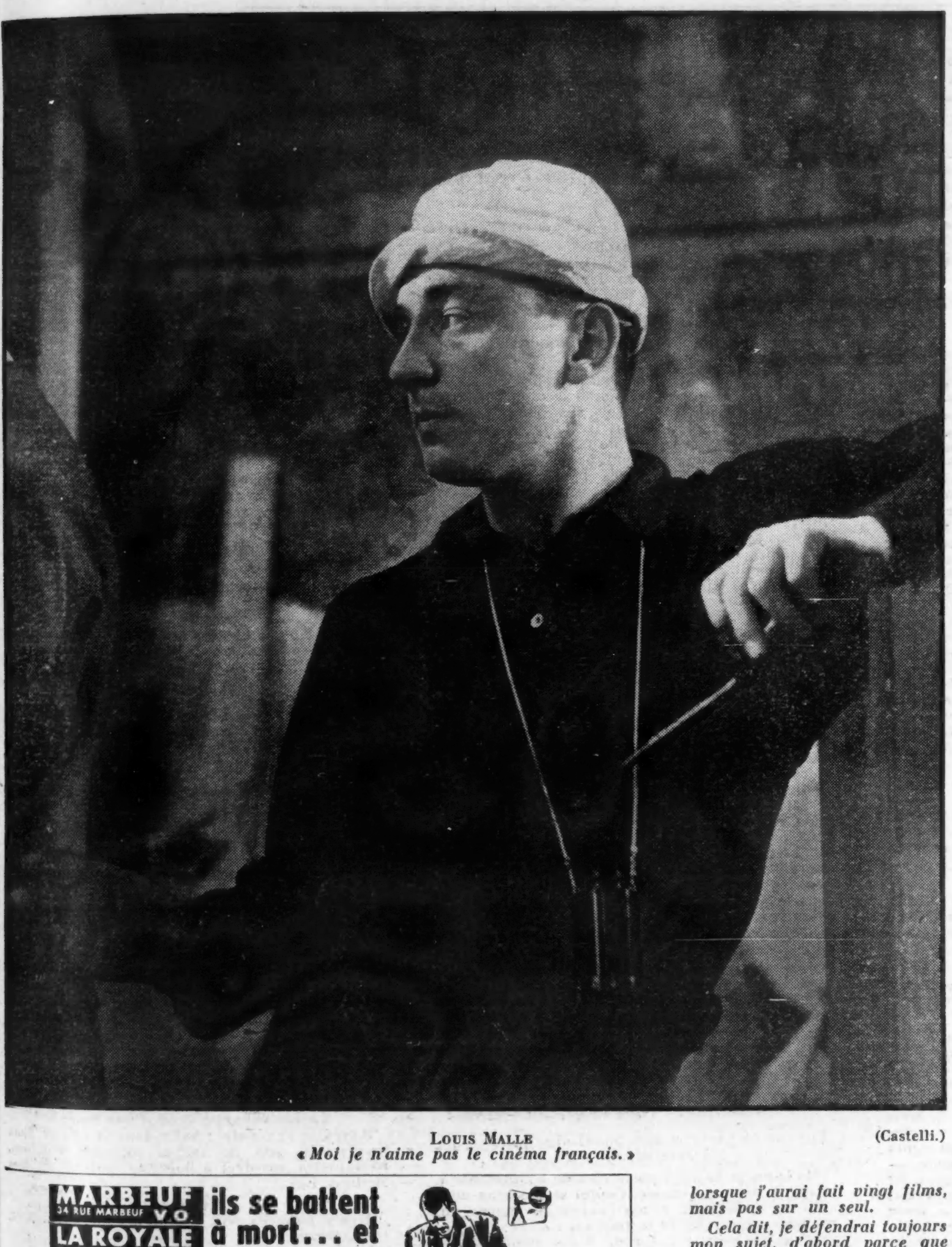
QUESTION. — Je peux vous dire que tous les intellectuels américains vont voir les films de Fernandel et nous ont dit : « Fernandel, nous ne ratons pas un de ses films. »

L. M. — *Il faut peut-être être Italien pour savoir que Giulietta Masina est le plus grand cabot que la Terre ait jamais fait.* (Exclamations, hou, hou et applaudissements.)

QUESTION. — Là, je vous arrête.

L. M. — *Et vous faites bien, car je dirais ce qu'il vaut mieux ne pas dire...*

Que Louis Malle n'hésite pas à le dire dans son prochain film, c'est ce qu'il reste à souhaiter.



LOUIS MALLE (Castelli.)
« Moi je n'aime pas le cinéma français. »

Galerie DROUANT-DAVID
52, rue du Faubourg-Saint-Honoré
NOOR-ZADE BRENER
SCULPTURES
Du 21 février au 8 mars

Galerie J. BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
NICOLAS DE STAËL
Dessins

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
ANNA EVA BERGMAN
Peintures récentes

GALERIE SIMONE BADINIER
DEUX ATELIERS DE BERLIN
1, rue Laffitte - Jusqu'au 28 février

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau - LAB. 57-35
F. LÉGER
Dessins et gouaches 1909-1955

Galerie LA MAIN GAUCHE
MIROIRS DE PAPIER
50 dessins de ARP à... ZEV
Du 11 février au 4 mars
1, rue Thérèse (1er) - RIC. 96-27

Galerie R. CREUZE
(Salle Balzac), 12, rue Beaujon
CHABRILLAN
Du 20 février au 15 mars

MARLÈNE GLASER RAYMOND CORDIER
27, rue Guénégaud - 6e
présentent l'œuvre de
NICOLAS IONESCO
du 14 février au 14 mars

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

Galerie DENISE RENE, 124, rue La Boétie. GROUPE MADI INTERNATIONAL, du 18 au 27 février.

LES NÈGRES

AVEZ-VOUS vu « Les Maitres-Fous », le reportage cinématographique de Jean Rouch ? Dans une clairière de forêt vierge, des nègres font les Blancs. L'un est le Gouverneur, l'autre le Général, tel autre la Femme-du-docteur, tel autre enfin la Locomotive qui, bien qu'étant un engin mécanique, est supposée appartenir à juste titre — à juste titre « poétique » — à la race blanche. Etonné, le spectateur croit assister à un jeu. Mal à l'aise, il s'aperçoit bientôt que ce jeu est une cérémonie qui comporte un sacrifice. En effet, les nègres tuent un chien, animal que leur secte entre tous révère et commettent ainsi le plus sacrilège des actes. Par ce crime, les voilà maintenant exilés dans leur couleur, les voilà nègres jusqu'à s'être damnés à force de l'être, les voilà prêts à irréaliser, c'est-à-dire à réaliser jusqu'à sa vérité la plus absolue, le monde des Blancs.

Jean Genet est probablement Français et certainement de race blanche. Plus certainement encore, c'est un poète, autrement dit et à volonté une bonne, une prostituée ou un nègre. On raconte qu'Einstein ne s'étonnait jamais que tel phénomène du monde physique se produisit selon des calculs ou des lois établis par lui longtmps à l'avance. Cette certitude, je la vis chez Genet, qui pendant des mois avait fait le nègre en écrivant sa pièce : « Je savais que c'était comme ça », disait-il en

« Les Nègres », dit Genet, sont une « clownerie ». Que font ces clowns noirs ? Les uns jouent à avoir tué une blanche et à se « négrifier » par ce meurtre, les autres, masqués et déguisés, jouent à être les blancs prestigieux grâce auxquels la révolte des meurtriers existe et prend un sens. Mais tous les miroirs sont truqués : les assassins sont de faux assassins, les blancs sont de faux blancs. Tout le monde joue à exister ce qu'il n'est pas, afin de s'abîmer dans ce qu'il est : un nègre d'abord, un comédien ensuite.

Voici comment Archibald, en frac, expose la situation au public :

ARCHIBALD

Ce soir nous jouerons pour vous. Mais, afin que dans vos fauteuils vous demeuriez à votre aise en face du drame qui déjà se déroule ici, afin que vous soyez assurés qu'un tel drame ne risque pas de pénétrer dans vos vies précieuses, nous aurons encore la politesse, apprise parmi vous, de rendre la communication impossible. La distance qui nous sépare, originelle, nous l'augmenterons par nos fastes, nos manières, notre insolence — car nous sommes aussi des comédiens. Mon discours terminé, tout, ici (*du pied il frappe le plancher d'un geste de rage*) — ici ! se passera dans le monde délicat de la réprobation. Si nous tranchons des liens, qu'un continent s'en aille à la dérive et que l'Afrique s'enfonce ou s'envole. (...).

Quittée cette scène, nous sommes mêlés à votre vie : je suis cuisinier, madame est lingère, monsieur étudie la médecine, monsieur est vicaire à Sainte-Clotilde, madame... passons. Ce soir, nous ne songerons qu'à vous divertir : nous avons donc tué une Blanche. Elle est là. (*Il montre un catafalque au milieu de la scène.*) Seuls nous étions capables de le faire comme nous l'avons fait, sauvagement. Et maintenant, écoutez... écoutez. Ah, j'oubliais. Voleurs, nous avons tenté de dérober votre beau langage (...).

VILLAGE

Je vous dirai seulement que cette femme était blanche et qu'elle prenait prétexte de notre odeur pour me fuir. Me fuir, car elle n'osait me chasser. Ah, le temps merveilleux où l'on chassait le nègre et l'antilope ! Mon père m'a raconté...

ARCHIBALD (*l'interrompant*)

Votre père ? N'utilisez plus ce mot. En le prononçant, il vient de passer dans votre voix, monsieur, comme un tendre sentiment.

VILLAGE

Et comment me conseillez-vous d'appeler le mâle qui engrossa la négresse de qui je suis né ?

ARCHIBALD

Je m'en fous. Faites ce que vous pourrez. Inventez, sinon des mots, des phrases qui coupent au lieu de lier. Inventez non l'amour, mais la haine, et faites donc de la poésie, puisque c'est le seul domaine qu'il nous soit permis d'exploiter. Pour leur divertissement ? (*Il indique le public.*) Nous verrons. Avec beaucoup de justesse, vous évoquiez notre odeur — notre fumet, grâce à quoi leurs clébards nous retrouvaient dans la brousse — vous aussi étiez sur la bonne piste. Reniflez. Et dites qu' « elle » (*il indique le catafalque*) savait que nous puons. Procédez avec délicatesse. Ayez l'habileté de ne choisir que des raisons de haine. Retenez-vous de trop magnifier notre sauvagerie. Redoutez d'apparaître comme un grand fauve : sans avoir leur estime, vous tenteriez leur désir. Vous l'avez donc assassinée. Nous allons commencer (...).

DIOUF (*à Archibald*)

Monsieur, je m'excuse. Comme vous, je voudrais exalter ma couleur. Sur ma tête comme sur la vôtre, légère et insupportable, est descendue se poser la bonté des Blancs. Sur mon épaule droite leur intelligence, sur la gauche tout un vol de vertus, et quelquefois, dans ma main, en l'ouvrant, je découvrais blottie leur charité. Dans ma solitude nègre, comme vous, j'ai besoin d'exalter mon exquise sauvagerie, mais je suis vieux et je pense...

BOBO

Qui vous le demande ? Ce qu'il nous faut, c'est la haine. D'elle naîtront nos idées.

DIOUF (*ironique*)

Vous êtes une technicienne, Bobo, mais il n'est pas facile de se déprendre d'une douceur coupable que le cœur appelle. J'ai connu trop de honte pour ne pas désirer pourrir leur âme fastueuse, mais...

ARCHIBALD

Pas de mais, ou sortez ! Ma colère n'est pas jouée.

DIOUF

Je t'en prie...

ARCHIBALD

Ne me tutoyez pas. Pas ici. Que la politesse soit portée au point qu'elle en devienne une charge monstrueuse. Elle aussi doit effrayer. Des spectateurs nous observent. Si vous deviez, monsieur, apporter parmi nous la moindre, la plus banale de leurs idées qui ne soit caricaturale, allez-vous-en ! Barrez-vous ! (...)

FÉLICITÉ (*se dressant soudain*)

Dahomey ! Dahomey !... A mon secours, Nègres ! Tous. Sous vos blancs parasols, messieurs de Tombouctou, entrez. Mettez-vous là. Tribus couvertes d'or et de bouc, remontez de mon corps, sortez ! Tribus de la pluie et du vent, passez ! Princes des Hauts-Empires, princes des pieds nus et des étriers de bois, sur vos chevaux habillés, entrez. Entrez à cheval. Au galop ! Au galop ! Hop ! Hop ! Hop-là ! Nègres des étangs, vous qui pêchez les poissons avec votre bec pointu, entrez. Nègres des docks, des usines, des bastringues, Nègres de chez Renault, Nègres de Citroën, vous autres aussi qui tressez les joncs pour encager les grillons et les roses, entrez et restez debout. Soldats vaincus, entrez. Soldats vainqueurs, entrez. Serrez-vous. Encore. Posez vos boucliers contre le mur. Vous aussi, qui déterrez les cadavres pour sucer la cervelle des crânes, entrez sans honte. Vous, frère-sœur emmêlé, inceste mélancolique et qui marche, passez. Barbares, barbares, barbares, venez. Je ne peux vous décrire tous, ni même vous nommer tous, ni nommer vos morts, vos armes, vos charrues, mais entrez. Marchez doucement sur vos pieds blancs. Blancs ? Non, noirs. Noirs ou blancs ? Ou bleus ? Rouges, verts, bleu, blanc, rouge, vert, jaune, que sais-je, où suis-je ? Les couleurs m'épuisent... Tu es là, Afrique aux reins cambrés, à la cuisse oblongue ? Afrique boudeuse, Afrique travaillée dans le feu, dans le fer, Afrique aux millions d'esclaves royaux, Afrique déportée, continent à la dérive, tu es là ? Lentement vous vous évanouissez, vous reculez dans le passé, les récits de naufragés, les musées coloniaux, les travaux des savants, mais je vous rappelle ce soir pour assister à une fête secrète (...).

Devant les Nègres et les faux Blancs, VILLAGE *reconstitue la façon dont il est censé avoir tué la Blanche.*

Au milieu de cette longue reconstitution VILLAGE *s'adresse à celle qu'il aime,* VERTU. *L'amour sera-t-il sauvé de ce naufrage où s'abîment les nègres ? Ne faut-il pas se défier d'un sentiment qui est communication alors que l'heure est aux différences ? Voici ce que dit* VILLAGE :

VILLAGE (*à Vertu et s'inclinant avec un soupir énorme devant elle*)

Madame, je ne vous porte rien de comparable à ce qu'on nomme l'amour. Ce qui se passe en moi est très mystérieux, et ma couleur ne saurait en rendre compte. Quand je vous vis...

Quand je vous vis, sur de hauts talons, vous marchiez dans la pluie. Vous aviez une robe de soie noire, des bas noirs, un parapluie noir et des souliers vernis. Oh ! si je n'étais né en esclavage ! Une étrange émotion m'eût bouleversé, mais nous nous déplacions, vous et moi, à côté du monde, dans sa marge. Nous étions l'ombre, ou l'envers des êtres lumineux... Quand je vous vis, j'eus tout à coup, je crois, durant une seconde, la force de nier tout ce qui n'était pas vous, et de rire devant l'illusion, hélas ! mes épaules sont bien fragiles. Je ne pus supporter la condamnation du monde. Et je me suis mis à vous haïr quand tout en vous m'eût fait entrevoir l'amour, et que l'amour m'eût rendu insupportable le mépris des hommes, et ce mépris insupportable mon amour pour vous. Exactement, je vous hais (...).

... Je ne sais pas si vous êtes belle — j'ai peur que vous ne le soyez. J'ai peur de la ténèbre, crépitante d'étincelles, que vous êtes ? Ténèbre, mère auguste de ma race, ombre, tunique exacte qui me gante de l'orteil à la paupière, long sommeil où le plus fragile de vos enfants voudrait s'enrouler, je ne sais pas si vous êtes belle, mais vous êtes l'Afrique, ô nuit monumentale, et je vous hais. Je vous hais de remplir de douceur mes yeux noirs. Je vous hais de m'obliger à ce dur travail qui consiste à vous écarter de moi, à vous haïr. Il suffirait de peu de chose pour que me réjouissent votre visage, votre corps, vos mouvements, votre cœur...

Mais je vous hais ! (...).

Enfin, vient le moment où les Nègres sont jugés « pour leur crime » par les faux Blancs.

LE JUGE

La Cour est en place (*aux Nègres*) : couchez-vous. Vous approcherez sur le ventre.

ARCHIBALD (*à la Cour*)

Il est usé, monsieur. Si vous le permettez, nous vous entendrons accroupis.

LE JUGE

(*après s'être concerté du regard avec la Cour*)

Accepté.

ARCHIBALD (*aux Nègres*)

Accroupissez-vous (*les Nègres s'accroupissent*). (*Au juge*) : Pourrons-nous pleurnicher ?

LE JUGE

Si vous y tenez (*d'une voix tonnante*) : mais d'abord, tremblez ! (...).

LE MISSIONNAIRE (*au juge*)

Soyez prudent. Ils sont roués, retors, sournois. Ils ont le goût des procès et des discussions théologiques, ils ont un télégraphe secret qui vole de montagnes en vallées.

LE JUGE (*à Archibald*)

Je n'accuse pas toute l'Afrique en bloc, ce serait injuste et injurieux...

(*La reine, le valet de la reine, le missionnaire, le gouverneur applaudissent.*)

LA REINE

Bravo. Belle et noble réponse.

LE JUGE (*cauteleux*)

Non, toute l'Afrique n'est pas responsable de la mort d'une Blanche ; pourtant, il faut bien le reconnaître, l'un de vous est coupable et nous avons fait le voyage pour venir le juger. Selon notre code, bien entendu. Il a tué par haine. Haine de la couleur blanche. C'était tuer toute notre race et nous tuer jusqu'à la fin du monde. Il n'y avait personne dans la caisse et dites-nous pourquoi.

ARCHIBALD (*triste*)

Hélas ! monsieur le juge, il n'y avait pas de pas de caisse non plus ! (...)

LE GOUVERNEUR

Pas de caisse ? Pas de caisse, non plus ? Ils nous tuent sans nous tuer et nous enferment dans pas de caisse non plus !

LE JUGE

C'est à moi de chercher et de juger un coupable.

LE GOUVERNEUR (*tout d'une traite*)

Après je l'exécute : balle dans la tête et dans les jarrets, jets de salive, couteaux andalous, baïonnettes, revolver à bouchon, poisons de nos Médicis. (...)

LE JUGE

Il n'y coupera pas. J'ai des textes fortiches, calés, serrés.

LE GOUVERNEUR

Crevaison de l'abdomen, abandon dans les neiges éternelles de nos glaciers indomptés, escopette corse, poing américain, guillotine, lacets, souliers, gale, épilepsie...

Mais, ainsi que le déclare ensuite ARCHIBALD :

Puisque nous ne pouvions permettre aux Blancs d'assister à une délibération, ni leur montrer un drame qui ne les intéresse pas, et que, pour le dissimuler, nous avons dû échafauder le seul qui les concerne, nous devons achever ce spectacle, et nous débarrasser de nos juges... (*à celle qui était la reine*) : comme prévu.

CELLE QUI TENAIT LE ROLE DE LA REINE

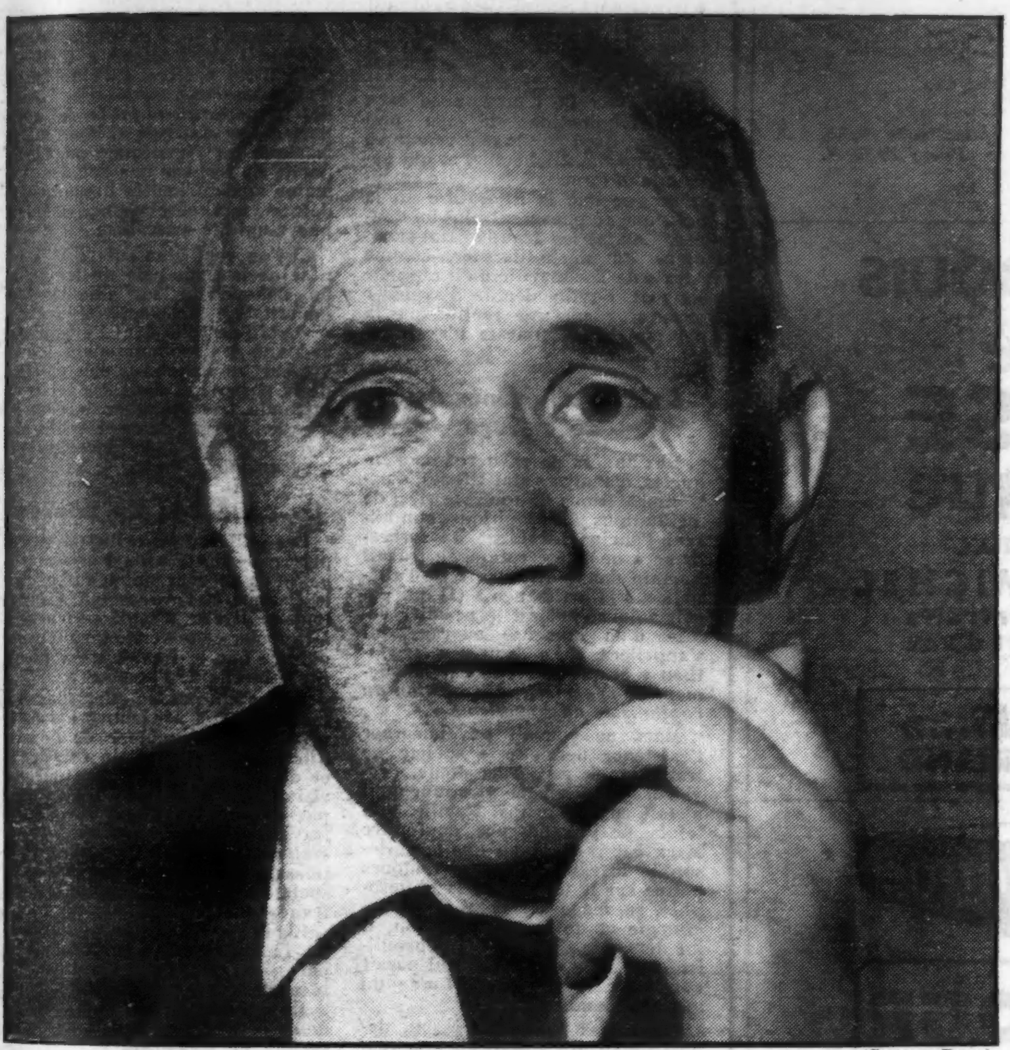
Ils sauront enfin quels sont les seuls rapports dramatiques que nous pouvons avoir avec eux.

de JEAN GENET

— *présentés par JEAN CAU* —

sortant de la projection des « Maitres-Fous ». Je crois qu'il voulait dire ceci : tout homme coincé, tout homme qui éprouve sa séparation ou son exil de quelque chose est obligé d'inventer une issue. Celle-ci est toujours la même et s'appelle la poésie ou l'un quelconque de ses avatars, théâtre, parodie, clownerie. Ou le crime.

D'autres rêveront de réconciliation et, à travers la lutte et l'action, s'efforceront d'inscrire dans l'histoire la reconnaissance de l'homme par l'homme. Genet n'est pas de ceux-là. Pour lui, toute action, toute conduite, tout être ou tout objet n'a de sens que s'il est l'occasion d'un poème, et vivre ne peut consister qu'en ceci : faire le vivant parce qu'on se sait exilé de l'éternité de la mort. Notre existence est donc parodique. Nos comportements sont des cérémonies et nous ne pouvons être sérieusement que des poètes, c'est-à-dire des morts-vivants. En somme, ayons un peu d'imagination, et nous éprouverons que nous sommes toujours la bonne, la prostituée ou le nègre du monde. Que Genet, dans son théâtre (« Les Bonnes », « Haute Surveillance », « Le Balcon », « Les Nègres ») ait choisi de nous montrer des maudits ou des opprimés n'est rien d'autre qu'une clause de style. L'exil « social » (et mineur) de ses personnages est simplement prétexte à refléter l'exil majeur dont n'importe qui est hanté. Il faut pardonner à Genet cette volonté de se faire entendre...



(Camera Press)

JEAN GENET
« Un soir, un comédien me demanda d'écrire une pièce qui serait jouée par des noirs. Mais qu'est-ce que c'est donc, un noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ? »

Nous nous étions couverts d'un masque à la fois pour vivre l'abominable vie des Blancs, et pour vous aider à vous enliser dans la honte, mais notre rôle de comédien tire à sa fin.

ARCHIBALD
Jusqu'où acceptez-vous d'aller ?

CELUI QUI ÉTAIT LE GOUVERNEUR
Jusqu'à la mort. Et qu'on se rassure, chacun de nous saura choisir pour le Blanc qu'il incarne ce soir, l'arme la plus sûre et la plus infâme.

VILLAGE
Mais... sauf les fleurs, nous n'avions rien prévu : ni couteaux, ni fusils, ni gibets, ni fleuves, ni baïonnettes. Pour nous débarrasser de vous faudra-t-il qu'on vous égorge ?

CELLE QUI ÉTAIT LA REINE
Pas la peine. Nous sommes des comédiens, notre massacre sera lyrique. (*Aux quatre Noirs de la Cour*) : Messieurs, vos masques ! (*Les Noirs, à tour de rôle, remettent leur masque blanc.*)
(*A Archibald*) : Quant à vous, il vous suffira de nous donner la réplique. Vous y êtes ?

ARCHIBALD
Commencez.

LA REINE (*se levant*)
C'est à vous, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR
D'habitude, dans ces circonstances, on tire à la courte paille...

LA REINE
Pas d'explications. Montrez à ces barbares que nous sommes grands par notre souci de la discipline, et aux Blancs qui nous regardent que nous sommes dignes de leurs larmes.

ARCHIBALD
Non, non, n'allez pas mourir. Monsieur le gouverneur, restez ! Ce que nous aimions, c'était vous tuer, c'était faire crever jusqu'à la blancheur de votre farine, et jusqu'à votre mousse de savon...

LA REINE
Ah, ah ! Je vous tiens. (*Au gouverneur*) : Gouverneur, en route !

LE GOUVERNEUR (*résigné*)
Soit ! Colonialement parlant, j'ai bien servi ma patrie. (*Il boit une gorgée de rhum.*) J'ai reçu mille surnoms qui prouvaient l'estime de la reine et la trouille du sauvage. Je vais donc mourir, mais ce sera dans une apothéose, enlevé par dix mille adolescents plus maigres que la peste et la lèpre, exalté par la rage et la colère. (*A ce moment, le gouverneur, comme il le fit au début de la pièce, sort un papier de sa poche et lit.*) Quand je tomberai, sournoisement percé par vos sagaies, regardez bien, vous verrez mon assomption. Mon cadavre sera par terre, mais mon âme et mon corps s'élèveront dans l'air. Vous les verrez et vous mourrez de peur : c'est par ce moyen que j'ai choisi de vous vaincre, et de purger la terre de vos ombres. D'abord vous pâlirez, vous tomberez, puis vous serez morts. Moi, grand (*il remet son papier dans sa poche*). Sublime. Epouvantable. (*Silence.*) Quoi? Vous dites que je tremble ? Vous savez bien que c'est la goutte militaire ? (*Silence.*) Eh bien ! vous ne parlez pas ? Oh, vous me reprochez les dix mille adolescents écrasés par mes chars ? Eh quoi ! un homme de guerre ne saurait faire mordre la poussière à des lurons qui grandissent ? (*Il tremble de plus en plus fort*)... Non, je ne tremble pas de plus en plus fort, j'envoie à mes troupes des signaux d'alarme... Vous n'allez tout de même pas me tuer pour de bon ? Si ?... Non ?... Eh bien ! soit, visez donc ce cœur indomptable. Je meurs sans enfants... Mais je compte sur votre sens de l'honneur pour remettre mon uniforme taché de sang au musée de l'Armée. En joue, feu !
(*Village tire un coup de revolver, mais aucun bruit n'explose. Le gouverneur tombe sur place.*) (...)

ARCHIBALD (*désignant le milieu de la scène*)
Non. Viens mourir ici.
(*A la reine*) : Au suivant (...).

LE JUGE (*se levant*)
J'ai compris. Je n'utiliserai pas d'éloquence, je sais trop où cela conduit. Non, j'ai mis au point un texte de loi dont voici le premier paragraphe : « Loi du 18 juillet. Article premier. Dieu étant mort, la couleur noire cesse d'être un péché : elle devient un crime... »

ARCHIBALD
Vous aurez la tête tranchée, mais tranchée en tranches.

LE JUGE
Vous n'avez pas le droit... (*On entend une détonation.*)

ARCHIBALD
Aux enfers ! (*Le juge, lentement, va tomber sur le gouverneur. Au moment qu'il tombe, les Nègres crient en chœur.*)

LES NÈGRES
Cocorico !

ARCHIBALD
Au suivant (...).
C'est le tour du MISSIONNAIRE. *Puis du* VALET DE LA REINE. *Et c'est la fin.*

ARCHIBALD
La représentation s'achève et vous allez disparaitre. Laissez-moi d'abord vous remercier tous, mes camarades. Vous avez bien joué votre rôle (*les cinq Nègres retirent les masques et saluent*). Vous avez fait preuve de beaucoup de courage, mais il le fallait. Le temps n'est pas encore venu de présenter des spectacles sur de nobles données. Mais peut-être soupçonne-t-on ce que peut dissimuler cette architecture de vide et de mots. Nous sommes ce qu'on veut que nous soyons, nous le serons donc jusqu'au bout absurdement. Remettez vos masques pour sortir, et qu'on les reconduise aux enfers.
(*Les cinq remettent leurs masques. La scène reste vide, sauf* VILLAGE *et* VERTU.)

VILLAGE (*à Vertu*)
Mais si je prends tes mains dans les miennes ? Si je t'entoure les épaules — laisse-moi faire — si je te serre dans mes bras ?

VERTU (*à Village*)
Tous les hommes sont comme toi : ils imitent. Tu ne peux pas inventer autre chose ?

VILLAGE
Pour toi, je pourrais tout inventer : des fruits, des paroles plus fraîches, une brouette à deux roues, des oranges sans pépins, un lit à trois places, une aiguille qui ne pique pas, mais des gestes d'amour, c'est plus difficile... enfin, si tu y tiens...

VERTU
Je t'aiderai. Ce qui est sûr, au moins, c'est que tu ne pourras pas enrouler tes doigts dans mes longs cheveux blonds...

C'est la dernière réplique.

Que reste-t-il à la fin de la pièce, pour le lecteur ou le spectateur blanc ? Le sentiment, infiniment orgueilleux et infiniment misérable, d'être séparé et exclu de la cérémonie qui vient de se dérouler ; l'appréhension bouleversante de son exil de la couleur noire, et de sa solitude blanche.

[*Ces fragments de la pièce de Jean Genet, « Les Nègres » (éditée chez Marc Barbezat) sont publiés par autorisation spéciale de l'auteur, copyright édition l'Arbalète.*]

Collection MELIOR

Une anthologie encyclopédique des écrits sur la peinture des plus grands artistes et écrivains, de l'antiquité à nos jours.

L'ART de la peinture

JACQUES CHARPIER ET PIERRE SEGHERS

Ce livre apprendra beaucoup de choses.
MARC CHAGALL

Ce livre fera réfléchir.
GEORGES BRAQUE

Cette passionnante anthologie, instrument de travail et de connaissance...
CLAUDE MAURIAC (LE FIGARO)

Un monumental recueil théorique.
(FRANCE-OBSERVATEUR)

Une histoire de la peinture à travers les écrits des peintres.
(ARTS)

Cette encyclopédie qu'est « L'Art de la Peinture » s'adresse aussi bien aux amateurs d'art qu'aux peintres... Sa lecture est enrichissement.
(LE PEINTRE)

C'est vraiment un recueil auquel on a toujours intérêt à se reporter.
D. H. KAHNWEILER

130 PEINTRES ANCIENS ET MODERNES

Un vol. de 728 p. et nombreuses illustrations, relié pleine toile noire, sous jaquette quatre couleurs et rhodoïd. *Prix : 1980 F.*

SEGHERS-ÉDITEUR

GENEVIÈVE TABOUIS

20 ans de SUSPENSE diplomatique

vient de paraître aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Scènes, anecdotes et portraits d'un irrésistible humour et d'une secrète émotion.

«terrible TABOUIS...»
Aristide BRIAND

RJ

la critique unanime salue

LE CARREFOUR DES SOLITUDES

de CHRISTIAN MÉGRET

"Je n'ai pas lu depuis longtemps de livre qui m'ait fait autant de plaisir".
ÉMILE HENRIOT de l'Académie Française (Le Monde)

"J'ai lu entièrement "LE CARREFOUR DES SOLITUDES"... sans une minute de lassitude ni d'impatience. Chaque page a une odeur de vérité".
ROBERT KEMP de l'Académie Française (Les Nouvelles Littéraires)

"Je ne crois pas qu'il ait paru cette année, un livre plus dense, plus riche de détails, plus ingénieux dans son invention que "LE CARREFOUR DES SOLITUDES".
GÉRARD BAUER de l'Académie Goncourt

"Ce livre grouillant de personnages et riche d'aventures est l'œuvre d'un vrai romancier".
ROGER GIRON (France Soir)

"Une ampleur et une densité rares aujourd'hui dans la production romanesque".
PASCAL PIA (Carrefour)

du même auteur :

DANAÉ

"Un des romanciers contemporains qui m'étonnent le plus est Christian Megret. DANAE me l'a révélé. Ce livre a-t-il eu le succès qu'il méritait ?
ANDRÉ BILLY de l'Académie Goncourt (Le Figaro)

130e mille

PRIX FÉMINA

JULLIARD

UN TOCQUEVILLE DU XXe SIÈCLE

par JEAN DUVIGNAUD

QUI écrira l'histoire de la génération 1925-1930 — une des plus brillantes assurément que ce pays ait connues ? Certes, on trouve dans « La Conspiration » de Paul Nizan un reflet de cette époque, mais Nizan, mort trop tôt, est devenu lui-même un héros tragique...

Pierre Naville appartient à ce groupe de jeunes hommes qui, à travers le surréalisme et la révolution soviétique encore adolescente, tenta de remettre le monde en question et de secouer la poussière de mille ans d'histoire.

Le rôle de Naville à cette époque n'est pas inconnu. Dans son « Histoire du Surréalisme », qui est comme le « Port-Royal » de notre temps, Maurice Nadeau l'a décrit longuement. Ce qu'il ne pouvait dire, c'est l'évolution ultérieure de Naville — celle d'un homme déçu par l'élimination de son ami Trotsky, déçu par le lent retour au conformisme intellectuel et qui demande désormais à l'analyse scientifique ce que la littérature ou la politique ne pouvaient plus lui donner. Comme les grands saint-simoniens du siècle dernier, comme Alexis de Tocqueville qu'il rappelle souvent, Naville décide d'explorer en profondeur une réalité que la passion de sa jeunesse n'avait pu transformer.

Le travail, générateur de culture

Des années de recherches, d'enquêtes, d'analyses statistiques, d'expérimentations de toutes sortes, de méditations philosophiques conduisent l'ancien idéologue du surréalisme à une description du travail humain dans l'histoire. « De l'aliénation à la jouissance » (1) qui paraît aujourd'hui est le premier volume d'un immense ouvrage qui s'appellera « Le Nouveau Leviathan » et qui étudiera « *le mouvement de la société de transition du capitalisme au socialisme* ».

Marx ne pouvait pas imaginer l'existence de cette « société de transition » car, sans doute, croyait-il le capitalisme plus mûr qu'il n'était en son temps. Naville, toutefois, ne prétend pas confondre Marx car il sait bien que la philosophie marxiste, presque toujours battue sur le terrain de la philosophie, se venge sur celui de la sociologie et de la science. Non, il lui demande de l'aider à débrouiller cette idée de travail qui paraît constituer la réalité profonde du monde humain.

Certes, les philosophes ont depuis longtemps évoqué le tragique de la condition humaine et l'ont baptisé « aliénation ». L'homme est esclave par son travail. C'est un thème lyrique, mais cela ne suffit pas : à quoi bon chanter l'esclavage de l'homme et appeler les esclaves à la révolte si l'on ignore ce qu'on prétend détruire ?

Or, ce travail n'apparaît pas au terme d'une analyse philosophique; il faut aller plus loin, suivre le lent cheminement de la réflexion hégélienne, marxiste et post-marxiste, inventer de nouveaux concepts et de nouvelles méthodes d'expérimentation pour décrire le puissant moteur qui rend l'homme à la fois inhumain et humain, provoque ses rêves et ses nostalgies, fonde la culture et aussi, malheureusement, la détresse, la souffrance.

Contre le tragique

« *Dans la création,* dit Naville, *l'homme s'appartient à lui-même et aux autres, comme don de soi ; mais dans l'aliénation qui résulte du travail, de la contrainte pour autrui, l'homme devient étranger à lui-même et aux autres. Créateur, il se gagne ; producteur de marchandises, il se perd* ». Cela, le jeune Hegel le savait bien.

Il ne suffit pas d'opposer concepts à concepts. Il faut aussi suivre le lent mouvement de tâtonnements, d'hésitations, d'erreurs et de découvertes qui conduit Marx et ses amis à l'idée scientifique d'un travail mesurable et analysable comme n'importe quel objet de la physique. En des pages saisissantes, Naville décrit les réflexions de Stirner, de Feuerbach, les débats avec les socialistes, bref, il retrace le mouvement de l'idéologie conduisant à la connaissance sociologique scientifique.

Et seul, parmi les marxistes contemporains, Naville propose — contre Lukacs ! — « *l'abolition de ce concept vide, tragique* » d'aliénation. Il lui préfère « *l'élucidation d'un mécanisme, c'est-à-dire l'étude des rapports quantitatifs des comportements concrets* ». Pour lui, le tragique est l'ignorance ou l'incapacité de trouver une solution humaine aux difficultés humaines, la détresse une complaisance et le mal une stupidité passagère.

Si l'on veut bien suivre la « genèse de la sociologie du travail », on débouchera sur une analyse quantitative de l'activité sociale, du genre de celle dont Lévi-Strauss a donné des exemples dans son livre sur les structures élémentaires de la parenté et dans ses écrits de méthode. La connaissance réelle du monde devrait, selon Naville, délivrer l'homme de la philosophie et du tragique.

La condition du bonheur

Les philosophes critiqueront ces prises de position de Naville. Mais ce qu'ils ne pourront ignorer, c'est la flamme et l'ardeur qui animent tout ce livre : n'est-il pas le seul à rappeler cette vérité trop souvent oubliée que le travail n'est pas la fin naturelle de l'homme ?

Il ne s'agit pas, en effet, sous prétexte que l'on a découvert dans le travail réel le moteur de l'humanité et de la culture, de s'arrêter là et de donner de l'homme quelque vision prométhéenne. L'espèce n'est pas crucifiée sur son rocher. Le travail, *fût-il le travail en pays socialiste,* ne saurait être qu'une phase de transition. Le but de la société humaine est moins la souffrance que la joie.

Evoquant les textes peu connus de Lafargue sur « le droit à la paresse », retrouvant l'essentiel des idées de Marx, Naville rappelle que le travail doit permettre à l'homme de se délivrer du travail, et que la société de transition devrait conduire à une société de la plénitude et de la jouissance.

Et nous reconnaissons mieux alors cette flamme qui anime Naville dans ce livre, comme dans ses articles, ses polémiques et ses diverses activités : c'est celle qui poussait en avant ce qu'on a appelé injustement les « utopistes » du siècle dernier. On sait que nombre de jeunes philosophes polonais sortis du stalinisme ont tenté de restituer au mot d'utopie son sens véritable, qui est en quelque sorte un pari ouvert sur l'avenir, un chèque en blanc tiré sur l'espèce humaine. Naville appartient à cette race. La science n'est pas non plus pour lui une fin, mais une transition à une connaissance impensable encore et qui réhabilitera l'homme aux yeux de l'homme.

Jadis, Tocqueville allait sur les lieux mêmes où Chateaubriand promenait son exil et ses mythes : il ne rencontrait pas Atala, mais une société nouvelle en formation, une société qui allait servir de modèle au vieux monde. Ainsi Naville : lui aussi entreprend un voyage au pays que les philosophes ont peuplé de fantômes, mais c'est pour y forcer l'homme à connaître sa condition et par-là même à la changer. Ainsi l'utopie remplace la poésie ou la philosophie mais pour ouvrir la porte à une expérience nouvelle...

(1) « De l'aliénation à la jouissance », par Pierre Naville. Ed. Marcel Rivière et Cie. 514 pages, 1.400 francs.

MARLON BRANDO

ALBERT EINSTEIN

Du bélier dans une maison

ÉTRANGER

Martin Buber

● *Un grand penseur juif.*

LA presse du monde entier célèbre cette semaine Martin Buber, le plus grand philosophe juif contemporain, qui fête à Jérusalem son 80e anniversaire. Né à Vienne, mais élevé en Galicie, Buber fut avant l'avènement de Hitler professeur à l'Université de Francfort. Buber n'est connu en France que par un milieu assez restreint, mais jouit d'une renommée considérable en Allemagne et aux Etats-Unis.

Buber a consacré de longues années à l'étude du chassidisme (un mysticisme juif du XVIIIe siècle) avant de se consacrer à la philosophie dans le sens occidental du mot. « Je et Tu », également traduit en français, exprime sa foi dans une nouvelle collectivité au-delà de l'individualisme et du collectivisme :

« *Si tu regardes l'individu seul, tu en vois autant que nous voyons de la Lune : une seule de ses faces. Si tu regardes la collectivité, tu en vois autant que nous voyons de la Voie lactée ; ce n'est que l'homme en contact avec l'homme qui donne une forme définie.* »

Sa première impression intellectuelle, a-t-il raconté, fut une vieille légende juive de quelques mots :

« *Un mendiant attendait aux portes de Rome. Il était le Messie.* »

Buber, enfant, a demandé alors à un vieux sage : « *Qu'attendait-il ?* » et reçut cette réponse : « *Toi !* »

Lauréat, en 1953, du prix littéraire allemand le plus célèbre, il s'adressa à Francfort, en langue allemande, au peuple qui avait assassiné six millions de ses coreligionnaires et lui dit :

« *Qui suis-je pour oser vous dire : je pardonne ?* »

COLLECTIONS

Des Béliers et des Hommes

● *D'Einstein à Arletty*

SANS doute encouragés par le succès de leur collection « Petite Planète » où ont déjà paru de remarquables monographies sur l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, etc., les Editions du Seuil (dont on connaît par ailleurs l'impatience à spiritualiser les choses de la Terre) n'ont pas voulu s'en tenir là. Toute une vaillante équipe a donc été enfermée dans un spoutnik et projetée dans les espaces intersidéraux d'où elle nous revient grave de ses observations sur le Bélier, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, le Taureau et sur les planètes — du Soleil à Pluton — qui, ainsi que nul n'en ignore, déterminent notre « typologie planétaire ». Si vous êtes Poissons, Sagittaire, Balance, etc., attendez pour avoir une vue plongeante sur les mystères de votre destinée les émissions des prochains spoutniks.

On a souvent reproché aux savants et aux philosophes l'emploi d'un langage obscur qui décourage l'honnête homme. M. André Barbault ne tombe pas dans ce travers et, grâce à lui, le ciel fourmillant nous devient parc de Versailles. C'est avec un soupir d'évidence que nous apprenons qu'une *Maison* est « *la répétition duodénaire en douze tranches de la sphère locale* » et nous nous étonnons d'avoir si longtemps ignoré que Vénus dans le Taureau en Maison VII signifie tout simplement que :

« *Le sentiment d'amour exprimé par la planète s'intensifie dans le signe passionné et stable du signe et se manifeste dans le domaine conjugal de la Maison VII....* »

Supposons maintenant (je ferme les yeux et choisis un fascicule au hasard) que vous soyez Bélier. Qu'est-ce qu'un Bélier ? Un être qui « *vit, agit et pense en fonction du présent* » et dont l'activité est, en raison de « *son activité primaire de bilieux* », précipitée. On comprend que « *ce n'est pas à lui qu'il faut confier une voiture en rodage* ». Pour ce qui est des rapports humains, il n'est pas inutile d'apprendre que lorsqu'un Bélier et un Capricorne s'unissent, la rencontre est « *d'un chaud intense et d'un froid concentré* ». Le dialogue n'est pas aisé et le conflit est inévitable.

Si nous consultons, en fin de volume, le « Petit Dictionnaire des Gens du Bélier », nous apprendrons sans surprise — tant ils ont de points communs — que Bismarck et Arletty, Einstein et Marlon Brando, Landru et Sainte Thérèse, Zola et Mallarmé, sont Bélier. Comment ne pas voir dans le fait que Landru aimait faire rôtir les dames « *une manifestation ignée du signe* » ? Sainte Thérèse d'Avila «*embrasée d'un violent désir de Dieu*» relève également du Bélier. Egalement Louis Armstrong dont le génie de l'improvisation « *l'a conduit à l'invention du hot dans le sens* très chaud, ardent ». Enfin, n'est-il pas troublant qu'Einstein ait été le père de la bombe atomique et que Baudelaire se soit fait l'explorateur de nos enfers à travers une poésie qui sent le soufre ? Non : « Les Fleurs du Mal » sont dans leur genre une bombe atomique et le blanc chrysanthème qui s'éleva au-dessus d'Hiroshima était à sa manière une fleur du Mal. Des Bélier, vous dis-je, des Bélier !

Dans le même ordre d'idées, les Lion sont chefs d'Etat (*sic*), les Béliers généraux (*sic*) et les Vierge, je suppose fantassins. Remercions les Editions du Seuil, dont toute la production atteste le sérieux, de n'avoir pas hésité à s'attaquer enfin à la vieille croyance qui nous persuadait que notre monde était d'hommes. A partir de maintenant, le jour se lève, il faut tenter de vivre avec les taureaux, les lions, les scorpions et les crabes qui nous entourent et que nous sommes.

J. C.

Vient de paraître :

Les jeunes et

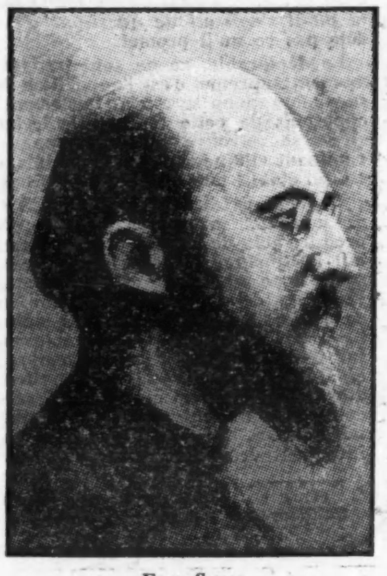
LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT

Pour la première fois, ils ouvrent **eux-mêmes** *le dossier*

Une brochure : **250 francs**

EDITIONS DE L'EPI

13, rue Séguier - PARIS (VIe)



ERIC SATIE

SAVONAROLE

Du bélier dans leur ciel

TRADUCTIONS

L'image dans le tapis

par Henry James (Ed. P. Horay), 230 pages, 595 francs.

● *A la limite du raisonnable et du merveilleux.*

A côté des grands romans qui, depuis quelques années, l'ont rendu célèbre en France, l'œuvre de Henry James comprend d'innombrables nouvelles, écrites généralement à l'intention d'une revue et dont les carnets du romancier nous révèlent l'origine : un mot entendu dans une conversation, un incident auquel il a assisté, une idée qui lui a traversé l'esprit retiennent son attention.

Ce n'est pas l'anecdote ou l'idée en elles-mêmes qui comptent : c'est ce que l'on peut en tirer. « *Il y a là quelque chose* », note James. Ce quelque chose est le sujet sans le support duquel son imagination ne saurait fonctionner : plus ce sujet sera solide, plus elle sera assurée dans sa démarche.

Démarche qui ne doit rien au hasard. James ne raconte pas pour le plaisir de raconter. Tout récit prend pour lui la forme d'une enquête : il s'agit de démasquer une présence qui n'est pas immédiatement perçue, de transformer l'évidence en énigme. Aussi adopte-t-il de préférence le procédé qui consiste à placer un narrateur impartial et curieux devant le spectacle de cette évidence, en lui donnant pour mission d'éclaircir le mystère qu'il pressent. Ce mystère n'étant jamais complètement résolu, le rôle du lecteur sera d'imaginer à son tour le sens caché de la devinette.

Ainsi le héros de « L'image dans le tapis » s'efforce-t-il en vain de découvrir le motif qui se dissimule dans les livres du romancier Vereker. Nous ne saurons pas, à la fin du récit, si son ami Corvick, qui prétend avoir percé le secret, a vraiment trouvé quelque chose : dans ce procès saugrenu, les témoins meurent l'un après l'autre sans avoir parlé. Tout se passe comme si ce secret était trop précieux pour que quiconque puisse consentir à le livrer.

Peut-être le secret n'est-il rien, peut-être n'est-il que la possibilité, l'exigence d'un secret. Peut-être exprime-t-il tout simplement l'idée que la vérité doit rester cachée sous peine de se trahir. Le rôle de la littérature serait alors, non pas de la dire, mais de la signaler, de la même façon qu'une main fermée signale l'objet qu'elle recouvre.

Cela expliquerait l'attrait que James a toujours éprouvé pour les histoires de revenants. Deux des nouvelles que sa traductrice, Mme Canavaggia, a choisies pour accompagner « L'image dans le tapis », mettent en scène des fantômes et la troisième développe le thème du double. Le « double » — comme les « fantômes » — offre à la curiosité du narrateur un appât séduisant. L'important n'est pas de savoir s'il y croit, mais ce que l'apparition l'oblige à penser. James disait qu'il voulait « *se borner presque exclusivement à montrer les répercussions (du merveilleux) sur une sensibilité* ».

Dans l'analyse des sentiments d'amour et de jalousie, l'on n'a rien écrit de plus profond, de plus riche, de plus subtil depuis des années. **A. BOSQUET** (Combat)

Le récit est d'un exceptionnel intérêt, dense et savamment composé... il se déroule en scènes précises, où, de temps en temps, les héros partagés, anxieux, se laissent emporter, dans la violence, par leurs contradictions dostoïevskiennes. **J. BLANZAT** (Figaro Littéraire)

Jeannine WORMS

les uns les autres

FASQUELLE — le Vol... 560 F

S.N.P.J.

Dans le fameux « Tour d'écrou » l'anecdote fantastique n'était utilisée que pour provoquer un effet d'ambiguïté, de trouble, de malaise. Il arrive, comme dans « La vie privée », que l'idée d'une double personnalité du héros serve d'explication à son comportement. Il arrive aussi, comme dans « Les amis des amis », que le narrateur ne parvienne pas à déceler si la personne qui est apparue était morte ou vivante. L'explication comme l'interrogation ont une valeur symbolique : elles révèlent la nécessité d'une arrière-pensée.

Tout l'art de James — ces merveilleuses nouvelles qu'il considérait lui-même comme de « petits sujets » en témoignent peut-être mieux encore que ses romans — consiste à conduire insensiblement le lecteur à la limite du raisonnable et du mystérieux, à lui montrer combien cette limite est mouvante, ou mieux : à lui faire apercevoir le caractère infiniment problématique des faits les plus simples. C'est, si l'on veut, un art de l'*absence*, où le visible sert à montrer du doigt l'invisible, sans que, devant l'invisible, les exigences d'une raison soupçonneuse et sceptique perdent jamais leurs droits.

B. P.

BREF

UN ESSAI

LECTURES POUR TOUS
par Dominique Aury (Gallimard), 234 p., 600 frs.

IL ne faut jamais croire les femmes : elles promettent toujours trop. Ces essais sur quelques classiques (Constant, la Religieuse Portugaise, Proust, l'Abbé Prévost, etc.) ne s'adressent pas « à tous », mais seulement aux lecteurs amoureux de littérature. Eux seuls liront avec délectation ce balancement savant qui va de l'auteur à l'œuvre. Elle seule compte finalement, car « les actes laissent des traces moins profondes que les rêves ».

UN DOCUMENT

LA QUESTION
par Henri Alleg (Ed. de Minuit), 112 pages, 300 francs.

HENRI Alleg, ancien directeur du journal « Alger Républicain », arrêté le 12 juin 1957 parce qu'il était communiste, et toujours détenu dans un camp d'hébergement, a fait parvenir en France un terrible récit intitulé « La Question ». C'est le journal d'un mois de tortures à la prison d'El Biar : électricité, baignoires, brûlures, coups, puis « sérum de vérité ».

Henri Alleg l'a écrit en prison. Il raconte sans commentaire. S'il se sent aujourd'hui le devoir de témoigner, c'est, dit-il, parce que son affaire exceptionnelle par le retentissement qu'elle a eu, n'est en rien unique.

Il faut lire ce livre mince et si lourd. Ce qu'il raconte, nous en acceptons la responsabilité si nous acceptons, en silence, que l'on torture au nom de la France.

UNE BIOGRAPHIE

LA VIE DE GANDHI
par Edmond Privat (Denoël), 224 p., 550 frs.

POUR le dixième anniversaire de l'assassinat de Gandhi, un disciple qui l'a connu personnellement raconte la vie du prophète de la non-violence. Privat était aux côtés de Gandhi dans les années trente, lorsqu'il déclencha sa campagne contre les Anglais. L'auteur montre bien le cheminement de Gandhi depuis ses études de droit à Londres, sa lutte en Afrique du Sud, jusqu'à l'apothéose finale. Une biographie honnête.

JOURNAL

LE MÉTIER DE VIVRE

par MADELEINE CHAPSAL

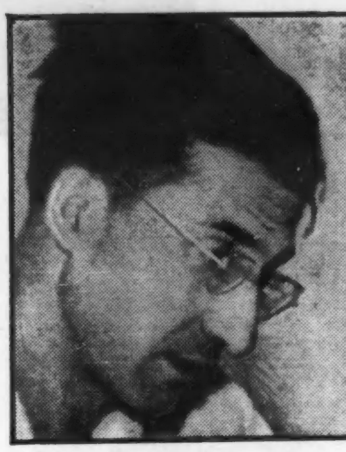
TOUT journal intime — aussi bien tourné soit-il — a quelque chose de fastidieux. Recettes, la plupart du temps rebattues, pour se faire une âme, accompagnées de gémissements sur le matériel : le caractère ne vaut rien, les nerfs sont faibles, la vue baisse... Humilité dont l'accent touche peu. C'est qu'il y a deux personnes en cause dans un journal intime : celui qui s'accuse de ne rien valoir et celui qui en est accusé. Un orgueilleux et un opprimé. Aussi lorsque quelqu'un croit bon d'écrire « *je suis un âne* », qui ne se sent aussitôt du parti de l'âne, contre le plaignant ?

Oui, mais Cesare Pavese s'est tué. Lorsqu'il se suicida à Turin, en 1950, il avait à peine plus de quarante ans et venait d'atteindre la renommée, presque la gloire. Son journal intime, destiné à la publication, relate quinze années de lutte contre l'angoisse de vivre et l'obsession du suicide.

« *Tout cela me dégoûte. Pas de paroles. Un geste. Je n'écrirai plus.* » Ponctuellement suivis d'acte, ces derniers mots devraient suffire à fonder tout le texte en vérité.

Et on n'ouvrira pas « Le Métier de vivre » (1) sans l'émotion de pénétrer un secret, d'être à l'écoute d'une voix qui ne s'est pas menti.

Après la lecture du seul « Métier de vivre », méditation sur soi où rien d'étranger n'a accès, pas même la guerre, on peut savoir que Cesare Pavese est une âme sensible, un esprit vibrant ; on ignore sa vigueur de romancier, il n'a rien dit de sa vie quotidienne, de son action politique. Quant à ses secrets...



CESARE PAVESE
Dans mon métier, je suis roi

COMMENÇONS par dire qu'un journal intime tronqué, selon l'avertissement de l'éditeur, des passages « *où le contenu était de caractère trop intime ou bien là où il s'agissait de questions d'ordre privé* » n'est déjà pas ce qu'il promet.

Le déplorable, ce ne sont pas les rideaux tirés au moment suprême, c'est l'apparition brusque d'une censure alors qu'on se croyait justement au-delà de préoccupations de cette espèce. De lecteur-confident voilà qu'on se retrouve rejeté au rang de lecteur-voyeur, ruminant vilainement sur les points, des parenthèses — ce qui établit une distance peu propice à la divination.

Or, déjà ce texte est « blanc ». S'il y eut des auteurs de journaux intimes, Samuel Pepys, Léautaud, pour prendre acte de leurs propres faits et gestes comme on fait l'historique d'un voyage, Pavese est de l'autre espèce. Il ne se dirige pas des événements de son passé vers ceux de son avenir, il étouffe au fond d'un puits ; ce qu'il enregistre ce sont des tentatives pour en sortir : chutes, ascensions et rechutes. Le temps, pour lui, ne passe pas ; si Pavese sombre, tous les moments où il a déjà touché le fond l'environnent. Il s'aperçoit alors que rien n'est arrivé, qu'il est toujours le même, celui du « 13 août », du « 25 septembre », et du « 26 novembre ». Dates dont nous saurons seulement qu'elles indiquent des cotes dans sa grimpée vers l'air libre.

(1) « Le métier de vivre », par Cesare Pavese. Ed. Gallimard. 328 pages. 990 francs.

Hélas, il ne se maintient jamais longtemps à une bonne altitude. A l'occasion d'une nouvelle aventure amoureuse, c'est-à-dire d'un nouvel échec, il glisse inévitablement vers le désespoir selon une procédure toujours identique, et qui pourrait se répéter indéfiniment, reprendre comme un disque usé, dont rien ne varie ni interrompt la mélodie, sauf la brisure du disque lui-même.

TRAGIQUES recommencements ; les faits n'en sont pas précisés, ni décrits les personnages. A quoi bon ? « *Toi aussi*, dit-il de sa dernière amie, *tu es seulement un prétexte.* » Ce qu'il note, exprime au jour le jour ou après de longs mois de silence, ce sont les résonances qui suivent chaque choc. Les irradiations de la douleur. Cris inutiles qu'il faut au plus vite étouffer ; « *On cesse d'être jeune*, songe-t-il alors qu'il l'était encore, *quand on comprend qu'il ne sert à rien de dire une douleur* ».

Il préfère en laisser mourir les soubresauts dans son journal. D'où un bien étrange discours, ponctué d'aphorismes faussement sereins, d'interrogations sur la vie, les femmes, nourri de conseils résolus, d'encouragements fraternels, de bilans ; veine qui ne dure pas, vite coupée par les insultes à soi-même, les cris du mépris et du désespoir — chacun y reconnaîtra le langage des jours d'excès.

A ce remâchage, aux répétitions, se mêlent également certains soupirs admirables — nés justement du marasme — qui s'arrachent de ces orgueilleux que, tout compte fait, la vie impatiente.

Et puis Cesare Pavese n'est pas n'importe quel douloureux, c'est un écrivain. Pour lui la littérature est toujours là, sous toutes ses formes : lectures, dont il fait sans cesse confidence avec cette rage amoureuse que seul connaît le lecteur écrivain ; découvertes techniques, joyeusement gardées, secret des secrets, et qui se révèlent quelque temps plus tard insuffisantes et dépassées ; calcul, naïvement avare, des œuvres déjà faites, qu'il compte et recompte en trésors, ceux-là, inaliénables.

MAIS si ce journal est littéraire c'est avant tout dans la rédaction, l'agencement et même l'usage d'aveux intimes. Pavese écrit sa souffrance pour le soulagement de l'avoir exprimée, mais aussi pour ne pas la perdre, on pourrait dire pour l'utiliser. Lui-même le reconnaît à l'occasion. Son plus profond souci est la création. « *Dans mon métier, je suis roi* », la phrase revient plusieurs fois, incrédule, incroyable aussi ; par quel charme tant de faiblesse saurait-elle ailleurs imposer sa loi ?

C'est là tout le génie du livre. Il y a des confessions d'un style plus vif, et des documents plus brutaux. Aucun ne montre aussi ouvertement, ni d'une façon plus scandaleuse, offensante pour l'esprit, combien l'impuissance à vivre est l'envers, et la nécessité plus que la cause, du pouvoir d'écrire.

Un beau, un grand roman, complexe et ambitieux, nourri des orages et des paradoxes de notre temps.
POUR SOLDE DE TOUT COMPTE
d'ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt
Vient de paraître aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

OLIVIER TODD
UNE DEMI-CAMPAGNE
roman
"Un témoignage vraiment exceptionnel". PIERRE DESCAVES
"Un livre dur qui dénonce en connaissance de cause une mystification. Il n'y en a pas beaucoup". MADELEINE CHAPSAL (L'Express)
"La publication de ce roman devrait soulever une émotion analogue à celle que provoqua jadis la lecture de "Le Feu" d'Henri Barbusse." A.M. SCHMIDT (Réforme)
"Une demi-campagne" ne brûle pas seulement de colère, de dégoût, mais brûle aussi de talent". CLAUDE ROY (Libération)
1 volume 600 fr.
JULLIARD

Le nouveau roman de JULES ROMAINS
de l'Académie française
LE BESOIN DE VOIR CLAIR
DEUXIÈME RAPPORT ANTONELLI
suscite autant de curiosité passionnée que
UNE FEMME SINGULIÈRE
dont il est la suite
Flammarion

ENFANTS

Départs à Pâques

LES écoliers attendent le 29 mars. Ce jour-là, ils seront en vacances pour deux semaines. A ceux qui rêvent des derniers champs de neige de la saison, les organismes spécialisés proposent un choix de séjours en montagne. Voici les programmes et les prix 1958 :

● TOURING-CLUB DE FRANCE, 65, *avenue de la Grande-Armée, Paris* (16°). Le Groupe des Jeunes annonce parmi toute une liste de séjours :

— Pour garçons de 12 à 14 ans, à Gryon, en Suisse : 31.300 fr., voyage compris, du 30 mars au 12 avril, logement en chalet.

— Pour filles de 12 à 17 ans, aux Houches (Haute-Savoie) : 28.550 fr., aux mêmes conditions.

— Mixtes, 8 à 10 ans, à Rougemont (Suisse) : 27.600 fr. ; 10 à 14 ans, à Cauterets : 29.200 fr. ; 14 à 17 ans, à Saint-Anton (Tyrol) : 34.800 fr.

Compter en sus 1.000 fr. d'adhésion au T.C.F.

● COMITÉ D'ACCUEIL PARISIEN, 16, *rue de la Banque, Paris* (2°). Plusieurs séjours sont prévus en France pour les plus jeunes et les adolescents. Citons notamment : Bernex-Labonnaz (Suisse) : 28.500 fr., voyage en autocar. Leysin (Suisse) : 34.400 fr. Getz (Autriche) : 27.000 fr., et Sonntag (Autriche) : 22.900 fr.

● CLUB DES QUATRE-VENTS, 1, *rue Gozlin, Paris* (6°). Départs le 29 mars, retour le 13 avril pour tous les séjours :

— A Aussois (Savoie), pour filles et garçons catholiques de 8 à 13 ans : 16.900 fr. plus le voyage.

— A Pouilly-sur-Saint-Jeoire-Faucigny (Haute-Savoie), pour tous les garçons et filles de 7 à 12 ans : 18.200 francs plus voyage.

— A Saint-Jean-d'Arves (Savoie), pour les garçons à partir de 14 ans : 16.000 fr. plus voyage.

Des moniteurs diplômés se chargent des enfants au départ de Paris.

● JEUNESSE ET AVENIR, *chez le docteur H. Loubrieu, 2, quai d'Yerres, à Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.)* :

— Garçons de 8 à 10 ans et filles de 8 à 11 ans, à Septmoncel (Jura), du 28 mars au 13 avril. Pour les moins de 10 ans : 15.500 fr. ; au-dessus : 17.500 fr.

— Garçons de 9 à 16 ans, filles de 10 à 16 ans, à Crévoux et à Orcières (Hautes-Alpes), du 29 mars au 13 avril : 17.000 et 20.000 fr.

Les enfants sont logés par groupes d'une trentaine avec moniteurs dans des maisons du pays aménagées pour les recevoir. Ils participent aux services de la communauté.

TEXTILES

Un dernier-né qui grandira vite

DERNIER-NE des textiles artificiels, le rilsan, qui a demandé dix ans de recherches de laboratoires avant d'être mis au point, est sans doute un des plus révolutionnaires. On prévoit déjà qu'en 1961 cette fibre représentera le quart de la production française de textiles synthétiques.

D'origine entièrement végétale, le rilsan a été mis au point en France et offre l'avantage, sur le plan commercial, d'être à base d'huile de ricin, matière première qui provient d'Afrique du Nord et des territoires de l'Union Française. L'Italie et le Brésil mettent déjà une industrie du rilsan sur pied, sous licence française, et ce n'est qu'un début, étant donné les avantages considérables de cette fibre.

Quels sont ces avantages ?

● Le rilsan ne provoque aucune allergie grâce à sa composition végétale (on estime à 35 % le nombre des personnes allergiques au nylon).

● Bien qu'il en soit encore à ses débuts, le rilsan est déjà beaucoup plus souple et plus doux au toucher que les autres fibres de son espèce. Les bas de rilsan ressemblent à des bas de soie, les sous-vêtements ont un toucher comparable à celui du coton.

● Son point de fusion très élevé (180°) laisse espérer que les recherches actuellement réalisées permettront aux articles tissés en rilsan de bouillir et, par conséquent, d'être mis dans une machine à laver avec du linge de coton ou de lin.

Dès maintenant, certains sous-vêtements supportent d'être bouillis, mais les fabricants n'offrent pas encore de garantie totale sur ce point.

Cette particularité a permis, dans le domaine de l'utilisation plastique du rilsan, de fabriquer des objets incassables et pouvant être stérilisés : seringues médicales ou biberons par exemple.

● Sa densité très faible (1,04) et sa faible perméabilité lui confèrent toutes les qualités traditionnelles des autres fibres synthétiques : facilités de lavage, rapidité de séchage, pas de repassage, grande solidité. De plus, sa résistance chimique aux solvants habituels permet le nettoyage à sec.

Son utilisation sur le plan industriel ne date que d'un an environ. Pour l'instant, c'est surtout en sous-vêtements, chaussettes et bas, ou en vêtements de travail qu'on peut le trouver dans le commerce de détail. Déjà, certains confectionneurs l'utilisent pour les pantalons d'hommes (mélange laine et rilsan) et des robes de coton et rilsan seront vendues cet été dans les grands magasins.

Vu à Paris en rilsan

● Socquettes pour dames, tous coloris, 295 frs.

● Chaussettes courtes pour hommes (marque *DD*) unies, 550 frs ; fantaisie, 695 frs.

● Socquettes pour bébés (*Absorba*) laine et rilsan, 355 frs.

● Bas 18 derniers, 650 frs ; 29 deniers, 595 frs.

● Combinaison garnie de dentelle (*Helios*), 7.250 frs. Le slip assorti, 695 frs.

● Slips pour hommes, 1.690 frs (*Eminence*) ; 1.290 frs (*Caravelle*).

● Brosse à dents (marque *La Folie*), 270 frs. Gants à friction, 650 frs.

Tous ces articles sont en vente au Printemps et aux Galeries Lafayette.

DÉCORATION

Le tissu contre la « crème fouettée »

IL a fallu vingt-cinq ans aux Français pour se lasser de leur décor style « crème fouettée », bien nu et dépouillé. Blancheur et nudité qui furent à l'époque une protestation des esprits sains contre les abus polychromiques de certains papiers peints à dessins enchevêtrés assez cauchemardesques.

Nous assistons depuis quelques mois à une réaction inverse, et la grande mode en matière de décoration intérieure consiste à tendre les murs de tissu.

Il existe trois façons de procéder pour poser une tenture murale : sous baguettes ; clouée ; cousue.

Dans les trois cas, un fond de molleton ou de finette s'impose. Non seulement il donne du moelleux à la tenture, mais évite des déboires en cas de nettoyage à domicile.

Tentures sous baguettes

C'est le procédé le plus simple lorsqu'il s'agit de garnir des intérieurs de panneaux, mais il doit être fait par un tapissier. Il consiste à retirer délicatement les moulures. A clouer le support puis le tissu, et à remettre les baguettes en place.

Un seul inconvénient, mais de taille : la dépose et la repose des moulures peuvent les abîmer, et en tout cas détériorer légèrement les peintures. Or un raccord, une fois le tissu posé, s'il est toujours possible, n'en demeure pas moins extrêmement délicat.

Tentures clouées

C'est la façon de procéder la plus courante. Il suffit de garnir les intérieurs de panneaux (ou les murs en plein) de molleton puis de tissu. De clouer avec des semences de tapissier, et de dissimuler ces semences par un galon collé cache-clous.

Un très bon bricoleur peut éven-

→

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Assemblé*** et monté elle-même en un temps record des éléments de rangement préfabriqués pour la cuisine.

Véritable jeu de construction pour adultes, les meubles de cuisine M.G. existent en 5 et 7 dimensions et 4 profondeurs différentes. Peuvent être équipés de joints magnétiques (250 fr. par façade) et sont prêts à être laqués (type de prix : bloc de travail au sol avec 2 tiroirs 0 m. 97 × 0 m. 80 de haut, profondeur à choisir, 7.900 fr. Elément assorti à suspendre : 6.850 fr.).

Lapeyre, 137, rue de l'Abbé-Groult, Paris-XV°.

● ***Essayé*** avec succès le nouveau rouleau laqueur Ripolin, spécial pour peinture laquée, qui fait gagner un temps considérable sur le travail au pinceau lorsqu'il s'agit de repeindre soi-même une cuisine ou une salle de bains. (1.927 fr., Body, 2, rue Cler).

● ***Conservé*** des fleurs plus longtemps que d'habitude, en ne changeant pas le vase de place, mais en siphonnant chaque matin l'eau de la veille, à l'aide d'un tuyau de caoutchouc, et en la remplaçant par de l'eau fraîche.

● ***Appris*** que des « Journées-Exposition de la Peinture » auront lieu au Parc des Expositions, Porte de Versailles, du 28 février au 9 mars, en même temps que les Arts Ménagers au Grand-Palais. Le public pourra se renseigner sur les meilleures conditions d'emploi des différentes sortes de peinture (vinylique, au latex, aux silicones, etc.), et comparer les différentes méthodes de peinture dans des chantiers de démonstration spécialement réalisés à son intention. C'est une initiative intéressante non seulement pour les professionnels, mais pour tous les particuliers qui ont envie de faire « maison nette ».

● ***Consulté*** un médecin d'enfants sur la question de la vaccination contre la poliomyélite. Elle conseille à ses lectrices de poser également la question à leur médecin habituel. Ils sont en général favorables à cette précaution. Février et mars sont la bonne période pour vacciner les enfants. Trois piqûres espacées chacune de 15 jours sont nécessaires. En s'y prenant dès maintenant ce sera fini pour le printemps.

● ***Apprécié*** une heureuse initiative du Mouvement National pour la Défense de l'Enfance, qui vient d'éditer une brochure comportant une sélection des meilleurs livres pour enfants et adolescents de 4 à 15 ans. (Ce catalogue coûte 120 fr., envoi contre remboursement par le Centre National de l'Enfance, 44, rue de Rennes.)

● ***Noté*** que le linge de table damassé blanc était de nouveau à la mode et que, sur un seul modèle l'an dernier, un Grand Magasin parisien a vendu 5.000 services contre 300 l'année précédente.

Que celles qui ont encore en réserve un service familial se dépêchent de le sortir. Et surtout ne le faites pas teindre. Le blanc se porte en damassé. La preuve, c'est que le damas de nylon vient de sortir et connaît déjà un vif succès.

VACANCES DE PAQUES
COLLEGE LONDRES cours et excursions, séjour mixte à partir 15-16 ans, deux sem. £ 15.0.0
DEUX COLLEGES (Sussex), garç., filles, 10-14 ans, cours et loisirs org., deux semaines. £ 16.0.0
ESPAGNE, séjour mixte, résidence de jeunes, 15 jours ....Fr. 20.000
AUTRICHE St WOLFGANG, foyer de jeunes, séjour mixte deux semaines ....Fr. 16.000
AMICALE CULTURELLE INTERNATIONALE
18, rue Godot-de-Mauroy - OPE. 05-74 et 26-50

Skin Dew

Emulsion hydratante très fluide et pénétrante Skin Dew agit instantanément sur votre peau comme une rosée de jeunesse.
Skin Dew maintient l'équilibre hydro-acide de l'épiderme et le protège toute la journée sous un impalpable satin délicieusement frais.

Helena Rubinstein

Le Duo Coiffure-Maquillage : 3.750 Frs. Cette formule très pratique combine "l'Heure de Beauté" (nettoyage, massage, maquillage) et la Coiffure (rinçage ou Coupe). Salons Helena Rubinstein 52, Faubourg Saint-Honoré - ANJ. 88-46

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
SPORTS D'HIVER
FUSEAUX
COMBINAISONS, ANORAKS
HENRY OURS
●
PULLS, CARDIGANS LAINE
MOHAIR, POIL DE CHAMEAU
ERAM
●
BLAZZERS, PANTALONS

La plus grande réussite mondiale en soutiens-gorge et gaines

PETER PAN
Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente Grands Magasins et meilleurs Spécialistes

DÉFILÉS
MANNEQUINS
Sous le Signe de Paris
Avec le concours des "TISSUS GARANTIS BOUSSAC" des MARQUES "NYLFRANCE" et "TERGAL" et de "L'ASSOCIATION FRANÇAISE de CONTROLE TEXTILE".
LUNDI 3 MARS
15 heures - 17 heures et 21 heures
HOTEL GEORGE V
31, avenue George-V
PARIS
INVITATIONS GRATUITES
en écrivant
« SOUS LE SIGNE DE PARIS »
Boite postale : 202.02

Carole Paris
SPORT-COUTURE
78, AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES, Arcades du Lido
POUR LE SKI
FUSEAUX
COMBINAISONS, ANORAKS
HENRY OURS
PULLS, CARDIGANS LAINE
MOHAIR, POIL DE CHAMEAU
ERAM
BLAZZERS, PANTALONS

ROYALDAIM
CANNES - PARIS - DEAUVILLE
Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours
74, rue de Rennes
LIT. 44-84

COQ BABETH
LE FER-COQ DE TOUS LES MENAGES
3 modèles : 3.200 fr., 3.950 fr., 4.400 fr.
VAPO-BABETH
le « PRESSING CHEZ SOI »
Prix : 9.690 francs
AUTRES FABRICATIONS :
FER AUTOMATIQUE
FER A TUYAUTER - FER A FRISER
RADIATEUR INFRA-ROUGE
Grands Magasins, Electriciens et
BABETH, 9-16, rue du 4-Septembre
Tél. 13-85 BOURG (Ain)
SALON DES ARTS MENAGERS
STAND 11. SOUS-SOL

MANUFACTURE de CONFECTION
MOLIÈRE
95, rue Molière, 95
LYON
MCM
MANTEAUX
TAILLEURS
ROBES
Dames et Fillettes
Rayons spéciaux pour
Dames fortes et adolescentes

CRÉÉES IL Y A SIX MOIS...

En flanelle grise (Germaine et Jane, 21.400 frs. A Paris, chez Anne Rosey, 30, rue Tronchet).

En lainage bleu marine et blanc (Chloé, 26.500 frs. A Paris, chez Marie-Martine, 8, rue de Sèvres).

En étamine de laine (Lempereur, 26.000 frs. A Paris, chez Renée, 193, boulevard Saint-Germain).

→

tuellement se lancer dans cette opération.

Tentures cousues

Véritable travail d'art que seuls les vieux artisans savent encore exécuter parfaitement, la pose de tentures cousues se fait de façon tout à fait invisible. On procède de la façon suivante :

Une bande de carton habillé du tissu de tenture est clouée tout autour du panneau à garnir.

Le tissu replié sur quelques centimètres se coud à l'aiguille courbe et à points invisibles sur l'étoffe ainsi tendue sur la bande de carton.

Ce qu'il faut savoir

● Quel que soit le procédé employé, si le tissu doit être posé en plein sans baguettes, le travail soigné consiste à « anglaiser » les angles de pièces. C'est-à-dire à clouer le tissu d'un mur sur deux dans l'angle, et à rabattre l'autre en cousant à points invisibles, sur le premier.

● Les différents lés, une fois assemblés et piqués à la machine, doivent être repassés coutures ouvertes avant d'être posés.

● Si le tissu comporte des dessins ou des fleurs, il importe de prendre soigneusement la mesure du raccord. Les différents motifs devant obligatoirement être posés à même hauteur sur les quatre murs de la pièce.

● En tout état de cause, les coutures en milieu de panneaux doivent être évitées.

● Le travail doit se commencer par un angle, et non par le milieu, et le métrage calculé pour terminer sur une porte, une fenêtre, ou un angle de pièce (ceci lorsque le tissu est posé en plein et non en panneaux, évidemment.

● Avant d'enfoncer définitivement les petites semences, ne pas oublier de vérifier au fil à plomb si le droit fil tombe bien à la verticale.

● Lorsqu'une porte doit être dissimulée sous tenture, on la fait entourer d'un zinc, et monter sur charnières au lieu de gonds. Le zinc permet d'avoir des bords bien nets qui se tiennent tout seuls. Et les charnières restent invisibles et travaillent même derrière le tissu, calculé avec le jeu nécessaire.

● Dans le cas d'une pose clouée ou sous baguettes, il suffit d'avoir deux centimètres de tissu supplémentaires tout autour des panneaux. En pose cousue, 5 à 6 centimètres sont nécessaires pour le rentré.

● Il est toujours plus esthétique de faire poser un galon ton sur ton avec le tissu lorsque ce dernier est uni, plutôt qu'un ton en opposition. On n'a jamais intérêt à souligner le galon même s'il est de très belle qualité.

Les prix

● Enfin, et surtout, il faut savoir que les murs tendus reviennent horriblement cher, beaucoup plus que la plus onéreuse des peintures à l'huile. En plus du prix du tissu lui-même, la pose demande une main-d'œuvre qualifiée.

Les prix sont évidemment fonction de la taille des pièces et du genre de travail à exécuter.

A titre d'exemple, une pièce de 3 m. sur 4, sur 2 m. 80 de haut, comportant une porte à un vantail et une fenêtre, revient, tapissée en plein, clouée sous galon, à 100.000 francs environ, qui se décomposent comme suit :

Métrage tissu : 27 m. en 130 (à 2.000 fr. le mètre, 54.000 fr.).

Molleton, 27 mètres (à 700 fr. le mètre, 18.900 fr.).

Galon : 25 mètres environ (à 80 fr. le mètre, 2.000 fr.).

Façon : 25.000 fr. environ.

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

...CES ROBES MARCHENT AVEC LA MODE.

En pied de poule noir et blanc (Basta, 28.000 frs. A Paris, chez Starmy, 27, rue du 4-Septembre).

En lainage bleu roi (Chloé, 39.900 frs. A Paris, chez Francine Pary, 265, rue Saint-Honoré).

En tussor turquoise (Germaine et Jane, 28.500 frs. A Paris, chez Laura, 104, avenue du Général-Leclerc).

MODE

Le prêt à porter joue et gagne

REGARDEZ bien ces six modèles, chacun d'eux illustre une tendance de la mode de printemps telle que des couturiers l'ont conçue, et dont les photos seront reproduites dans toute la presse la semaine prochaine.

Mais sans nous attirer les foudres de la chambre syndicale de la couture, nous pouvons vous montrer ces robes et ces tailleurs dès aujourd'hui : il s'agit de créations de quatre grandes maisons de prêt à porter : Lempereur, Chloé, Germaine et Jane, et Basta. Ces modèles ont été dessinés il y a déjà six mois au moins, et depuis quatre mois ils sont fabriqués en série.

Il est presque miraculeux de penser que des modélistes travaillant en octobre dernier ont pressenti :

● Le retour de la flanelle grise et celui du pied de poule.

● Les deux-pièces style petite fille à jupe large comme les propose Saint-Laurent.

● Les dos gonflés et repris bas qui triomphent chez Cardin.

● Le blousant décollé.

● Les cols ronds ou pointus, mais beaucoup plus importants que l'année dernière.

● Les jupes plissées partant des hanches comme les robes d'écolière.

L'angoisse

Et pourtant, ce miracle, le prêt à porter français doit le réaliser à chaque saison. Pour des raisons commerciales : commande des tissus, présentation aux boutiques, délais de fabrication, il est obligé de présenter ses collections en mai-juin pour la saison d'hiver et en octobre-novembre pour la saison de printemps. La couture présentant en août et février, on imagine facilement l'angoisse des confectionneurs quand sortent les modèles de couture. Et si les couturiers avaient tout changé ? Si subitement, cette année, les tailles s'étaient retrouvées étranglées, si la couture avait sorti le rouge quand eux-mêmes ont misé sur le jaune et le bleu...

En France, le problème est beaucoup plus grave qu'à l'étranger : les femmes se passionnent pour la mode et suivent plus régulièrement les tendances de la couture. Il y a également la menace permanente de la petite couturière, le « *Si je ne trouve pas tout fait, je pourrai toujours le faire faire.* »

Le pari

Face à cette couture toute-puissante et qui ne risque pas, elle, de se tromper, quels sont les atouts du prêt à porter qui lui permettent depuis dix ans de gagner le pari de la mode ?

Tout d'abord, les marchands de tissus. Ils proposent à la confection de qualité des collections très parentes de celles destinées à la couture. La mousseline pied de poule, qui est chez plusieurs couturiers cette année, avait été proposée au prêt à porter au mois d'octobre dernier. Souvent d'ailleurs, seuls les prix prohibitifs de certains tissus les réservent à la couture. (Déjà, parce qu'il tend de plus en plus à utiliser de beaux tissus, le prêt à porter atteindra, cette saison, des prix qui le rendront souvent inaccessible.)

D'autre part, les modélistes de prêt à porter ont généralement travaillé plusieurs années dans une grande maison. Beaucoup d'entre eux auraient le talent nécessaire pour être couturiers. Ils ont tous, en tout cas, ce « sens de la mode » que l'on ne cultive qu'à Paris... et que l'on perd dès que l'on s'expatrie.

S'ils le mettent au service de la confection, c'est parce qu'il s'agit d'une industrie en expansion où ils peuvent espérer les plus grosses situations, alors que la couture n'offre pratiquement pas de débouchés aux jeunes talents dénués de commanditaires.

La confiance

Enfin, ils ont appris à se servir de la couture. Quand on parle dans les milieux de mode d'un couturier comme Balenciaga ou Givenchy, il est courant de dire : « *Balenciaga, il a deux ans d'avance.* » Cette phrase n'est pas tombée dans l'oreille de sourds. C'est en s'inspirant de ceux qui ont « deux ans d'avance » au moment où il fabrique pour six mois plus tard, que le prêt à porter réussit maintenant à marcher avec la mode.

Il faut avouer, pour être tout à fait honnête, que tous les modèles de prêt à porter ne sont pas aussi d'avant-garde que ceux que nous avons photographiés. Mais cette industrie dispose d'un dernier atout : les journalistes. Lorsque les fabricants présentent leurs modèles à la presse, celle-ci opère automatiquement une sélection qui la conduit à reproduire les modèles les plus réussis par rapport à la mode.

Elle attire ainsi l'attention des acheteurs (boutiques et clientes) sur le meilleur de chaque collection et a largement contribué à donner aux Françaises une confiance relativement récente dans le prêt à porter.

Il en est d'ailleurs de même pour la couture. Il n'y a pas de couturier que l'on ne pourrait « démolir » en reproduisant le moins bon, le banal, le déjà vu de sa collection au lieu de photographier le meilleur et l'original.

RECETTE

Les pommes de terre Dunkerque

(*Plat d'hiver pour quatre personnes*)

— 16 *grosses pommes de terre farineuses.*
— 50 *grammes de beurre.*
— *Une cuillerée à café de sel.*
— *Grande friture.*

● Peler les pommes de terre qui doivent être de l'espèce farineuse. Les faire cuire *à moitié seulement* dans de l'eau salée. ● Les sortir de l'eau à moitié cuites, les faire égoutter et les laisser refroidir. ● Chauffer une bassine de grande friture (comme pour des frites) et y jeter les pommes de terre entières. ● Laisser se former une légère croûte blonde. ● Dresser sur un plat arrosé de beurre fondu.

(*Recette d'Austin de Croze.*)

Jean-Jacques Vercors
vous propose
LE PRÊT A PORTER DE GRANDE CLASSE
Présentation dans ses salons de la collection Printemps-Été 1958
● Des robes en popeline de coton unie et imprimée, modèles créés pour la vente au détail
245, RUE ST-HONORÉ (près place Vendôme) - OPE 21-41

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

15 FEVRIER

A ceux qui nous reprochent d'être allés rue Barbet-de-Jouy serrer la main de l'ambassadeur tunisien, je le demande: n'est-ce pas un singulier ennemi que ce Masmoudi qui, avant de nous quitter, va saluer chez eux l'archevêque de Paris et le général de Gaulle, sans compter d'autres seigneurs d'aussi minime importance que moi-même ? Ni le président du Conseil ni le ministre des Affaires étrangères n'avaient jugé bon de le recevoir. Ils savent garder leurs distances. Mais nous, ses amis, nous étions là.

Je l'atteste à ceux qui nous le reprochent : cela en valait la peine, puisque le crédit de la France au Maghreb n'est pas épuisé, si incroyable que cela paraisse. C'est à se demander ce qu'il faudrait que nous fassions pour qu'il n'y ait plus de remède. J'y songeais, rue Barbet-de-Jouy, et cela m'aidait à reprendre cœur : si rien n'est encore perdu, c'est que rien ne sera jamais perdu.

A l'égard des peuples du Maghreb, on a parfois le sentiment qu'une once d'amitié vraie pèse plus lourd qu'un massacre à base de mépris. Oh ! ils ne sont pas des agneaux, eux non plus. Jusqu'où va leur cruauté et qu'elle peut être atroce, nous le savons. Mais qu'ils oublient plus aisément ce qu'ils ont subi que nous autres chrétiens, j'en ai fait plus d'une fois l'expérience. Je me rappellerai toujours un dîner avec des Marocains, à leur sortie de prison. L'un d'eux y était demeuré cinq ans: arrêté sans jugement, il avait été relâché sans jugement. Son visage portait encore la trace de coups. Il est devenu l'un des serviteurs les plus efficaces de son pays et des plus amis de la France. Je me rappelle les rires d'enfant de ces hommes durant ce repas, la joie qu'ils partageaient avec nous comme si nous avions été leurs frères et non ceux de leurs geôliers, et nous étions en effet des frères pour eux. J'ai appris quelque chose, ce soir-là, que je n'oublierai plus.

R... a un ami algérien dont la vieille mère a été souffletée sous ses yeux par un soldat, au cours d'une perquisition. « Pour lui, me disait R..., la France c'est moi, c'est notre amitié, ce n'est pas ce misérable qui a frappé sa mère. »

Voilà qui aidera certains confrères à entrevoir pourquoi nous sommes allés rue Barbet-de-Jouy serrer la main de l'ambassadeur tunisien, notre ami Masmoudi, et pourquoi, en toute occasion, nous referons des gestes comme celui-là.

16 FEVRIER

Le drame de Sakiet aura-t-il du moins éclairé les esprits ? L'analyse qui en est faite dans la presse de droite trahit-elle un doute touchant la politique dont Sakiet est l'inévitable fruit ? J'essaye de déceler chez mes confrères cette pensée qu'après tout il existe peut-être d'autres méthodes que celles dont use M. Robert Lacoste. Sont-ils si cartésiens, ces confrères, que de suivre à la lettre le conseil du « Discours de la Méthode » touchant l'homme perdu dans une forêt, et qui doit s'obstiner dans la même direction sans jamais revenir sur ses pas ?

Je me demande s'il se trouve encore un seul Français au Parlement ou dans les salles de rédaction pour croire que M. Robert Lacoste, en dépit de ce qu'il incarne, garde encore quelques chances de devenir l'homme de la réconciliation. Je me demande s'il en existe un seul pour ne pas voir qu'il faut que quelqu'un apparaisse enfin, je serais tenté de dire : n'importe qui, mais qui n'ait pas eu part aux abominations ; n'importe qui, mais d'une trempe telle qu'il pourrait être plongé dans le bain physiologique d'Alger, sans en ressortir dans l'état où nous contemplons aujourd'hui un Soustelle, un Lacoste ; n'importe qui, pourvu qu'il fût un héros d'indifférence à l'égard des forcenés d'Alger et de soumission à l'égard des directives reçues de Paris... Mais cela suppose qu'il y ait à Paris un Etat.

La réforme de l'Etat : nous en disputons, sans nous aviser qu'il faudrait, pour le réformer, qu'il en subsistât des traces, et qu'on ne réforme pas le néant.

17 FEVRIER

A dîner, l'autre soir, avec des amis de « L'Express », la conversation est venue sur Lourdes. Sans doute les ai-je beaucoup étonnés en leur affirmant que j'y croyais de tout mon cœur, mais aussi de tout mon esprit. Si le surnaturel existe, si la vérité est toute proche, si, comme le dit Rimbaud, elle nous entoure peut-être : « Avec ses anges pleurant... », si le surnaturel affleure, il devrait crever à chaque instant l'écorce des apparences. Il n'en est rien pour le chrétien que je suis. Je n'ai jamais été bon public en ce qui concerne le merveilleux. Ma foi ignore les consolations de cet ordre, ne les recherche pas, s'en méfie. Lourdes est à part. Non les miracles de Lourdes, mais le fait de Lourdes, ce qui s'y est passé entre le 11 février et le 18 juillet 1858. Le miracle de Lourdes qui contient tous les autres, c'est l'histoire de Bernadette. La Salette, Fatima, comportent des circonstances qui me déconcertent, ou me gênent. Avec Bernadette, je suis tranquille. Entre elle et l'Inconnue il ne s'échange pas une parole, il ne se fait pas un geste qui ne me touche, qui ne me bouleverse. Pour tout dire, je crois encore aujourd'hui ce qu'a rapporté cette petite fille, du même cœur que je le croyais quand j'étais un écolier dont la grand-mère avait vu Bernadette, lui avait parlé.

Cette petite Soubirous, qui était-elle ? Avant qu'elle ait vu la Dame, aucun trait ne décèle, chez cette bergère illettrée mais sage et raisonnable, une visionnaire. Après la dernière apparition, elle ne sera plus qu'une pauvre fille étrangère à l'énorme raz de marée humain qu'elle a déchaîné autour de la source qu'ont fait jaillir ses mains d'enfant, à l'endroit que la Dame lui a indiqué — et puis une religieuse ordinaire, très pieuse certes, mais qui ne manifestera aucun don surnaturel, bonne à rien en apparence, qu'à souffrir, et que la maladie détruira lentement. Qu'est-il advenu dans cette vie, entre le 11 février et le 18 juillet 1858 ? Quelle grâce que de le savoir, que de l'avoir toujours su ! Beaucoup, à Lourdes, s'irritent de cette exploitation et de ces trafics, des laideurs que Huysmans dénonçait. Pour moi, à travers les foules souffrantes et priantes ou dans la totale solitude, je n'ai jamais su y voir que ce rocher et que la place où Bernadette était à genoux.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION : 91, Champs-Elysées, Paris-8e. Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION — Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e) (angle Champs-Elysées) Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION

5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indo-Chine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur : J.-F. COBLENCE.

Pour PAQUES NEIGE ET MONTAGNE ou MER ET SOLEIL

...mais partez en VACANCES !

TOUTES LES FORMULES - TOUS LES PAYS - SEJOURS - CIRCUITS - GROUPES - INDIVIDUELS

Sans engagement de votre part, demandez notre BROCHURE PAQUES N° 43

Elle vous sera adressée gratuitement

CLUB FRANÇAIS DU TOURISME

11, boulevard Montmartre - PARIS (2e) - CEN. 98.60

LES PROCHAINS FORUMS RÉGIONAUX

Le Secrétariat des Forums Régionaux (3, rue des Pyramides, Paris) nous communique la liste des prochains Forums organisés par les centres de province.

Samedi 22. — STRASBOURG (20 h. 30), Chambre des Métiers, Pierre Naudet, Gilles Martinet : « France et Algérie ».
ORLEANS (21 h.), Salle Hardouineau, André Philip, Léon Hovnanian : « La France et l'Afrique ».

Dimanche 23. — MONTPELLIER (21 h.), Salle de l'Enseignement populaire, André Philip : « Le Socialisme et la Gauche ».

Lundi 24. — ALES (21 h.), « Le Club », André Philip : « Le Socialisme et la Gauche ».
BESANÇON (20 h. 30), Salle de l'Amphithéâtre des Facultés, Léo Hamon, Jacques Nantet : « L'Algérie et l'Union Française ».
PARIS XIe (21 h.), Salon de l'Hôtel Moderne, 8 bis, place de la République, Léon Hovnanian, Oreste Rosenfeld : « L'Algérie et l'Union française ».

Jeudi 27. — TOULOUSE (21 h.), Salle « Le Sénéchal », Pierre Le Brun, Léon Hovnanian : « Les salaires, l'inflation ».

Vendredi 28. — MARMANDE (21 h.), Salle du Moulin-Rouge, Pierre Le Brun, Léon Hovnanian : « Les salaires, l'inflation ».
MARSEILLE et AIX : les Forums prévus pour le dimanche 23 février sont annulés, M. Maurice Duverger étant actuellement souffrant.

(Communiqué.)

REVETEMENT MURAL PLASTIQUE

« POLYESSEF »
LESSIVABLE

SOCIETE FRANÇAISE DES PAPIERS PEINTS
137, Faubourg-St-Denis, Paris. Tél. Nord 97-45